

Avis de l'administration.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

G. A. NANTEL, - - Directeur de la Rédaction

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

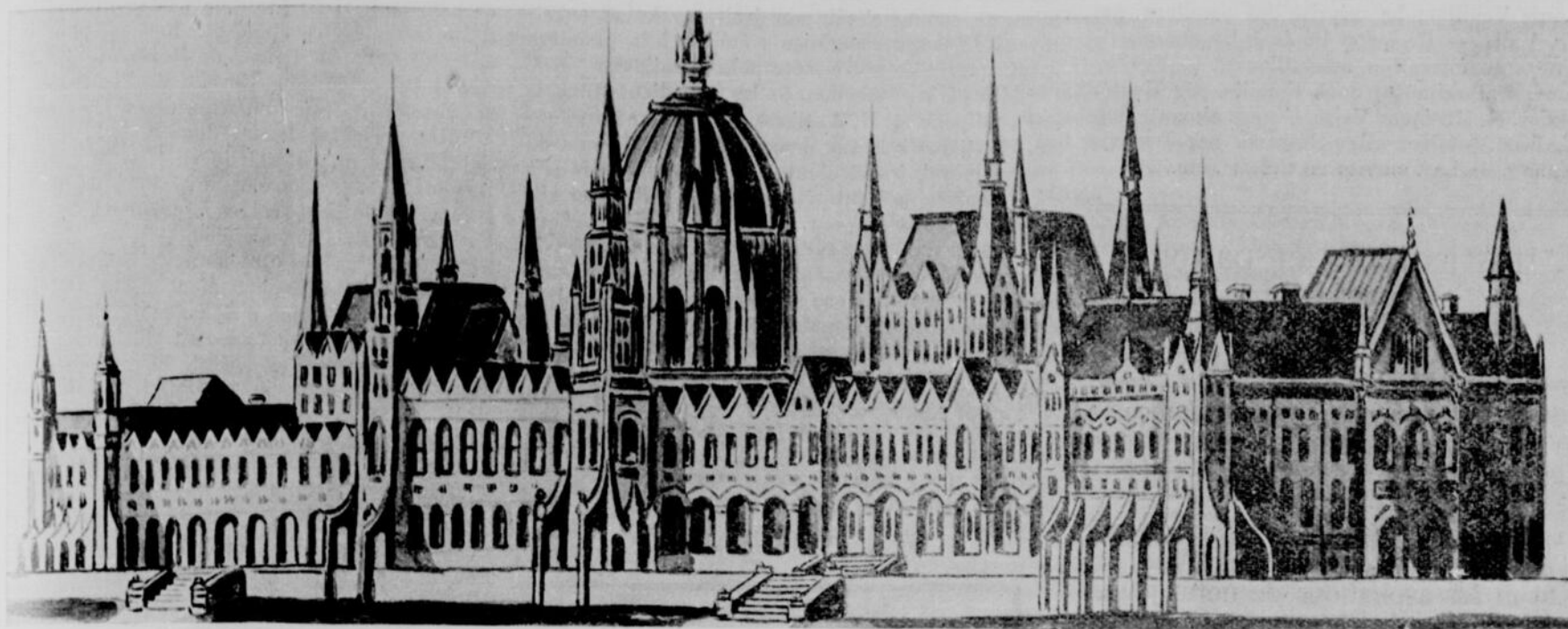
Coin de la rue St-Urbain

Prix de la Revue.

Par abonnements : \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro : 5 cents.

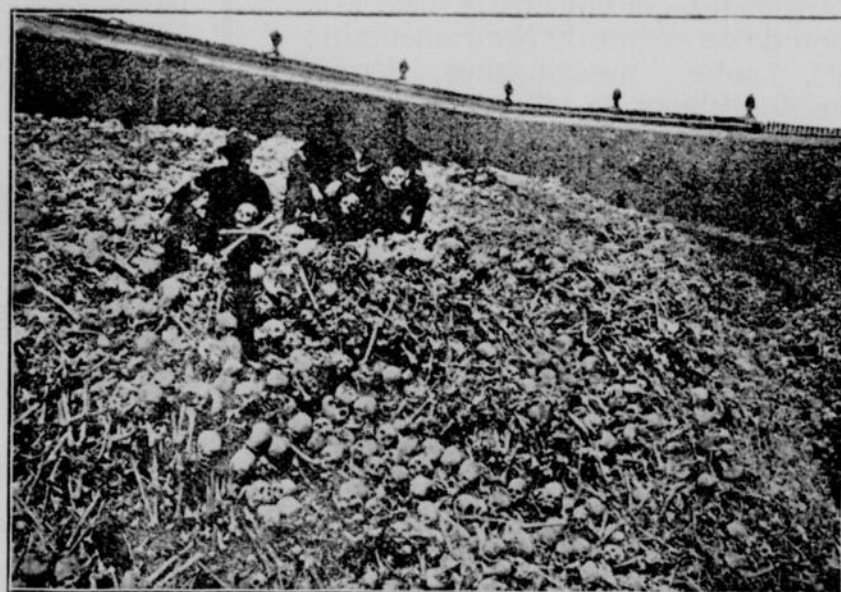
Pour les autres pays de l'Union Postale : Abonnements : \$3.50 par année, ou 18 francs.



Le nouveau parlement de Budapest, qui a coûté plusieurs millions de dollars.



Le pont Elisabeth à Budapest, capitale de la Hongrie.



L'ossuaire de Ténériffe, (voir le texte dans le corps de la revue).



A Shanghai : Un Céleste, faisant ses visites du jour de l'an, dans un véhicule qui manque un peu de confort.



A Shanghai : Vue d'une rue, prise récemment, au moment où de nouveaux sentiments xénophobes commencèrent à se manifester dans cette grande ville.

CHRONIQUE

Sommaire du numéro 1138, du
10 février 1906

Planche hors texte. — Avis. — Chronique. — Echos de la semaine. — Les dernières élections municipales à Montréal. — L'imbroglia franco-vénézuélien. — Autriche-Hongrie et Canada. — L'ossuaire de Ténériffe. — Poésies: La Rosée, par Fernand Gregh; Le Rêve, par Arsène Vermeuze. — Nouvelles: Le huitième enfant, par Louis Veuillot; La méprise des papillons, par Jo. Valle. — Ce qu'on lit dans les nuages. — Une transformation merveilleuse. — Feuillettons: Catherinette; Sans Famille, par Hector Malot. — Musique: Valse, Coeurs aimants, par d'Albert. — Nouvelle: Noiraud, par Ludovic Halévy. — Le Courrier de Colette, etc., etc.

A nos lecteurs et patrons

“L'ALBUM UNIVERSEL” continuera d'être, par l'image et par le document, l'expression de la vie canadienne depuis son origine française jusqu'à son développement actuel, sous l'égide anglaise et sous l'action des enfants du Canada.

Nous voulons que rien de ce qui constitue l'éclat du passé canadien, l'âme du présent et les aspirations de notre jeune nation, n'échappe à la sollicitude de ses efforts.

Noms illustres des ancêtres qui ont découvert et fondé ce pays, souverains clairvoyants, ministres avisés, de France et d'Angleterre, qui ont mis la main à la création de cet empire du Nord américain; prélats, apôtres, missionnaires, découvreurs, fondateurs de villes; magistrats, célébrités professionnelles et de l'industrie, du commerce, du travail des villes et des champs, jeunesse laborieuse qui se sent le courage des grandes tâches et des rôles féconds à jouer; institutions répandues aux Etats-Unis, aussi bien que dans nos 10 Provinces Unies, mises au service de la religion, de la charité, de l'éducation des privilégiés et des masses, monuments historiques, monographies de familles, des paroisses canadiennes, tout cela passera sous les yeux de nos lecteurs comme en un kaléidoscope qui reproduira fidèlement les traits de la vie canadienne.

Nous ferons appel à tous les bons vouloir pour poursuivre le but de ce magazine de caractère universel, il est bien vrai, mais voué plus spécialement à ce qui est “canadien” dans l'acceptation la plus large de ce mot.

Le directeur

G. A. NANTEL

Notre galerie nationale

Nous commençons, avec ce numéro même, l'édition de notre “Galerie Nationale”. Nous donnons aujourd'hui, en portrait d'actualité, Son Honneur le nouveau maire de Montréal.

Puis, à tout seigneur, tout honneur; ce sera le tour de Leurs Majestés bien-aimées des Canadiens, le Roi et la Reine d'Angleterre.

Nous continuerons chaque semaine à publier, en photogravure, de véritables oeuvres d'art que chaque famille devrait conserver, parce que la collection de notre “Galerie Nationale” sera unique et comprendra tous les dignitaires de l'Eglise et de l'Etat, intéressant les Canadiens du Dominion et des Etats-Unis.

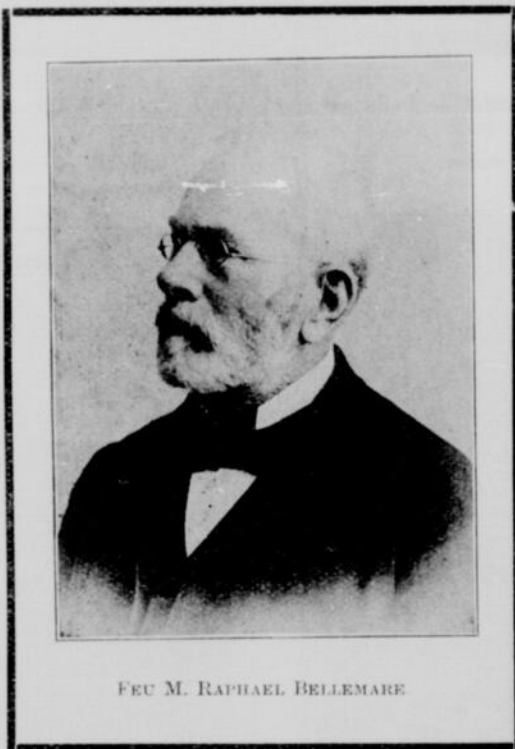
Nous prions nos patrons, nos agents et nos lecteurs de nous adresser d'avance leurs commandes, car nous ne tirons que juste le nombre d'exemplaires vendus. On regrettera d'avoir manqué la seule occasion de se former une collection complète de toutes les célébrités contemporaines.

NOUS venons d'avoir à Montréal des élections municipales. Elles se sont passées, ces élections, ni mieux, ni pire que celles qui les ont précédées. Il s'est bien fait quelque peu de cabale électorale, on a un peu crié contre certains échelons sortants qui, ayant donné une entorse à leurs promesses d'antan, favorisèrent par trop les grandes compagnies, mais, en somme, les élections dont nous parlons ont été assez régulières.

D'après une sage et loyale entente établie entre les chefs des deux grands clans de notre population bilingue, comme c'était son droit, un de nos concitoyens de langue anglaise a été élu à la première magistrature de notre métropole canadienne.

Fidèles à la parole donnée, les Canadiens-français ont voté pour M. H. A. Ekers, le brasseur bien connu. C'est dire que sur deux terrains différents de l'ordre moral, les électeurs canadiens-français ont dû s'inspirer de l'intérêt général et d'un certain esprit de concorde, pour refouler en eux tout chauvinisme de race, tous scrupules de croyance, afin de faire consciencieusement leur devoir d'électeurs éclairés et justes. Nous ne pouvons que leur féliciter d'une telle conduite, surtout étant donné leur choix, qui, nous le croyons, est appelé à favoriser les intérêts de Montréal.

Mais, laissons là les personnalités et tirons plutôt quelques réflexions de la rénovation de notre conseil municipal. C'est ainsi qu'une apathie plutôt marquée, pour la chose publique, ayant été constatée chez nombre de votants, nous ne pouvons nous empêcher d'en faire reproche à ceux-ci. Car, il



FEU M. RAPHAËL BELLEMARE

nous semble que c'est faire oeuvre pernicieuse que de ne point s'intéresser à la communauté où l'on vit, où l'on a des intérêts, une famille, et bien d'autres attaches. La plupart du temps, hélas! ce sont de braves pères de famille, honnêtes et intègres, qui, dégoûtés des tripotages à l'ordre du jour, jettent le manche après la cognée, et... laissent faire. C'est mal, nous le répétons, car s'il n'en était pas ainsi que nous le disons, si tous les honnêtes gens faisaient des efforts moraux pour voir à ce que notre ville soit bien gérée, nous n'aurions plus l'écoeurement d'assister à des polémiques du calibre de celles qui figurent dans l'histoire de notre grande ville.

Ce qu'il faut à un centre de l'importance de Montréal, c'est des hommes bien doués et honnêtes qui, dans l'échevinat, verraient une mission tout honorifique et de zèle, au lieu d'y voir une source d'affaires.

Les temps changent, des hommes tels que ceux que nous souhaitons ne sont pas rares, il y en a même déjà plusieurs au conseil municipal de Montréal, espérons qu'ils finiront par y être la majorité.

Que s'il en va encore comme l'on sait, nous le devons peut-être au cens électoral établi en ce pays. Est-il juste, ce cens? Nous en doutons, et l'esprit de liberté, d'égalité et de fraternité qui guide nos gens, s'accommoderait mieux du suffrage universel, plus digne de notre époque.

* * *

A propos de citoyens intègres, honnêtes et dignes de la plus grande estime, qu'il nous soit permis de déplorer ici la mort de M. Raphaël Bellemare, survenue le 1er du courant, à sa maison du numéro 147 de la rue Berri. Entouré des siens, M. Bellemare s'est éteint à l'âge avancé de 85 ans, après avoir

fourni l'une des carrières les plus actives et les plus remarquables de ce pays. Voici en quels termes un de nos confrères du matin énumère les longs états de service du regretté défunt:

“Né le 22 février 1821, à Yamachiche, feu M. Bellemare, dont le talent était remarquable, fit ses études classiques au collège de Nicolet. De 1845 à 1847, il enseigna les Belles-Lettres, à cette institution. De 1847 à 1855, il fit partie de la rédaction de l'ancien journal “La Minerve”.

“M. Bellemare, cette dernière année, fut reçu avocat; mais il ne pratiqua pas sa profession, car il fut nommé inspecteur du Revenu, pour la première division du district de Montréal. En 1867, il devint inspecteur du Revenu de l'Intérieur, l'une des charges les plus importantes du Dominion.

“Il repréenta, durant deux termes, la division Saint-Louis, au conseil de ville de Montréal. M. Bellemare était l'un des directeurs de la Société Historique de Montréal, et le président de la Saint-Vincent de Paul depuis 1860.

“Il était l'un des directeurs de la Société de Colonisation et de Rapatriement de la Province de Québec, de la Banque d'Epargne de Montréal, dont il fut le vice-président pendant plusieurs années. Il était, en outre, gouverneur de l'Université Laval.

“Il avait épousé en 1849 Mlle Anastasie Geoffrion, décédée en 1882, et dont il eut plusieurs enfants: MM. Alphonse Bellemare, avocat, Hercule Bellemare, Mme P. G. Jodoin, tous trois décédés, et Mme D. L. Désaulniers, d'Ottawa.

“Ses petits-fils sont MM. Henri Jodoin, avocat, Edouard Jodoin, Raymond Jodoin, Julien Jodoin, Paul Jodoin, Paul Désaulniers; ses petites-filles: Mlles Jeanne Jodoin, Yvonne et Marie Désaulniers.

“M. Bellemare avait épousé en seconde noce Mlle Euchariste Normandin, de Longueuil, une parente de Mgr LaRocque, évêque de Sherbrooke, et dont il n'eut point d'enfants.

“Le défunt laisse aussi des frères: MM. les abbés Pierre Bellemare, ancien curé de Sainte-Monique; Frédéric Bellemare, prêtre, et deux soeurs, Mme Morin, de Saint-Justin, et Lamy, d'Yamachiche.

“Parmi ses neveux, on remarque MM. les abbés Elzéar Bellemare, Charles Bellemare, curé à Batiscau; les RR. PP. G. Bellemare, jésuite, Gustave Bellemare, dominicain, MM. Valois, maire de Lachute; Langlois, et A. Bouthillier, de Sainte-Scholastique”.

Les funérailles imposantes de l'homme de bien dont nous venons d'esquisser la carrière, ont eu lieu le 5 du courant. Y figurèrent un grand nombre d'amis et de personnalités en vue, qui, en la circonstance, rendaient un dernier hommage à la mémoire du défunt.

L'Album Universel offre ses sympathiques condoléances à la famille Bellemare, que la mort vient de frapper si cruellement.

* * *

S'il faut en croire tout ce qu'on en dit de b'en, l'entente cordiale franco-anglaise fera parler d'elle dans l'histoire, plus que bien des traités soi-disant offensifs et défensifs. Inutile de mentionner tous les événements inspirés par un esprit de paix et de concorde, que, depuis quelques mois, on attribue à l'accord anglo-français. En majeure partie, ils relèvent du domaine de la grande politique, et nous n'en parlerons pas, mais voici que dans l'ordre moral et scientifique des choses, la sympathie réciproque des Français et des Anglais se donne libre cours. Si nous en croyons des confrères bien renseignés, il ne s'agirait ni plus ni moins que de l'adoption du système métrique par l'Angleterre, et du méridien de Greenwich par la France. Ce sont là choses assez sérieuses pour qu'on en parle. Nul n'en ignore, Greenwich est à 8 minutes, longitude ouest de Paris, de sorte que si les Français adoptaient ce méridien devenu universel, l'heure de l'Europe continentale changerait d'autant. Les cartes marines françaises devraient toutes être refaites, ainsi que les relevés astronomiques, cartes célestes, etc., etc. Ce serait là un travail colossal pour les Français, mais, en somme, peu dispendieux. Il n'en est plus ainsi lorsqu'il s'agit de l'adoption du système métrique par l'Angleterre. En effet, le seul changement de l'outillage anglais que comporterait la transformation du système de mesuration actuellement en vogue dans l'empire britannique, entraînerait de la part des fils d'Albion une dépense d'environ 200,000,000 de livres sterling.

Il est certain que le système métrique et le méridien de Greenwich ont tous deux une grande valeur, mais il faut vraiment que l'entente cordiale ait les reins solides pour soutenir les charges de leur adoption!



Echos de la semaine

L'EGLISE ET LA REPUBLIQUE FRANÇAISE — Décidément, nous sommes à la veille de voir en France le culte rajeuni de la trop célèbre déesse Raison. Si c'est là de la raison officielle, nous nous demandons ce que peut être la raison populaire. Non seulement le gouvernement français a séparé les églises de l'Etat, mais poussant l'esprit sectaire dans ses derniers retranchements, il commence à profaner les temples catholiques sous prétexte de faire l'inventaire de leurs valeurs mobilières. La chose ne va pas toute seule, comme le prouvent les bagarres qui eurent lieu ces jours-ci à l'occasion de l'inventaire des biens de l'église du Gros Caillou à Paris. Avec raison, nos cousins catholiques français (et ils sont Dieu merci, encore la majorité de la race) commencent à en avoir assez du sans façon gouvernemental vis-à-vis des marques extérieures du culte qui leur est cher. On peut donc s'attendre à de multiples désordres de ce genre en France, malgré que Sa Sainteté Pie X, guidé par un grand esprit de sagesse et de modération, ait conseillé à l'épiscopat français d'influencer les fidèles catholiques, afin qu'ils ne se livrent à aucun excès vis-à-vis de l'autorité française.

LA CONFERENCE D'ALGESIRAS — Vous n'êtes pas sans connaître le proverbe oriental plutôt déconcertant qui veut que: plus il fait clair, moins on y voit. Si nous voulions faire de l'humour, nous serions tentés d'appliquer ce proverbe aux délibérations prises par les plénipotentiaires des puissances à la désormais très fameuse conférence d'Algésiras. Donc, voilà des diplomates à tout crins qui siègent depuis une quinzaine de jours. De leur petit commerce de chancelleries résultera peut-être une des plus grandes guerres dont ait été affligée l'humanité; c'est dire que tous les peuples ont les yeux tournés et l'oreille tendue vers l'extrême sud de la péninsule Ibérique. Dans l'attente, ces braves gens (masse de chair à canon) trépignent sur place et se demandent où en sont les pourparlers et si, oui ou non, on les enverra à la boucherie. Il va sans dire que l'étiquette de la conférence reflète un pacifisme conventionnel, ce qui n'empêche pas à plusieurs personnages d'esprit belliqueux de s'y être fourvoyés par ordre. De là, des possibilités peu agréables à entrevoir surtout en ce qui concerne la France et sa voisine l'Allemagne. On pourrait donc croire que des débats d'une telle importance seraient rendus publics, il n'en est rien. Le huis-clos a été généralement admis par les plénipotentiaires qui d'impudente façon font une telle lumière sur les événements qu'on ne les voit plus du tout. C'est tout au plus si de très brèves notes télégraphiques disent où en sont les délibérations à la lenteur mahométane. On pourrait presque croire qu'à Algésiras il se fait une réplique du dictionnaire de l'Académie française. Les délégués marocains tenus pour quantité négligeable n'ont nullement voix à un chapitre dont ils vont subir les caprices.

LA PAIX EN RUSSIE — De Saint-Petersbourg nous parviennent des échos de paix plus horribles à entendre que le grondement des batailles les plus sanguinaires. Dans une bataille, des inimitiés parfois séculaires s'assouissent dans une lutte de nation à nation; les soldats en présence n'ont, le plus souvent, ni la même religion, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes goûts. Pour montrer leurs forces respectives ils s'égorgent à qui mieux mieux, c'est la guerre. En Russie, les Russes s'égorgent entre eux et le monde horrifié se demande quand cessera de couler le sang slave: et sous le sabre des cosaques et sous l'éclat des bombes des révoltés. Le calme, dit-on, règne en Russie. Terrible calme, en vérité, qui chaque jour nous montre de paisibles citoyens assassinés par la force armée. L'oeuvre homicide d'un certain colonel russe Riemann accomplie ces jours derniers dans le district de Moscou, passera à la postérité pour dire que de nos jours, il y a dans l'armée russe des officiers supérieurs plus dignes de manier la hache du bourreau que l'épée du commandement. Si les faits de répression attribués à Riemann sont vrais et tels que décrits par la presse anglaise, le gouvernement russe est digne d'être mis au ban des nations.

UN NOUVEAU SOUVERAIN — Le 29 janvier dernier Christian IX, le vénéré roi de Danemark étant mort subitement au château d'Amalienborg, son fils a accédé au trône sous le nom de Frédéric VIII de Danemark. Le regretté défunt était apparenté aux plus grandes maisons souveraines d'Europe; il était le père du roi Georges de Grèce, de la reine Alexandra et de l'impératrice douairière de Russie, Marie Feodorovna, et grand-père du tout récent roi de Norvège, Haakon VII. La mort de Christian IX met en deuil les cours d'Europe. Jusqu'aux réceptions du gouverneur général du Canada qui ont été contremandées par ordre de la cour de St James. Il n'empêche que Lord Grey viendra prochainement à Montréal ainsi qu'il l'avait décidé antérieurement.

LE POLE NORD ET LES BALLONS DIRIGEABLES — Jusqu'à ce jour nous avions cru à la bonne étoile qui semble protéger M. Santos-Dumont dans ses expériences de ballon dirigeables. Mais, au reçu des récentes dépêches nous informant des vucs et des plans de M. Santos-Dumont, nous commençons à croire que cette étoile pâlit. Figurez-vous, amis lecteurs, que le célèbre franco-brésilien non content de vouloir diriger des ballons, ce qui est déjà difficile, se propose d'aller flegmatiquement faire un petit tour au Pôle Nord, dans la nacelle de l'un de ses véhicules aériens. L'entreprise nous fait mélancoliquement songer à Andrée et nous en sommes d'autant plus marrés que si Dumont découvre le Pôle — ce qui n'est pas plus sûr que ça — nous nous demandons ce que feront plusieurs grands hommes de notre continent, qui sont à sa recherche...

BLANCS ET JAUNES OU JAUNES ET BLANCS — Vous avez compris qu'il s'agit des Célestes et — des "diabes du dehors" — ou Européens, ainsi que les Chinois appellent tous les blancs. Eh oui! Le Japon n'est pas plutôt civilisé, c'est-à-dire à même de canonner à merveille n'importe quel ennemi, que voilà les millions et les centaines de millions des sujets de sa très peu intéressante majesté Kuang-Su qui veulent imiter leurs cousins de l'archipel nippon. S'il faut en croire un câblogramme daté de Pékin, un réveil de l'agitation des Boxers se dessinerait en ce moment dans l'Empire du Milieu, témoin, l'attitude du vice-roi Yuan-Chi-Kai, qui malgré l'intervention de la diplomatie anglaise, ferait donner mille coups de bâton à un pauvre policier chinois, précisément parce qu'il est le protégé de l'autorité anglaise. Voilà certes un agent de la force publique qui n'aura guère à se féliciter d'avoir cru un instant à la force morale des occidentaux en Extrême-Orient. Que des massacres de blancs se produisent ensuite sur les rives du Yan-Tsé, et nous n'en serons guère surpris.

CANADA ET ETATS-UNIS — Malgré que des gens à l'esprit mal tourné aient jusqu'à ce jour périodiquement laissé entendre qu'il existe quelques frictions entre notre gouvernement et celui des Etats-Unis, nous sommes loin de partager cette opinion; du reste, comment pourrions-nous penser autrement en tenant compte de l'énorme trafic commercial qui existe entre les deux pays. Et nous ne parlons pas des mille et une affinités d'intérêt, de sympathie et de commerce social que nos gens ne se font pas défaut de montrer au grand jour vis-à-vis de nos voisins. Tout dernièrement encore, M. Joseph Choates, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Londres, n'a-t-il pas été très fêté à Ottawa? Le Canadian Club dont M. Choates était l'hôte a, en la circonstance, très bien fait les choses, favorisant certains discours d'hommes d'état dont la parole autorisée a reflété quelques vues diplomatiques faites pour nous réjouir. Et c'est ainsi que nous, simples mortels, après les échanges des congratulations de rigueur, nous avons appris de la bouche de Lord Grey, de Sir Wilfrid Laurier et de M. Choates que non seulement les relations entre le Canada et les Etats-Unis sont au mieux, mais aussi qu'il en est de même de celles entre nos puissants voisins et le non moins puissant gouvernement britannique.

NOUVEAUX MINISTRES CANADIENS — Le 2 du courant l'honorable L. P. Brodeur, ministre du Revenu de l'Intérieur, a été nommé ministre de la Navigation lacustre et fluviale du Canada. L'honorable W. Templeman a remplacé M. Brodeur au ministère du Revenu de l'Intérieur. Sous peu, prétend-on, l'honorable Rodolphe Lemieux entrera dans le cabinet comme Solliciteur Général. Ces nominations et permutations ministérielles laissent à la province de Québec le nombre de ministres qu'elle comptait avant la mort du regretté Raymond Préfontaine.

LE CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE LA PROVINCE DE QUEBEC — Le comité catholique du Conseil de l'Instruction publique réunis ces jours derniers, a pris des délibérations qui ont amené quelques frictions au sein du conseil des ministres provinciaux. Sur motion de l'honorable M. Robidoux, il s'agissait de savoir si le secrétaire de la Province ferait ou non partie des deux comités catholique ou protestant du conseil, selon la religion de ce fonctionnaire. Les évêques s'opposèrent, paraît-il, à l'admission ex-officio du secrétaire au sein du Conseil. D'autre part, un vote fut pris qui fut d'avis contraire. En fin de compte, le parlement de la Province sera sous peu saisi de cette question. Entre temps, la dite question aurait amené une brouille assez évidente entre l'honorable L. Gouin, premier ministre, et l'honorable Jean Prevost, ministre de la Colonisation. Pour le bien de notre province espérons que le différend sera réglé à l'amiable et qu'il sera tenu compte des sages avis de l'épiscopat canadien-français.

HENRI MARTEAU ET SA FAMILLE — Ce petit titre peut paraître étrange, étant donné que nous allons parler de l'un des plus grands virtuoses du violon en tournée américaine. Quand nos lecteurs liront ces lignes le grand et jeune violoniste français aura laissé à plus d'un d'entre eux le souvenir incontestable de sa maîtrise en tant que disciple de l'art chéri par les Vieux temps, les Tartini, les de Beriot, les Paganini et tant d'autres virtuoses. Dans le monde des exécutants français du violon, Marteau tient la première place. Son jeu est irréprochable de fini et de technique; il est, ce qu'on peut appeler un très grand artiste fort consciencieux. En écrivant ces lignes le programme de Marteau à Montréal que nous avons sous les yeux, nous fait présager un succès pour l'artiste; ce succès, nous le souhaitons d'autant plus à ce célèbre musicien que non seulement il possède le génie de la musique, mais aussi un cœur d'or. Détail à noter, Marteau voyage: avec son violon, Madame Marteau, et ses charmants bébés, dont il ne peut se séparer. Et qu'on nous dise, après cela, que l'esprit de famille tend à disparaître en France!

LA FAILLITE DE LA GLACE — Nous avons cet hiver au Canada une température d'une douceur exceptionnelle. Les marchands de charbon rechignent, les chevaliers de la pelle regrettent la neige et les marchands de glace... la glace. Mais, s'ils la regrettent pour les quelques dollars qu'elle pourrait leur procurer, eux qui font métier de la vendre, combien ne la regretterons-nous pas, nous, lorsqu'il s'agira l'été prochain, d'en faire consommation. Au train dont va l'hiver, il est évident que pendant la canicule nous aurons à nous passer de boissons fraîches où à en prendre avec de la mauvaise glace saturée de microbes. Sans vouloir en tirer profit, nous signalons aux industriels entrepreneurs de notre métropole qui feraient de la bonne glace artificielle bien pure, la possibilité de se faire, l'été venu, de jolis bénéfices, sans pour cela nous faire payer l'eau congelée au poids de l'or.

Les dernières élections municipales à Montréal



Armoiries de la ville de
Montréal.



EUG. GUAY,
Quartier St-Henri.



O'CONNELL,
Quartier Ste-Anne.

Judi, 1er du courant, ont eu lieu les élections municipales de notre métropole, toujours très mouvementée en de telles occasions. Les dépouillements des différents scrutins connus dès le soir même, causèrent quelque surprise.

Des candidats jadis acclamés par les foules restèrent sur le carreau, tandis que leurs adversaires sont actuellement portés sur le pavois. Tout le monde est apparemment content, s'il faut en juger d'après la satisfaction dont firent montre les citoyens après que fut connu le résultat général de l'élection.

L'Album Universel s'associe de bien bon cœur aux gestes populaires de contentement, et souhaite que les nouveaux édiles remplissent leur mandat d'une façon irréprochable.

Ayant à leur tête une personnalité du monde des affaires aussi avantageusement connue que l'est notre nouveau maire, M. H. A. Ekers, il n'est pas douteux que nos échevins élus ou réélus ne fassent preuve de civisme, et ne défendent les intérêts de Montréal ainsi qu'ils ont mission de le faire.

A tout seigneur tout honneur, et qu'il nous soit permis de donner quelques notes concernant notre premier magistrat et les portraits des échevins n'ayant jamais siégé à l'hôtel de ville. Ils méritent qu'on attire l'attention du public sur eux.

M. H. A. Ekers, candidat à la mairie, contre M. Doran, défit son adversaire par une majorité d'environ 3,400 voix.



J. P. A. MARIN,
Quartier Hochelaga.



DR I. LAVIOLETTE,
Quartier Papineau.



JOSEPH WARD,
Quartier St-André



J. ROBINSON,
Quartier St-Laurent.



J. B. A. MARTIN,
Quartier St-Joseph.



M. MARTIN,
Quartier Papineau.



H. MERCIER,
Quartier Centre.

C'est, on l'avouera, un triomphe électoral; cependant, il était en quelque sorte prévu, M. Ekers ayant pu, dès le début de sa candidature, compter sur les suffrages des Canadiens-français. Aussi n'a-t-il pas manqué de remercier ces derniers des votes dont ils ont bien voulu l'honorer.

Son Honneur le maire H. A. Ekers est né à Montréal en 1855. Ayant fait ses études dans notre ville, l'inclination pour les affaires qu'il montra dès son adolescence, fut développée par son père, M. Th. Ekers, propriétaire de la brasserie considérable qui porte encore le nom de la famille. M. Ekers, fils, avec un tel guide et des moyens pécuniaires bien établis, ne pouvait que prospérer par la suite, lorsque chef d'une grande maison, il commença à gérer les intérêts de la brasserie Ekers. Il y a 8 ans, le nouveau maire de Montréal se lançait dans la politique municipale militante, brigua les suffrages des électeurs du quartier St Laurent, et fut nommé échevin de ce quartier. Ce n'est que l'autre jour que s'étant porté candidat à la mairie, il abandonna volontairement son siège à l'hôtel de ville.

M. Ekers prend la mairie au moment où les affaires de la ville offrent à sa sagacité quelques problèmes des plus sérieux; nous sommes persuadés, qu'en homme d'affaires qu'il est, il saura les résoudre et bien mériter de ses électeurs; comme le fit son distingué prédécesseur, le maire sortant, H. Laporte.

Les membres du nouveau conseil sont :

Maire: Son Honneur H. A. Ekers — Centre: MM. Mercier et Deserres — Est: MM. Levy et Lapointe — Ouest: MM. Carter et White — St Laurent: MM. Clearihue et Robinson — St Georges: MM. Stearns et Dr Yates — St André: MM. Sadler et Ward — Ste Anne: MM. Gallery et O'Connell — St Denis: MM. Houllé et Duquette — Lafontaine: MM. Labrecque et Lavallée — Duvernay: MM. Lévesque et Major — St Jean-Baptiste: MM. Proulx et Leclair — St Louis: MM. Payette et Dr Gadbois — St Joseph: MM. Martin et Nault — Ste Cunégonde: MM. Lapointe et Roy — St Henri: MM. Guay et David — St Gabriel: MM. Dr Dagenais et Turner — Papineau: MM. Laviolette et Martin — Ste Marie: MM. Larivière et Séguin — Hochelaga: MM. Marin et Bumbray.

Quant aux nouveaux échevins n'ayant jamais siégé à l'hôtel de ville, ce sont : MM. Mercier, Lévesque, Houllé, David, J. B. A. Martin, O'Connell, Roy, Marin, Gadbois, Laviolette, Nault, M. Martin, Labrecque, Séguin, Ward, Robinson, Yates, Guay, White.

Voici quelques détails que nous avons pu nous procurer au sujet des nouveaux échevins dont nous publions ici les portraits :

M. H. Mercier, avocat, 31 ans, est élu dans le quartier Centre, à une majorité de 86 voix et 232 voix, respectivement, contre MM. St Denis et Dandurand.

M. Eugène Guay, ancien maire de St Henri, représentera ce nouveau quartier de Montréal. Très sympathique, M. Guay a 55 ans. Il a été élu à une majorité de 550 voix contre son adversaire M. Archambault.

M. Jos. Nault, âgé de 45 ans, a été élu par le quartier St Joseph à une majorité de 194 voix contre M. Malone.

M. Odilon David, négociant, occupera le siège No 2 du quartier St Henri. Il est âgé de 57 ans et il a battu son adversaire M. Sénécal par 67 voix.

M. Médéric Martin, 37 ans, jeune industriel, occupera le siège No 1 du quartier Papineau. Il a été élu par acclamation en remplacement de M. Ricard.

M. Jos. Marin, 41 ans, représentera le quartier Hochelaga. Il a eu 104 voix de majorité sur son adversaire M. Wilson.

M. A. A. Labrecque, 53 ans, représentera le quartier Lafontaine. Son adversaire était M. D. Couture.

M. Victor Lévesque, pharmacien, 29 ans, représentera le quartier Duvernay. M. Léandre Ouimet était son adversaire.

M. Jos. Roy, 61 ans, entrepreneur de travaux publics, occupera le siège No 1 du quartier Ste Cunégonde. A obtenu une majorité de 141 voix sur son adversaire Dr T. Cyphiot.

Nous regrettons, faute d'espace, de ne pouvoir publier des notes concernant les autres échevins, dont nous donnons ici les portraits.



A. A. LABRECQUE,
Quartier Lafontaine.



J. H. NAULT,
Quartier St-Joseph.



NAP. SÉGUIN,
Quartier Ste-Marie.



W. J. WHITE,
Quartier Ouest.



VICTOR LÉVESQUE,
Quartier Duvernay.



ODILON DAVID,
Quartier St-Henri.



DR J. P. GADBOIS,
Quartier St-Louis.



R. HOULÉ,
Quartier St-Denis.



DR YATES,
Quartier St-Georges.



JOS. ROY,
Quartier Ste-Cunégonde.

L'imbroglia franco-vénézuélien

LES Etats-Unis de Vénézuéla sont en état d'hostilité ouverte avec la France. Le prétexte immédiat de rupture des relations diplomatiques a été l'expulsion de M. Taigny, le chargé d'affaires français à Caracas, que le président Castro a refusé d'agréer, mais la cause véritable du présent conflit date de beaucoup plus loin. Le président Castro prétendit que la Compagnie française des Câbles établie au Vénézuéla avait prêté son appui à M. Matos, chef de la révolution, qui désola le pays depuis deux ans et fit mettre sous séquestre les immeubles de la compagnie ainsi que ses câbles. D'où intervention et protestation du gouvernement français. Des négociations furent commencées entre le gouvernement des Etats-Unis et celui de Caracas dans l'intérêt de la paix, et on pouvait espérer qu'a-

Vénézuéla devint autonome. Le gouvernement est exercé par un président élu par le peuple, un ministère, deux chambres : un sénat composé de 27 membres — 3 par Etat — et une chambre de députés de 63 membres. Le président est élu pour quatre ans.

La population de l'Etat est d'environ deux mil-

tendrait à se développer si des troubles continuels ne nuisaient à ce développement. L'élevage du bétail se fait sur une grande échelle et ne le cède en rien aux célèbres installations de la République Argentine. L'industrie proprement dite est à l'état rudimentaire, sauf les industries qui se rattachent à l'agriculture.

Contrairement à ce qu'ont prétendu certains journaux, le Vénézuéla compte plusieurs lignes de voies ferrées, dont une, la plus importante du reste, fut cause du fameux litige entre l'Allemagne, l'Angleterre et le Vénézuéla en 1902, car elle a été construite avec des capitaux et du matériel étrangers.

L'unité monétaire est le bolivar, qui vaut un franc, soit vingt cents de notre monnaie. Le système métrique a été adopté dans le pays depuis longtemps.

Caracas, la capitale des Etats, est une ville de



Vue générale de la Guaira

vue quelque diplomatie, tout était susceptible de s'arranger. Or voici qu'à brûle-pourpoint le télégraphe nous apportait de graves nouvelles. Au premier de l'an le président Castro refusa de recevoir M. Taigny, alors que le représentant du Vénézuéla à Paris, était reçu à l'Elysée avec tous les honneurs accordés aux ministres étrangers. Les relations diplomatiques étaient rompues. Le président Castro n'attendit pas néanmoins l'effet de son insolente conduite et donna aussitôt des ordres pour faire expulser du pays M. Taigny, qui abandonna aux Etats-Unis le soin de protéger les intérêts de la France au Vénézuéla.

La surexcitation fut extrême en France; il n'y avait plus moyen de reculer; une démonstration navale s'imposait et c'est la décision à laquelle en est venu le gouvernement français. Une escadre fut immédiatement mobilisée, tandis que le Vénézuéla se préparait à se défendre, multipliait les appels aux armes, faisant armer les ports du littoral. Des complications les plus graves sont donc à craindre d'un moment à l'autre; telle est, rapidement résumée, la situation qui passionne les esprits et préoccupe les deux mondes.

Sans entrer dans le vif de la question, qui est suffisamment développée dans les journaux quotidiens, nous donnerons ici des renseignements précis sur ce riche pays de race latine, troublé depuis plusieurs années par des révolutions militaires et qui a été, il y a trois ans à peine, l'objet des hostilités de l'Angleterre et de l'Allemagne réunies dans une démonstration commune, faite contre les ports vénésuéliens pour faire, cette fois-là encore, rendre gorge à l'ambitieux Castro.

Le Vénézuéla est une République fédérative de neuf Etats qui fit partie de la République de Colombie depuis son affranchissement de l'Espagne, en 1822 jusqu'en 1831. A partir de cette époque, le



Le président CASTRO

lions cinq cent mille habitants; sa superficie approximative de un million cinq cent cinquante kilomètres carrés.

Le commerce d'exportation, qui est un des plus importants de l'Amérique du Sud, consiste principalement en café très estimé, cacao réputé le meilleur du monde, tabac, cocos, bananes, tannin excellent, quinquina, caoutchouc, sassafras, ricin, pépinière végétale, guano : spécifique contre l'hydrophobie et la morsure des serpents; en somme, grande variété de plantes médicinales; on compte plus de



Puerto-Cabello, vue du port

90,000 habitants, construite à huit milles de la mer et reliée par une voie ferrée à La Guaira, port de plus rapproché. C'est une jolie ville bâtie sur une double pente en vallée, à 3,000 pieds d'altitude, aux rues bien alignées, égayées d'eaux vives, aux places spacieuses, ornées de statues de grands hommes, de Simon Bolivar, le libérateur, notamment, qui est né là; les jardins publics y sont nombreux, presque

La Guaira est le port principal de la autant que les ponts, qui sont au nombre de quarante.

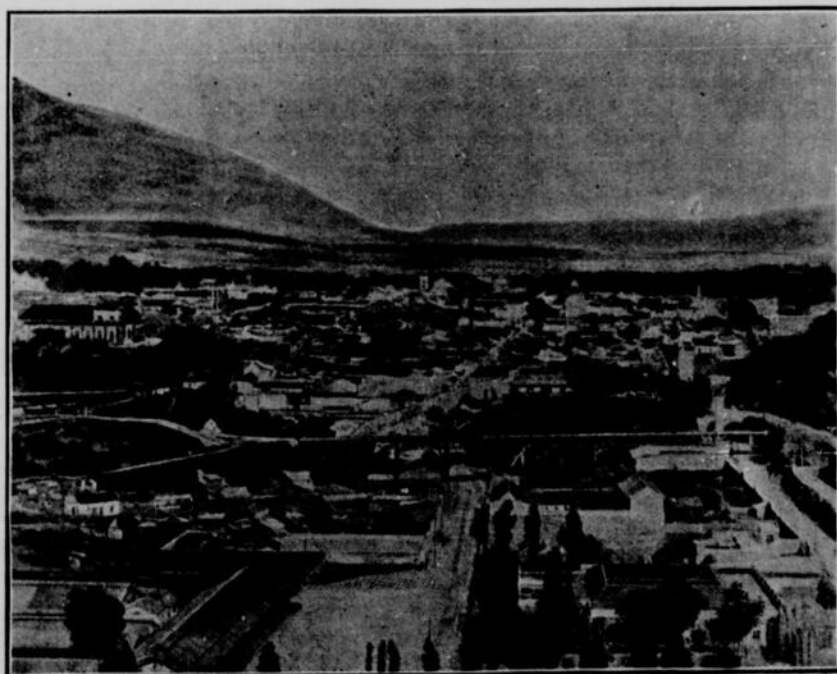
République par son mouvement commercial. Sa rade est très sûre, quoique ouverte. La température caniculaire y est cependant très saine.

Puerto-Cabello est le second port pour l'importation et le premier pour l'exportation. La ville compte vingt mille habitants. C'est une des meilleures baies du monde.

En 1901, La Guaira a reçu la visite de 60 vapeurs anglais, 37 français, 35 américains, 27 hollandais, 24 allemands, 12 espagnols et 10 italiens. Ceci démontre assez l'importance du mouvement maritime de ce port.

Les nègres et les hommes de couleur constituent la majeure partie de la population du Vénézuéla. L'introduction d'éléments venus d'Europe et d'Amérique est depuis longtemps désirée pour contrebalancer l'influence des classes où l'infusion du sang espagnol est restée prédominante. Elles disposent de l'intelligence et de la fortune, mais aussi de l'aptitude

aux ambitions militaires et politiques qui s'entraident et se contrecarrent avec leur intensité native. Sauf peut-être pendant les années de la longue présidence du fameux général Guzman Blanco, les révolutions se sont répétées à Caracas avec une intensité menaçante à la fois pour les intérêts nationaux et pour ceux des commerçants étrangers.

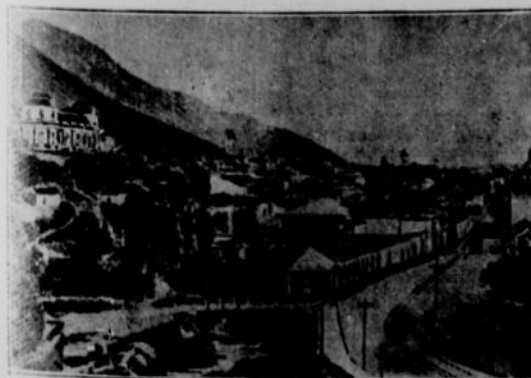


Vue panoramique de Caracas, la capitale du Vénézuéla

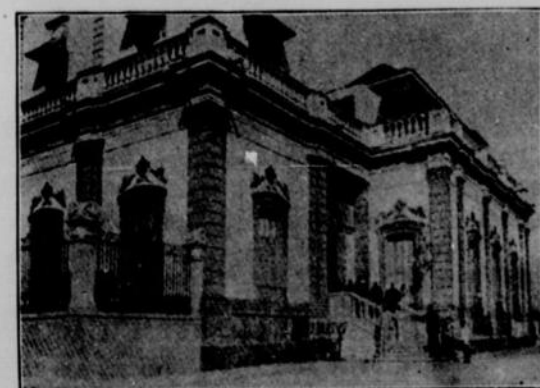
deux cents espèces ou variétés de bois de teinture, d'ébénisterie et de construction, en première ligne desquels il faut citer l'ébène, le gayac, le cèdre, l'acajou. Les produits des régions minérales, qui donnent lieu à une exportation importante, sont fort nombreux : or, argent, cuivre, etc., etc.

Les relations commerciales entre la France et le Vénézuéla s'élèvent à 6 millions de dollars environ dont les trois quarts pour les importations en France et un quart seulement pour les exportations françaises. Les principaux articles importés en France sont le café et le cacao. La France envoie principalement au Vénézuéla des tissus de coton, de la bijouterie, de la bimbelerie, des tissus de laine, des conserves de poissons, des peaux préparées, des huiles, des meubles, des vêtements confectionnés, des outils, des eaux-de-vie, de la parfumerie, de la poterie, des cristaux, etc.

Le climat du Vénézuéla est tempéré sur les hauts plateaux, notamment dans la vallée de Caracas, où on jouit d'un printemps perpétuel, mais torride ailleurs et généralement sain. L'agriculture, qui constitue une des principales richesses du pays,



Palais du président Castro à Caracas



Caracas-Miraflores—Palais du président Castro

Autriche-Hongrie et Canada

PARMI les immigrants qui, chaque année, et en foule, arrivent au Canada, figurent en nombre considérable des sujets de Sa Majesté François-Joseph, empereur d'Autriche et roi de Hongrie. Du voisinage des monts Carpathes, ce sont surtout des Galiciens, des Roumains de Bukovine, des Hongrois, et quelques Tyroliens qui débarquent sur nos rives et qui, dare-dare, prennent le chemin de l'immense Nord-Ouest Canadien, où, librement, ils vont fonder des "homes", lesquels ne tardent pas à refléter l'aisance.

Or, l'émigration vers le Dominion augmentant sans cesse, et les nouveaux venus, soit par goût, soit par intérêt, soit enfin par patriotisme, s'efforçant de multiplier les transactions commerciales entre le Canada et leur pays d'origine, il s'en suit que, maintenant, toutes les grandes puissances sont diplomatiquement représentées aux bords du Saint-Laurent. Il nous a donc paru intéressant de commencer ici une série d'articles illustrés qui, croyons-nous, captiveront l'attention de nos lecteurs, tant au point de vue historique que géographique, sans mentionner le côté commercial du sujet, que nous

port commercial officiel canadien, pour 1905, il appert que: en 1904, le chiffre total du commerce entre le Canada et l'Autriche-Hongrie, a été de \$804,511 et que, depuis, ces relations commerciales ont continué de s'améliorer. Il est bon de dire que le chiffre donné ci-dessus se rapporte, principalement, aux exportations d'Autriche-Hongrie à destination du Canada. Quant aux exportations réciproques de notre pays, elles sont, dans ce cas, peu importantes.



L'empereur d'Autriche et roi de Hongrie, François Joseph I.

Du pays de sa majesté François-Joseph, nous parviennent: des appareils d'éclairage électrique, des objets de luxe: porte-monnaie, boutons pour chemises, pour manchettes et une grande quantité de pipes et porte-cigares (ces derniers étant une des spécialités de cette classe d'exportation austro-hongroise), etc. Le Canada, en retour, expédie à la grande monarchie de l'Europe centrale: des produits agricoles, une grande quantité de chaussures en caoutchouc, "elaques", des machines aratoires, etc. Jusqu'à ces dernières années les marchandises autrichiennes nous parvenaient en passant par l'Allemagne, (on ne faisait guère de différence entre elles et celles que nous expédiaient les sujets du bouillant Kaiser), mais depuis que le Canada a éta-



Le Consul général d'Autriche-Hongrie, pour le Canada, Dr F. Freyesleben.

Montréal et l'Autriche-Hongrie des lignes directes qui ont pour points terminus: Trieste, Finne et le port de guerre de Pola.

Si le lecteur se rappelle la remarque faite pas nous au début de cet article, il n'est pas douteux qu'il comprenne mieux, maintenant l'essor que peut prendre notre commerce avec la nation que représente si dignement, et avec tant de tact, Monsieur consul général F. Freyesleben. Car, les nationaux dont celui-ci protège chez nous les intérêts, ne manquent pas de patriotisme et d'instruction, comme on serait tenté de le croire, de prime abord, quand on les voit traverser nos gares en costumes d'aspect plutôt exotique. C'est ainsi qu'à Winnipeg ces émigrés disposent d'un journal polonais, de deux journaux ruthènes (en petit russe), et d'un journal hongrois. Toujours dans la même grande ville de l'ouest, les galiciens ont: une église catholique romaine, une église grecque, un prêtre avec des assistants, trois religieuses, et, en outre, ils font construire une nouvelle église catholique. Fait à noter, ces nouveaux citoyens du Dominion disposent dans la capitale du Manitoba d'une bibliothé-



Le palais de S. M. François-Joseph I, vu de la place des héros à Vienne.

que contenant de nombreux exemplaires imprimés dans les diverses langues en usage en Autriche-Hongrie. Cette bibliothèque porte le nom de "Szewczenka", qui est le nom d'un poète galicien fort populaire.

Les provinces austro-hongroises dont les citoyens émigrent le plus au Canada sont: la Galicie, la Bukovine et la Hongrie, dont le nombre d'émigrants à destination de ce pays augmente constamment.

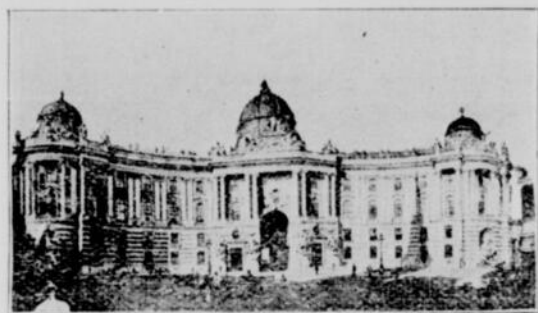
S'il en est ainsi c'est que ces colons écrivent chez eux: quels sont les richesses, les avantages et l'avenir de prospérité, qu'offre le Dominion aux hommes énergiques et entreprenants. Cette opinion flatteuse pour nous, est, nous avons le plaisir de le dire, absolument partagée par Monsieur le consul général Freyesleben.

Et maintenant, pour l'édification de nos jeunes amis qui l'ignoreraient, donnons quelques notes concernant l'empire de sa majesté François-Joseph.

L'Autriche-Hongrie est un grand Etat de l'Europe centrale. Il confine par des frontières en partie naturelles, en partie conventionnelles à l'Allemagne et à la Russie au nord et à l'est; à la Roumanie, à la Serbie, à la Turquie et au Monténégro au sud-est; à la mer Adriatique et à l'Italie au sud-ouest; à la principauté de Liechtenstein, à la Suisse et à la Bavière à l'ouest. Sa superficie est un peu plus grande que celle de notre province de Québec. L'empire a une population de 41,380,000 habitants;



Le bureau de la chancellerie du Consul général d'Autriche-Hongrie, 1071 rue Sherbrooke, à Montréal.



La façade du palais impérial, à Vienne.

toucherons comme il convient. En un mot, nous parlerons des consuls et des consulats de Montréal; commençant, dans ce numéro, par le consulat général d'Autriche-Hongrie, ce qui nous procurera l'occasion de parler du vénérable souverain européen qui, depuis cinquante ans, occupe l'un des principaux trônes de l'univers. Incidemment, nous causerons: et de ses sujets et de son pays.

A Montréal, S. M. R. et I d'Autriche-Hongrie, est représentée par le sympathique consul général, M. le docteur Ferdinand Freyesleben, chevalier des ordres de l'empereur François-Joseph et d'Isabelle la catholique, etc. Diplomate de carrière, célibataire et ayant à peine la quarantaine, Monsieur Freyesleben ne compte que des amis à Montréal, où il a pris charge de son consulat général en février 1902. Il est secondé dans ses occupations administratives par un secrétaire: M. Alexandre Grau Wandmayer et un expéditeur.

Sis au numéro 1071 de la rue Sherbrooke, de Montréal, le consulat général d'Autriche-Hongrie s'occupe des intérêts de tous les Austro-Hongrois qui habitent le Canada. Dans notre métropole canadienne, le nombre de ces derniers ne dépasse guère la centaine. Ce sont pour la plupart des ouvriers. Mais, dans le Canada, les immigrants qui relèvent du consulat général dont nous parlons, sont au nombre de plus de 80,000, presque tous colons ou fermiers. Ce chiffre est assez important pour que,



Le bureau du Consul général d'Autriche-Hongrie, à Montréal.

ainsi que nous l'avons laissé entendre, nous considérons les lieux de provenance de cette multitude de futurs canadiens; non, toutefois, sans avoir, d'abord, jeté un coup d'œil sur nos relations commerciales avec l'Autriche-Hongrie.

D'une interview, prise au consulat qui nous occupe, lequel, à cette date, n'a pas encore reçu le rap-

bli un tarif prohibitif contre les importations allemandes, il n'en va plus ainsi, et les produits autrichiens qui passent en transit par l'Allemagne, sont déclarés comme tels.

Du reste, il n'est pas de rigueur que les marchandises ci-dessus spécifiées, nous arrivent après avoir traversé l'empire germanique; car il existe entre

très montagneux il possède de nombreux fleuves et rivières dont le Danube est le plus célèbre. Il n'y a pas une nation autrichienne; la monarchie austro-hongroise est formée par la juxtaposition d'une mosaïque de peuples qui se sont tous conservés intacts et qui ne se sont ni mêlés ni fondus les uns dans les autres.



Armoiries d'Autriche-Hongrie

Ces peuples appartiennent aux trois grands groupes : Allemand au N. O.; et à l'O.; Slave au N.; au N. E.; et au S. O.; Magyar à l'E.; mais ils se différencient à l'infini. A côté des Slaves de Bohême, de Moravie, de Silésie, des Tchèques, viennent les Slaves de Galicie, les Polonais, les Ruthènes; ici sont les Slovaques (Hongrie septentrionale), là les Slovènes (Corinthie); ailleurs des Croates et des Serbes. Enfin, il existe dans l'empire des Italiens (Trentin, Frioul, Istrie) et des Roumains (Transylvanie, Bukovine), qui n'appartiennent à aucun des grands groupes ethniques de l'Autro-Hongrie.

Ce qui ajoute encore à la confusion, c'est la pénétration de chaque peuple sur le territoire des autres. On rencontre des Allemands un peu partout, en Bohême, en Moravie, en Silésie, etc.

L'Autriche-Hongrie est un Etat à union réelle, c'est-à-dire que les deux parties de la monarchie sont unies sous un même sceptre: l'empereur d'Autriche est en même temps roi de Hongrie, de sorte que l'Autriche et la Hongrie, qui ne forment qu'un seul Etat au point de vue des rapports internationaux, conservent leur pleine souveraineté au point de vue de l'organisation intérieure. Ce régime, dit "dualiste", date de 1868, époque à laquelle la Hongrie, profitant des défaites de l'Autriche, obtint de François-Joseph une constitution qui rendit aux Magyars une autonomie et le couronnement de l'empereur comme roi de l'Etat transleithan.

Le souverain actuel de l'Autriche-Hongrie est un Habsbourg, dont le pays serait plus grand, si les guerres de la révolution et de l'empire français n'avaient occasionné des pertes de territoires. Cependant, les traités de Vienne donnèrent aux Habsbourg une influence considérable, en même temps que le royaume lombard-vénitien; l'empereur d'Autriche eut la présidence de la confédération germanique.

Le gouvernement ultra-réactionnaire de Metternich accumula partout des haines qui se donnèrent libre carrière en 1848-49, l'empereur dut promettre une constitution; mais il abdiqua brusquement en faveur de son neveu François-Joseph, qui triompha de la révolution hongroise avec l'appui de la Russie; il promit, lui aussi, une constitution qui ne fut jamais appliquée. La guerre qui éclata en 1859 entre l'Autriche et la Sardaigne, alliée de la France, fit perdre aux Habsbourg la Lombardie, qui fut cédée par Napoléon III à Victor Emmanuel. La Prusse n'attendait que ce moment pour expulser l'Autriche de la confédération germanique; elle commença par l'entraîner dans une expédition contre le Danemark, puis elle lui déclara la guerre.

Vaincu à Sadowa, dépouillé de la présidence de la Confédération germanique, François-Joseph se trouva, à l'intérieur, aux prises avec les nationalités hétérogènes qui forment son empire. Il se résigna alors au système dualiste dont nous avons dit un mot. On croit généralement que la race allemande est prépondérante en Autriche-Hongrie: c'est une erreur.

L'autonomie existe pour deux des races les plus nombreuses de l'empire: les Allemands, qui sont au nombre de 10,560,000, et les Magyars, dont la population se chiffre à 7,440,000; mais elle n'existe pas pour les Slaves, qui sont pourtant la race la plus nombreuse, ni pour les races secondaires.

En Autriche même, les Allemands ne sont que 36 pour 100, et en Hongrie, les Magyars que 4 pour 100; au contraire, les Slaves sont 12,800,000 dans les Etats autrichiens (contre 8,000,000 d'Allemands et 700,000 Italiens ou Latins du Tyrol et de Dalmatie), et dans l'Etat hongrois, ils sont 4,700,000 (contre 6,000,000 de Magyars, 2,500,000 Roumains, 2,000,000 d'Allemands).

Les Slaves, à ne considérer que leur importance numérique, devraient donc avoir la prépondérance dans les affaires de l'Etat; mais en réalité, les maîtres de la monarchie, ceux qui, plus que les Allemands, influent sur ses destinées, ce sont les Hongrois, dont la ténacité et l'habileté dictent les volontés de Pest à plus de 30 millions d'hommes. L'effet de la constitution dualiste a donc été de partager entre Allemands et Magyars la souveraineté politique, et de réduire à néant les aspirations des Slaves.

Située aux confins du catholicisme, des religions réformées, de l'orthodoxie et de l'islamisme, l'Autriche-Hongrie est demeurée un terrain de propagande sur lequel le catholicisme, religion traditionnelle de l'Autriche et des Magyars, l'a emporté jusqu'à présent. Sortie du sein de l'Eglise au temps de Jean Huss, la Bohême y a été violemment ramenée par la guerre de Trente ans, et, en 1855, l'empereur a signé avec Rome un concordat solennel. Aujourd'hui l'empire compte 75 pour cent de catholiques (arméniens ou grecs-unis): les catholiques sont 80 pour cent dans l'Etat autrichien, 50 pour cent dans les trois-quarts de la Hongrie. A côté d'eux, les Grecs orthodoxes ne sont que 9 pour cent dans l'ensemble, et n'atteignent 50 pour cent, malgré leurs efforts, qu'en Bosnie et en Bukovine; les protestants ou calvinistes sont 9 pour cent, et, de plus, très disséminés: les israélites, 4 pour cent, très épars; les musulmans, 1 pour cent.

D'après les cultes, la population est ainsi répartie: 27 millions de catholiques, rite latin; 5 millions de catholiques, rites grec et arménien; 3 mil-

lions d'orthodoxes grecs; 4 millions de protestants; 2,500,000 adeptes appartenant à des cultes divers, parmi lesquels il faut compter près de 2 millions de juifs.

Au point de vue industriel, l'Autriche-Hongrie est loin d'avoir acquis tout le développement dont elle est susceptible. Dans les districts miniers de Styrie, de Transylvanie et du Tatra, l'insuffisance de houille n'a pas permis l'essor complet de la métallurgie, ni, à plus forte raison, l'installation d'autres industries. La Bohême, la Silésie, et certaines parties de la Galicie, se trouvent au contraire, par elles-mêmes, grâce au voisinage de l'Allemagne, dans d'excellentes conditions. De Saxe et de la Silésie allemande viennent les procédés, le combustible, même la main-d'œuvre. D'autre part, la Bohême surtout possède, à proximité, des métaux de l'Erzgebirge, et des cultures industrielles, de la houille et des lignites en abondance, exploités dans huit bassins, dont ceux de Pilsen, Kladno et Reichenberg. Là se sont groupées grande et petite métallurgie, industries textiles, raffineries, distilleries, brasseries, verreries, fabriques de porcelaine. Vienne est enfin le centre d'un quartier industriel artificiel, comme beaucoup d'autres capitales. C'est, nul n'en ignore, une des plus belles capitales de l'Europe; sa population est de 1,675,000 habitants. Quant à Budapest, la capitale de la Hongrie, située sur le Danube, sa population est de 716,500 habitants, et ses monuments, comme ceux de Vienne, ne manquent pas d'un certain cachet, comme il est permis d'en juger d'après nos gravures. Après les capitales, les villes principales sont: Prague, Trieste, Lemberg, Gratz, Brünn et Szegedin.

En temps de paix, le pays qui nous occupe a sous les armes une armée qui compte 25,000 officiers et près de 340,000 hommes. En temps de guerre, les effectifs sont portés à 1,200,000 fantassins, 65,000 cavaliers et 2,472 pièces de canons attelées. La marine de l'Autriche-Hongrie est constituée principalement en vue de la défensive. Il n'y a pas en Autriche de ministère de la marine. Les affaires maritimes ressortissent à une section du ministère de la guerre.

L'Autriche-Hongrie est un pays qui tient une place éminente dans le monde des arts. C'est surtout dans le domaine musical qu'il s'est signalé et se distingue encore. Haydn, Mozart, les Strauss, Franz de Suppé, etc., sont des génies dont toute nation s'enorgueillirait.

Au moment où nous terminons cet article, les dernières dépêches nous informent qu'une crise des plus aiguës s'est déclarée, ces jours-ci, dans l'empire austro-hongrois, où on s'attend, hélas! à une grève générale des ouvriers.

L'ossuaire de Ténériffe

(Voir nos illustrations hors texte)

Nous tendons de plus en plus et nos lecteurs ont pu s'en convaincre, à faire une revue dont l'intérêt réside principalement dans une documentation rigoureuse.

Aussi sommes-nous assurés de leur être aujourd'hui agréables, en mettant sous leurs yeux l'impressionnante photographie, qui orne en partie notre planche hors texte.

Située par 28°-28° 36' longitude Nord et 18°-18° 18' longitude Ouest, Ténériffe, île espagnole, étale sous un ciel d'azur la splendeur de son aspect, comme une perle brille dans la somptuosité d'un écrin, et l'écrin de Ténériffe c'est l'Atlantique, à la belle couleur, aux lames longues et rythmiques. Sur ses rives, la vague amoureuse vient mourir en caressant un môle; sous le ciel, un pic neigeux s'élève et signale ce Paradis du monde, aux navigateurs. Tout y pousse, l'amour y chante, et, fille de l'amoureuse Espagne, c'est chez elle qu'il faut aller entendre les dernières sérénades, comme c'est aussi chez elle qu'il faut aller chercher les vieilles, les très vieilles coutumes du monde chrétien.

Tous les peuples, ou du moins tous les peuples civilisés ont le culte de leurs morts. Dans l'Inde s'érige la Tour du silence où les corps sont respectueusement exposés à la voracité des grands vautours fauves, animaux sacrés. Rome a ses catacombes, Paris a les siennes, où sont pieusement rassemblés les rebuts des grands cimetières, et où s'entassent dans l'obscurité et le silence les fragments des squelettes de ceux qui furent nos amis, nos parents, de ceux que nous avons aimés et dont les ves-

tiges s'en vont, dans l'anonymat, achever leur lente décrépitude.

Ténériffe a, comme Morgat, comme Rome, comme le couvent des capucins de Pise, son ossuaire, mais, contrairement à l'Europe, qui, peut-être par une sorte de pudeur suprême, cache le misérable retour à la matière, Ténériffe étale, à la face du ciel limpide, ses restants d'humanité. Là, dans une large fosse, que surmonte un grand crucifix, dont le socle est seul visible dans la photographie que nous reproduisons, sont entassés les ossements de dix générations; crânes, tibias, femurs, s'amoncellent et, sur le tout, des cadavres momifiés dorment dans des restes de cercueils ou s'érigent debout, comme s'étant, par un effort affreux, dépêtrés de l'amas des ossements, pour voir encore la splendeur du jour. Jamais, peut-être, le précepte évangélique: "Tu es poussière et tu retourneras en poussière", n'a été plus affreusement exprimé que par l'ossuaire de Ténériffe, autour duquel croissent les roses et les lys.

Mais hélas! et il nous faut bien le dire, cet ossuaire est en même temps une sorte de géhenne, car les squelettes qui s'entassent là, portent le poids, l'irrémissible poids de leur condition... C'est le charnier des pauvres. Les riches, eux, comme partout, achèvent leur lente décomposition à l'abri de la curiosité malsaine, en des sépultures clos pour toujours... des concessions perpétuelles!...

Il existe à notre connaissance un autre ossuaire presque semblable, et non moins macabre que celui

dont nous publions ici la photographie. C'est à l'esprit tout particulier des Espagnols qu'on doit de le voir encore de nos jours. Il est situé aux environs de la Havane, et contient les ossements de milliers de malheureux "reconcentrados", victimes d'il y a tantôt dix ans, de l'implacable général espagnol Weller, qui, par sa cruauté envers les cubains, motiva l'intervention des Etats-Unis.

Rosée

Ce soir, le vert jardin respire avec délices

Après l'ardeur du jour;

La nuit, de sa rosée emplissant les calices,

Les ferme tour à tour.

O claires gouttes d'eau que balancent les urnes

Odorantes des fleurs.

Vous les rafraîchirez, au gré des vents nocturnes,

Doux après ces chaleurs.

Vous les rafraîchirez lentement, fibre à fibre,

Dans la sombre nuit d'or;

Et chacune demain, sur sa tige qui vibre,

Sera plus droite encor.

Ainsi gardons en nous pour les heures secrètes,

Loin des regards moqueurs,

Des larmes doucement closes, et toujours prêtes

A rafraîchir nos coeurs.

FERNAND GREGH.



Le huitième enfant



Nous avions atteint les premières maisons du village; Sylvain nous en fit remarquer une toute neuve, propre, avec un air d'aisance qui faisait plaisir aux yeux. C'était une de ces petites boutiques de campagne où l'on trouve de la mercerie, des étoffes, des denrées, un peu de tout, jusqu'à du papier et des livres. Dans le comptoir, une bonne vieille tricotait; un vieillard, assis à la porte, jouissait tranquillement de sa pipe et du bon air.

—Regardez ces vieillards, nous dit Sylvain, il n'en est guère de plus heureux au monde, et ils doivent leur bonheur à une bénédiction que l'on commence malheureusement à regarder comme un fléau. Ils ont eu trop d'enfants. Voici leur histoire:

Il y a vingt ans, à cette place alors isolée du village, dans une chaumière ouverte à la neige et au vent, un enfant naquit. C'était le huitième de la famille, et déjà l'on avait bien de la peine à faire vivre les sept premiers! Cette famille, d'ailleurs estimée, avait eu toutes sortes de malheurs, et elle était tombée à la dernière indigence. Point de feu dans la cheminée, point de pain dans la huche; le père était malade, la mère presque mourante, les enfants, qui n'avaient point soupé, grelottaient, entassés sur la paille, tâchant de se réchauffer mutuellement un peu.

Heureusement pour les pauvres... il y a des pauvres, et ils s'assistent entre eux avec une charité céleste. Une pauvre voisine se trouvait là. Avant enveloppé d'un chiffon le nouveau-né, qui semblait n'avoir pas de souffle, elle courut chercher le curé pour qu'il le baptisât de suite, car elle craignait qu'il ne pût vivre jusqu'au jour.

Le curé ne tarda pas.

—Monsieur le Curé, lui dit le père, voici un pauvre petit qui arrive mal à propos. Comment le nommerons-nous?

—Nous le nommerons Dieudonné, répondit le curé, car c'est Dieu qui vous le donne très à propos pour vous consoler et vous secourir: *"Ecce hereditas Domini, merces, fructus ventris."* Jamais un enfant ne vient dans une famille sans apporter avec lui de quoi vivre. Vous allez voir cela tout de suite, mon ami, et vous le verrez tous les jours.

Tandis que le curé parlait, sa servante entra dans la chaumière, portant un grand panier d'où on tira du linge et des provisions. Retournant ensuite à la porte, elle revint avec du bois.

—Ah! Monsieur le Curé, s'écria le bonhomme, que nous vous remercions!

—Remerciez Dieu! J'ai goûté dans le village, et Dieu ne permet pas qu'on rencontre des coeurs assez durs pour refuser d'assister un pauvre ménage où il y a huit enfants.

La servante fait un bon feu. On enveloppe le petit, on le baptise, on le met près de sa mère, qui

pleure et prie; le curé se retire, oubliant son manteau. En même temps, la voisine s'en va dans l'autre chambre, les mains chargées de pain, de viande et de fruits, et elle dit aux sept enfants:

—Mangez ce que vous envoie votre petit frère Dieudonné.

Dieudonné commença d'être en grand crédit dans la famille.

On fut quelque temps sans trop savoir s'il voudrait vivre. Il était faible à faire pitié, mais il n'en tenait que mieux sa place dans la maison et dans le pays. Tout le monde s'intéressait à lui et à ses parents... Son père et sa mère, indépendamment des petits cadeaux qu'on leur faisait, avaient toujours du travail.

La charité les préférait aux ouvriers plus habiles. Ils ont huit enfants... disait-on. Cette raison tranchait tout en leur faveur. Ils justifiaient d'ailleurs la bonne volonté générale. Laborieux, honnêtes, bons chrétiens, d'autant plus fidèles à demander le pain quotidien que jamais rien ne leur restait du pain de la veille. Ils ne devenaient point riches, mais en somme, ils avaient le nécessaire, et fréquemment quelque bonne aubaine les mettait au large.

—C'est Dieudonné, disaient-ils, qui nous vaut cela, M. le curé l'a bien nommé.

Une des grandes choses que Dieudonné fit pour ses parents, même avant d'avoir parlé, fut de placer son frère aîné. Une excellente chrétienne des environs, voulant attirer la protection de Dieu sur son propre fils, résolut de faire élever à ses frais quelques petits garçons choisis dans les familles nombreuses et indigentes.

Les familles nombreuses et indigentes ne manquaient pas. Il y avait là cinq, là six, là sept: mais chez Dieudonné ils étaient huit, et de la pauvreté à revendre! Le frère de Dieudonné fut choisi. Il ne coûta plus rien à ses parents: il apporta un état, et l'on entrevit le moment où il viendrait lui-même au secours de la maison, comme il y est fidèlement venu, le brave enfant. En attendant, la famille n'y perdit pas.

L'absent comptait toujours. Dieudonné était toujours le huitième. Au bout de peu de temps, la neige et le vent n'entrèrent plus dans la pauvre demeure où le bon Dieu avait mis huit enfants.

Cependant, ce fameux Dieudonné ne se hâtait pas de devenir fort. Son père craignait de le perdre.

—S'il meurt, ce sera un petit ange, disait le curé: il vous protégera toujours. Nous avons besoin de protection au ciel. Mais soyez tranquilles, il vivra.

—Il ne pèse pas 15 livres, disait le père.

—S'il était plus lourd, disait le curé, sa soeur aurait de la peine à le porter.

—Jamais il ne pourra manier la pioche et conduire la charrue, reprenait le père.

—Eh! reprenait le curé, n'y a-t-il du pain que pour le laboureur? Nous lui apprendrons à tenir un autre outil. Laissons faire la bonne Providence; je vois qu'elle ne mène pas si mal les affaires de Dieudonné.

Dieudonné commençait à causer gentiment. Il était gai, caressant, aimable et apprenait tout ce qu'on voulait lui montrer. A six ans, il faisait lire ses soeurs plus âgées que lui.

Tous les enfants de cette pauvre famille venant bien, s'aimant entre eux, aimaient leurs parents. Dieudonné, préféré de tous, semblait aussi les aimer davantage. La pauvreté les avait rendus ingénieux; ils s'employaient à diverses choses utiles et gagnaient honnêtement leur vie, Dieudonné comme les autres: il était enfant de chœur.

Le dimanche soir, il lisait la "Vie des Saints" et les "Annales de la propagation de la foi" à la famille réunie. Conduit par le curé, qui l'aimait de plus en plus, son esprit et sa raison se développaient rapidement. Père, mère, frères et soeurs, ne faisaient plus rien que par ses conseils, et s'en trouvaient bien. On commença de vivre à l'aise.

Mais ce fut tard que son père et sa mère connurent le don que Dieu leur avait fait.

A mesure qu'ils devenaient vieux, leurs enfants s'éloignaient: ceux-ci étaient placés: ceux-là mariés, l'un était soldat, l'autre marin; Dieudonné reste seul pour les consoler et les servir. Il est parvenu à se créer ce petit commerce, dont les bénéfices suffisent à leurs modestes besoins. Tout le monde peut se fournir chez Dieudonné; on sait qu'il ne trompe personne, et puis il nourrit son père et sa mère, qui ont élevé huit enfants.

—Dieudonné, me disait un jour son père, il a été le soutien et la joie de notre vie! Sans lui nous serions morts de misère et de chagrin. Quand cet enfant est venu au monde, si faible et nous si pauvres, qui nous aurait dit que nous nous appuierions sur lui?

Le curé était là. C'était peu de temps avant sa mort. Il se plaisait chez ces braves gens, qu'il honorait de tout coeur.

—Ah! mon ami, dit-il au vieux paysan dans son langage, qui avait la simplicité de l'Evangile, Dieu, qui règle toutes choses par amour pour nous, voit plus loin que nous. Il connaît l'avenir et s'arrange en conséquence. Un jeune homme, s'en allant en voyage, murmurait parce que son père le chargeait d'un sac trop lourd. "Mon fils, lui dit le père, vous saurez ce soir pourquoi je vous charge ainsi." Le jeune homme partit: il arriva à la nuit dans un lieu désert. Accablé de fatigues et mourant de faim, il ouvrit le sac que son père lui avait donné. Il y trouva son pain et il bénit la tendresse prévoyante de son père.

LOUIS VEUILLOT.

La méprise des papillons

MY-MO-ZA et Ny-doi-zo étaient deux artistes rivaux. Leur célébrité s'étendait aux confins de l'empire du Soleil-Levant. Tous deux s'étaient spécialisés dans la fleur, mais leur façon de l'honorer différait.

My-mô-za, horticulteur d'art, n'avait pas son pareil pour marier l'harmonie chatoyante des couleurs dont se parait la somptueuse floraison des parterres. Grâce à d'heureuses combinaisons de greffes et de boutures, il avait obtenu des variétés de fleurs d'une invraisemblable richesse de tons, fleurs rares que les amateurs se disputaient à coups de yens.

De tous les coins de l'archipel Nippon on venait admirer le jardin de My-mô-za, cette merveille des merveilles que le Mikado et son impériale épouse avaient visité à plusieurs reprises, en comblant chaque fois l'heureux horticulteur d'honneurs et de cadeaux.

Ny-doi-zo était le voisin du jardinier-fleuriste. Comme lui, il avait voué un culte aux fleurs, et son pinceau, sur les laques précieuses, la gaze des paravents et la soie des riches étoffes, les reproduisait, les faisait revivre avec une scrupuleuse exactitude.

L'art avec lequel il donnait aux frêles corolles l'illusion de la réalité était tel que les mains, involontairement, s'avançaient pour les cueillir. Son talent lui avait attiré d'emblée la clientèle de la Cour et la gratitude des jolies mousmés dont il rehaussait la mièvre beauté, et qui l'en remerciaient en entr'ouvrant, pour lui sourire, leurs bouches menues pareilles à des coeurs de roses.

Entre les deux artistes existait une autre rivalité: My-mô-za et Ny-doi-zo aimaient Fleur-de-Pommier, la perle de Tokio, et rêvaient chacun de l'avoir pour épouse.

La douce et belle enfant était fort embarrassée. Les deux soupirants lui plaisaient autant l'un que l'autre, et son amour hésitant lui conseilla de s'en remettre au sort pour accuser sa préférence.

Aux deux prétendants à sa main, elle fit parvenir le même message:

"Venez demain boire le thé chez mes parents, et que vos plus belles fleurs vous accompagnent, car ce jour doit décider si c'est vous que j'épouserai."

Au jour dit, My-mô-za et Ny-doi-zo, suivis de serviteurs portant chacun l'idéal chef-d'oeuvre de leurs fleurs respectives, s'acheminèrent, le coeur délicieusement angoissé, vers la demeure où ils allaient entendre l'irrévocable verdict.

Fleur-de-Pommier parut, plus ravissante que jamais dans ses atours de fête, avec les flèches d'or piquées dans les ténèbres de son opulente chevelure. Elle tenait à la main une cage minuscule, faite de roseaux tressés, où s'ébattait, derrière les barreaux en fils de soie, tout un essaim de papillons.

Après avoir adressé une invocation aux ancêtres, elle ouvrit la cage et, devant les fleurs rivales, donna la liberté à ses prisonniers ailés.

Celles qui fixeraient leur choix devaient aussi fixer le sien.

Au milieu des parents et amis accroupis en cercle, le groupe des papillons voletait capricieusement, allant des fleurs de l'un aux fleurs de l'autre, sans même les effleurer; puis soudain, un battement d'ailes rassembla leur essaim; ils parurent se consulter et leur tourbillon ailé, sans hésitation cette fois, s'abattit sur le fictif parterre de Ny-doi-zo.

My-mô-za, le désespoir au coeur, se retira sans mot dire, cependant que Ny-doi-zo déposait un respectueux baiser sur la menotte aux ongles roses que sa fiancée lui abandonnait.

Deux lunes ne s'étaient pas écoulées que l'on célébrait leur mariage dans un décor luxueux, digne de la beauté de l'épousée et du talent de son heureux mari.

A quelques jours de là, comme ils se promenaient dans les vastes jardins entourant leur demeure d'une couronne embaumée:

—Je ne me suis pas encore expliqué, dit Fleur-de-Pommier, pourquoi les papillons, dédaignant l'admirable réalité, étaient allés, à l'envi, butiner la non moins admirable fiction?

—Ce pourquoi, vous allez le savoir, Beauté suave! répondit Ny-doi-zo, souriant. Cette préférence des papillons n'est pas un mystère, et vous la comprendrez aisément quand vous saurez que mes fleurs, à l'instar des jours de bonheur que nous coulons ensemble, étaient peintes avec du miel.

JO. VALLE.

A travers la mode

L'ETRANGE et exceptionnelle température que nous avons eue jusqu'ici n'a guère été favorable à l'éclosion des modes d'hiver proprement dites. Mais comme, d'après les anciens et selon toutes probabilités nous allons payer ce mois-ci et le suivant les beaux jours tièdes que nous avons eus en janvier, nous croyons qu'il est à propos de revenir un peu sur le chapitre fourrure.

Le long paletot de fourrure, si chaud, si douillet, si enveloppant est toujours joli, mais hélas, il est loin d'être à la portée de toutes les bourses. Celui qui montre notre gravure a coûté des centaines de piastres, il est en chinchilla. En mouton de Perse ou en phoque, il sera tout aussi riche et plus pratique; mais si l'on ne veut pas y mettre une somme trop considérable, on l'achètera en écurie gris ou brun.

En passant, faisons remarquer que si l'on choisissait le mois de février ou la fin janvier pour acheter ses fourrures, ce serait une grande épargne. Ordinairement un morceau de ce genre dure plusieurs années, et la mode en ces choses n'est pas très changeante, l'économie ainsi réalisée pourrait être appliquée à la qualité du vêtement et de toutes façons l'acheteuse en bénéficierait. Nous ne parlons ici, bien entendu, que pour celles de nos lectrices dont le budget de toilette est limité et qui ont besoin de songer à l'économie. Ne sont-elles pas les plus nombreuses parmi nos canadiennes ?

On porte beaucoup, cette année, de petites cravates en fourrure; ces cravates, qui se nouent, sont très agréables, car elles tiennent bien chaud au cou. De plus, comme elles sont en général de petites dimensions, elles ne sont pas bien coûteuses, et il est facile de refaire une cravate dans une ancienne fourrure quelque peu usagée.

Loin de nous l'intention de vous conseiller, mesdames et mesdemoiselles, de confectionner vous-mêmes vos fourrures neuves, car il faut acheter les peaux et le travail est mieux fait par les personnes du métier.

Mais lorsque l'on a une ancienne fourrure abîmée par places, bonne encore dans certaines parties, on hésiterait à la donner à un fourreur pour qu'il la transformât, tandis que si l'on peut en tirer parti soi-même et sans rien dépenser, on est charmée de lui faire recouvrer une seconde jeunesse.

* * *

Le chapitre "tissus" ne présente guère de nouveauté sensationnelle, point de changement radical; pour le matin, les tailleurs simples, les écossais à teintes neutres brouillées, feuilles d'automne; les draps anglais fantaisie rayés dans les teintes blanches et noires; pour l'après-midi, des draps légers, des velours souples frisons, liberty unis, nartelés, brochés.

Peu de soie, de taffetas en toilette courante; au contraire, pour les cérémonies ou le soir, les étoffes soyeuses prennent leur revanche,

et les joyeux froufrous des taffetas glacés, des failles, du satin liberty, de la louisine, de la popeline, des pékins, des soies brochées de velours, des taffetas rayés aux bouquets vieillots, mettent leur gaieté joyeuse dans nos dîners, nos réunions hivernales. Voici, pour grande cérémonie, les légèretés des tulles point d'esprit, des crêpes de Chine, de la mousseline de soie, de la gaze, des tulles blancs pailletés, des barèges.

Comme nuance, le brun aux reflets chauds, fauve ou dorés, le rouge dans les tons doux passés, vieux rose, vieux rouge, rose fané, brique, chaudron, griseille, cette dernière surtout dans les tons clairs de la baie mûrissante; puis des bleus, clairs dans le velours, turquoise, saphir, bleu de roi; foncés dans le drap où toujours et malgré les fantaisies de la

mode le bleu marin reste le grand favori. En garniture de ce dernier, les oranges, les verts sont démodés; on emploie le velours bleu, d'une élégance discrète et de bon ton. Le drap noir n'est pas délaissé; il habille admirablement les femmes de statues les plus diverses; des passepoils de velours vif; des galons mélangés blanc et noir l'accompagnent généralement.

* * *

Les robes de soirée sont fort jolies, cette saison. On les fait en toutes sortes de tissus légers; la vogue du radium l'emporte sans conteste. Qu'est-ce que le radium? C'est un tissu très distingué, cher, et habillant à ravir. Il tient le milieu entre la mousseline de soie et le crêpe lisse; très brillant, très

modeste et économiquement orné. Elle ne semble pas chez elle. Et le luxe de sa personne peu en harmonie avec la simplicité de son intérieur pourrait faire naître sur sa personnalité des réflexions peu charitables, dont la moins malicieuse serait que la dame de céans est plus préoccupée d'être belle que de soigner sa maison...

Il est curieux de remarquer que pour les relations mondaines, ce n'est point la situation mondaine qui doit guider, mais la situation de fortune. On peut être dans une situation très élevée au point de vue société, avoir des relations très étendues et très haut placées et ne pouvoir posséder le train de maison en rapport.

Pour le soir, il va sans dire aussi que les mêmes tissus, les mêmes nuances ne peuvent convenir également pour les jeunes filles et pour les personnes d'âge moyen, pour les mères qui chaperonnent leurs filles au bal, et renoncent pour leur compte au plaisir de la danse. Mais il ne leur est pas défendu de s'habiller avec élégance. Une robe de velours parme ou pensée garnie de médaillons en mousseline de soie bouillonnée très, très fin, encadrés d'une légère passementerie parme et argent, est d'une distinction parfaite.

Une robe de velours mousseline crème rehaussée de dépassants de zibeline est extrêmement jolie pour une jeune femme. Un volant de dentelle sur le corsage piqué d'un bouquet de roses ou d'orchidées pâles complète cette superbe toilette. Le velours zébré ton sur ton est aussi grand favori.

Le liberty et la mousseline de soie composent de délicieuses robes de soirée; le saumon soutenu, l'abricot sur des dessous de même ton habillent coquettement. Le vert domine, dans les toilettes de jour, le cuivre et un bleu marine tout nouveau qui se rapproche du bleu de France.

On voit beaucoup de toilettes d'une seule couleur, véritable symphonie en un bleu, en violet, en gris, en beige, etc. Robe, jaquette, chapeau, tout est dans la même note. C'est fort joli et seyant.

Une mode nouvelle s'essaye mais son succès est incertain. C'est cependant le grand chic du moment, du moins pour les femmes qui ne craignent pas une pointe d'excentricité. C'est la robe Empire pour le jour. Nous avons vu une robe de ce genre en velours vert impérial, un petit boléro de velours marron croisait sur le milieu d'un gilet de drap blanc brodé vert et or. Le gilet apparaissait au-dessus et au-dessous du boléro très court.

Cette forme est peu seyante, fort difficile à porter; elle raccourcit et grossit, ce qui est un désavantage et la fera repousser par un grand nombre.

Les jupes se font beaucoup à plis creux ou rayés de pattes. Cette disposition allongée plaît. Les galons nattés sur les plis ou autour sont également en faveur.

Le velours de chasse habille bien et est très pratique. Nous avons vu une robe ravissante en velours héliotrope rosé; la jupe courte se terminait par un volant à plis espacés entre lesquels se

trouvaient les motifs de passementerie. Le corsage rentrait dans la jupe sous une ceinture de passementerie. Nous citons cette toilette parce qu'elle nous a séduite par son allure à la fois simple et coquette.

* * *

Il y a toujours du nouveau à dire sur les chapeaux. Beaucoup ont la forme cloche et sont très emplumés. Une des nuances préférées est le gris fumé, velours tendre, plumes fumées, teintées de mauve pâle, le tout égayé par un cache-peigne de roses. De jolis chapeaux du soir sont en feutre noir et rehaussés d'énormes amazones roses très pâles. La plupart de ces amazones sont frisées à la chinoise, c'est-à-dire à l'envers, les barbes rabattues sur la côte et formant deux bourrelets.

JACQUELINE



Long paletot en chinchilla sur une robe de soirée en guipure roussie.

souple, il se chiffonne au gré de la plus exquise fantaisie. Mélangé à la mousseline de soie, il donne lieu à de charmantes combinaisons. Par exemple, on garnit une jupe en radium de ruchettes en mousseline de soie dessinant des grecques dans toute la hauteur. L'effet est flou, léger, vaporeux. Cette étoffe se prête aussi à l'arrangement des plis bouffants. Ces plis ne peuvent s'exécuter avec les tissus épais, cela va de soi; ils sont extrêmement jolis et remplacent les volants. On les trouve sur les jupes, les corsages, les manches.

Pour une réception, il est évident que la toilette de la maîtresse de maison doit être assortie à l'arrangement de son salon. Rien de choquant, de ridicule comme une très élégante femme, avec une toilette claire et soyeuse, recevant dans un salon

Ce qu'on lit dans les nuages



Cumulus déchiquetés et étendus annonçant la tempête.

LES nuages, troupeaux célestes, donnant, au lieu de lait, la pluie qui féconde, contribuent à la beauté, à la variété de la nature. Grâce à eux, le ciel a de l'expression. Rien n'est lassant à la longue, rien n'est "bête" comme un ciel sans nuages, ciel aveuglant, ciel éternellement voué au bleu, dont, en plein jour, rien ne peuple la solitude, qu'un soleil de feu.

Combien plus gai, combien plus pittoresque et plus agréable, le ciel parsemé de petits nuages blancs, à pommelures brillantes, qu'anime un continuel mouvement et dont chaque minute change la forme, la couleur et la disposition.

Les nuages à longues bandes, les ciels gris, expriment le sentiment de calme et de repos, mais aussi la monotonie. Si leur teinte s'éclaircit jusqu'à laisser transparaître le bleu du ciel, ils ont

de la douceur et de l'unité; s'ils deviennent plus épais, plus sombres, l'effet tourne à la tristesse.

Le trouble et l'effroi naissent d'un ciel orageux chargé de nuages sombres roulant par masses énormes qui, en plein jour, font la nuit, qui s'entrechoquent à la lueur des éclairs et au grondement du tonnerre, et, bientôt, crèvent en torrents d'eau.

Sur la scène du ciel où l'homme voit des spectacles si variés, si imposants, si magnifiques, les nuages sont les grands premiers rôles.

Où vas-tu, beau nuage? dit le vulgaire. Le savant ne se contente pas de poser la question, il veut la résoudre, aussi avec quelle ardeur il suit dans leur marche ces légers vaisseaux blancs que charrient les hautes couches de l'air, avec quelle patience il les espionne à l'aide d'appareils compliqués! C'est le résultat de cette étude que, sommairement, nous exposerons. Sans nous arrêter à la discussion des théories, nous indiquerons l'état actuel de nos connaissances sur cette question. La météorologie est encore, à la vérité, une science embryonnaire, mais c'est en déterminant très exactement ses frontières actuelles que nous nous rendons un compte exact des découvertes que l'on est en droit d'attendre de l'avenir.

Les nuages sont formés, suivant la hauteur à laquelle ils se trouvent, par de petites gouttelettes d'eau ou par de minuscules cristaux de glace. Ils sont dus à la condensation de la vapeur d'eau contenue dans l'air, condensation qui reconnaît trois causes principales:

1^o Condensation par refroidissement dans les courants dirigés de l'équateur aux pôles;
2^o Condensation par détente: Quand une colonne d'air humide est entraînée dans un courant ascendant, sa température s'abaisse d'environ un degré toutes les 100 verges et en même temps elle augmente de volume en diminuant de force élastique, puisqu'elle tend à se mettre en équilibre de pression avec le milieu où elle arrive. Cette détente de la masse d'air est accompagnée d'un refroidissement qui amène la condensation d'une partie de la vapeur;

3^o Condensation par mélange de deux masses d'air à températures différentes qui n'étaient saturées ni l'une ni l'autre auparavant.

Aussi la condensation est la cause de la formation des nuages, mais à quel état se trouve l'eau qui les constitue? Est-elle sous forme de vésicules creuses ou de petits globules pleins? La question a été longtemps débattue; elle est aujourd'hui réso-

lue en faveur des globules pleins. Le diamètre de ces gouttelettes a été évalué par différentes méthodes, et les résultats obtenus concordent assez bien entre eux.

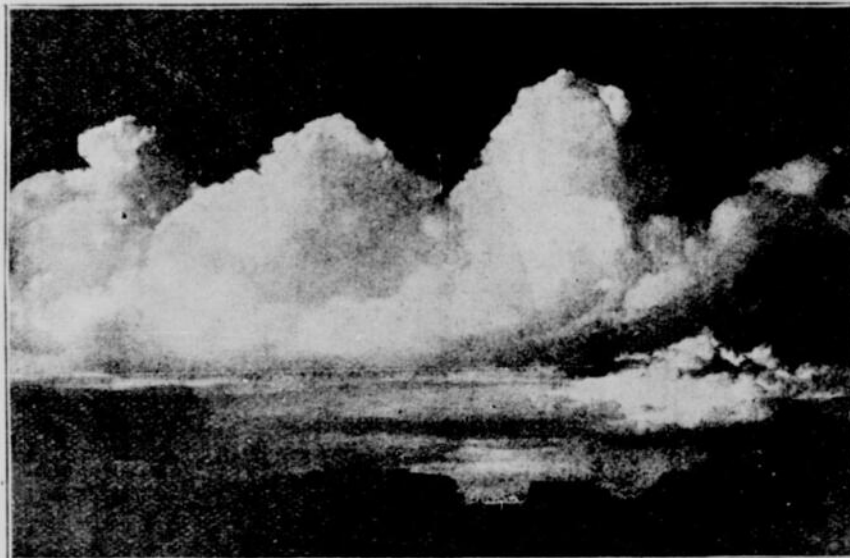
Ces gouttelettes ne peuvent flotter dans l'air, étant plus denses que lui; le moindre courant les entraîne horizontalement ou les fait monter, mais, le plus souvent, elles tombent, lentement il est vrai, à cause du frottement de l'air. Si les couches d'air situées au-dessous ne sont pas saturées de vapeur, les gouttelettes s'évaporent, le nuage se dissipe, il ne pleut pas; si, au contraire, les couches d'air inférieures sont près d'être saturées, les gouttelettes condensent à leur surface une nouvelle quantité de vapeur, grossissent et tombent rapidement; c'est la pluie.

Le nuage est donc en mouvement perpétuel, non seulement dans le sens horizontal, mais suivant la verticale; son ensemble et ses détails se modifient très vite.

En une élégante expérience de cours, M. L. Errera, professeur à l'Université de Bruxelles, a reproduit les phénomènes de la formation des nuages et de la pluie, avec de l'alcool, il est vrai.

On remplit à moitié d'alcool à 90 degrés un bocal de verre qu'on recouvre d'une soucoupe en porcelaine. On chauffe au bain-marie pendant assez longtemps en évitant de porter l'alcool à l'ébullition. Quand le verre, la porcelaine et le liquide sont à la même température, on retire du bain-marie le bocal et on le pose sur une table.

Au bout de quelques minutes, la soucoupe s'étant refroidie, les vapeurs d'alcool se condensent à son



Un immense cumulus dont la formation est généralement suivie d'un violent orage.

voisinage, et il se forme des nuages qui, bientôt, se résolvent en pluie très fine qui dure pendant plus d'une heure.

Au début de l'expérience, les nuages touchaient presque la soucoupe, mais à mesure que le vase se refroidit, ils se forment plus bas; c'est ainsi qu'à l'équateur, ils sont plus élevés dans l'atmosphère que sous nos climats.

Si l'on refroidit un point du bocal en y appliquant un linge mouillé, on produit des rafales, des tourbillons de vapeurs, c'est une tempête formidable... dans un verre d'alcool.

Cette petite expérience de pluie en chambre est facile à réaliser; il faut cependant prendre quelques précautions quand on chauffe l'alcool, et ne pas oublier que c'est un liquide éminemment inflammable.

Mais, revenons à des nuages plus sérieux. Pour l'observateur superficiel, rien ne ressemble autant à un nuage qu'un autre nuage; ils sont loin, cependant, d'avoir tous le même aspect, et il y a longtemps que, pour la première fois, on a essayé de les classer.

La plus ancienne classification est celle de l'illustre naturaliste français Lamarck. Il divisait les nuages en cinq types distincts: en "balayures", en



Ciel pommelé dû à des bandes de cirro-cumulus.



Cumulus légers, espacés, comme il s'en forme souvent à la fin des beaux jours d'été.

"barre", "pommelés", "groupés", en "voile".

Howard, astronome anglais, les répartit en quatre familles dont les noms, adoptés et conformés par la Commission internationale de nuages, qui siégea à Munich, en 1891, sont: "cirrus", "cumulus", "nimbus", "stratus".

Les "cirrus", nuages chevelus, filamenteux, en plaines, blancs et légers, sont formés d'aiguilles de glace; ils planent dans les hautes régions de l'atmosphère, de 18,000 à 30,000 pieds. On les nomme vulgairement "queues de chat", "queues de cheval", "arbres de vent". Ces nuages, disposés en bandes allongées, découpées, ont souvent un rapide mouvement de rotation autour de leur axe; ils font quelquefois un demi-tour de compas dans l'espace de quelques heures.

En raison de leur grande altitude, leur marche est réputée très lente; on en cite qui ont paru immobiles pendant des heures entières.

Les "cumulus", les "balles de coton" des matelots, sont des nuages blancs, épais, ballonnés, à bords tranchés. Par le beau temps, ils sont fréquemment disséminés dans tout le ciel, en masses isolées, plates à la base et gonflées en coupes éclatantes de blancheur. Pendant l'été, ils forment parfois à l'horizon comme une immense chaîne de montagnes neigeuses, qui disparaît vers le soir.

Ces nuages doivent leur origine à des courants d'air ascendants, ils se forment ordinairement à de hautes températures; c'est par suite l'espèce la plus fréquente dans les régions tropicales et en été dans nos contrées. Ils se développent et se transforment avec une extraordinaire rapidité.

Les "nimbus" sont des amas confus de nuages noirs et denses, d'où tombent, d'une façon persistante, la pluie et la neige. Un nuage quelconque, se résolvant en pluie, se transforme toujours en nimbus.

Les "stratus" sont des nuages étalés en couche uniforme, à contours vagues, qu'on voit souvent s'étendre à l'horizon, au lever ou au coucher du soleil. Ils sont bas et vus d'ordinaire par la tranche.

Les gravures que nous reproduisons montrent à quel degré de perfection on peut atteindre dans la photographie des nuages.

L'examen des nuages est le plus ancien moyen de prévoir les changements de temps; c'est aussi le plus sûr,

puisque ce sont eux qui portent, dans leurs flancs, la pluie, la neige, la grêle et les orages. Beaucoup de marins et de paysans ne savent lire que dans ce livre, mais avec une telle perfection qu'ils se trompent rarement. Voici quelques-unes de ces remarques dont pourront profiter nos lecteurs:

Un ciel nuageux le matin est souvent dans nos régions, quand le baromètre est élevé, un présage de beau temps clair dans l'après-midi.

Les cumulus sont des nuages de beau temps et se dissipent ordinairement vers le soir, mais s'ils deviennent plus épais, s'ils sont surmontés de cirrus, on peut s'attendre à de la pluie ou à des orages.

Quand le ciel est couvert d'alto-cumulus formant ciel pommelé, un changement de temps est probable.



Gros cumulus tenus dans l'ombre du soleil couchant.



Cumulus sombres annonçant la pluie et le vent.

Une transformation merveilleuse !

AUJOURD'HUI, que tout a changé; qu'il y a loin de ce jour où, pour la première fois, les échos étonnés des Laurentides répercutaient les chants et les cris des découvreurs du Saguenay. Mais aujourd'hui, comme il y a cinquante ans, c'est encore le colon qui est le roi de cette belle région, de ce "Royaume du Saguenay" dans lequel maintenant s'élèvent vers le ciel cent clochers autour desquels se groupent au delà de cinquante mille habitants.

Non, aujourd'hui, ce n'est plus l'immense et luxuriante vallée épanchant vers l'horizon lointain ses longues côtes qui ondulent comme les vagues de

mer, une lutte de tous les jours rien que pour exister; tandis que partout ailleurs, on n'avait à combattre que des obstacles naturels et des difficultés que rencontre partout le moindre progrès humain.

Mais aujourd'hui, le colon, dans cette partie de la province, ne peut envisager l'avenir qu'avec une pleine confiance. Les obstacles d'autrefois n'existent plus. Les moyens de communication si faciles, là comme ailleurs, le mettent en contact avec les grands marchés et le rendent capable de disposer des produits de ses champs et de ses forêts aux meilleures avantages possibles. C'est le grand point de gagner...

Et puis, il y a de cela quinze ans, un beau soleil d'automne se levait sur le "Royaume du Saguenay" dont les habitants se préparaient à inaugurer un petit chemin de fer d'une utilité toute locale, bien simple, bien humble et qui, en ce temps-là, excitait bien plus la curiosité que l'enthousiasme. On ne semblait pas connaître alors toute la portée de cet événement sans aucune importance apparente.

Mais, avec ce petit chemin de fer, s'ouvrait toute une région qu'on ne connaissait pas encore, une région à la physionomie farouche et portant l'empreinte des sueurs des colons courageux qui avaient entamé la lisière des forêts regardées comme inaccessibles, une région jusqu'alors interdite, fermée à toute entreprise de colonisation, condamnée à l'immuable repos d'une stérilité sans retour et dont

en lutte avec cette nature insoumise mais bientôt rendue docile et complaisante à tous ses desseins, puisant tout en lui-même; grandissant, se fortifiant après chaque obstacle vaincu, après chaque effort nouveau, après chaque souffrance endurée, l'homme heureux et paisible sur la scène active du monde. L'avez-vous déjà vu chez lui, le colon devenu le cultivateur d'aujourd'hui? L'avez-vous déjà vu à sa maison, dans ses champs, quand il parcourt ses vastes domaines, respirant de ses larges poumons l'air pur de la campagne, ou quand, à pas lents, il conduit d'une main ferme sa docile charue? N'est-ce pas le cultivateur qui a la primeur de



En face du Saguenay, l'église catholique de Cacouna

la marée montante; ses épaisses et sombres forêts où le bûcheron seul a osé pénétrer; ses vastes plateaux où le colon vient fonder de nouvelles pénates, établir de nouvelles familles au plus profond des solitudes ignorées; ce n'est plus cette région sauvage où percent ça et là, sur des points isolés, les premiers efforts de l'homme pour conquérir sa sol et s'assujettir la nature indomptable.

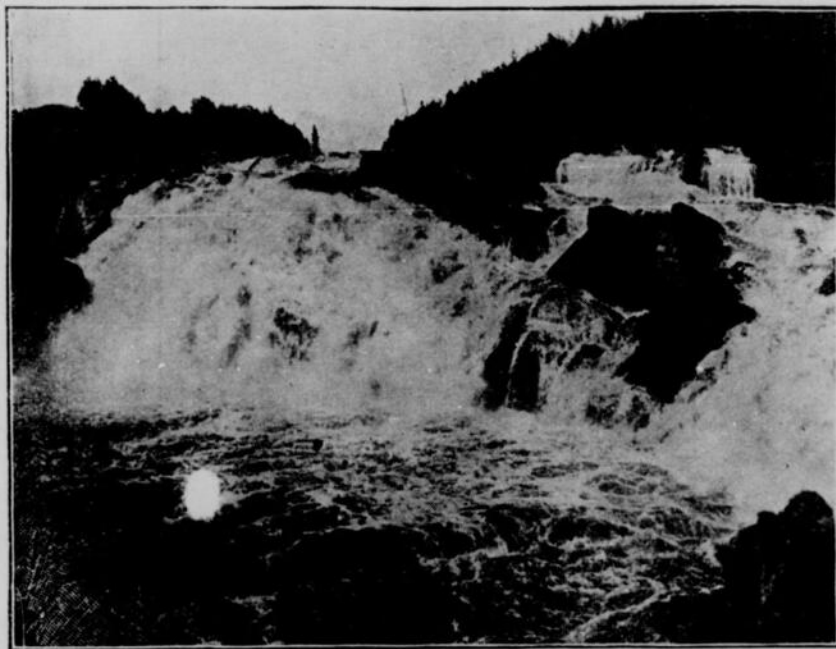
C'est encore, et plus que jamais, le pays du colon, mais le pays agrandi, embelli, défriché, où celui qui l'habite en plus, toujours, de la plénitude de sa liberté, à l'espace: l'espace libre maintenant qui lui fait déceler son énergie, son audace, ses moyens d'action et les ressources infinies de son esprit inventif. Il est bien, à présent, le roi de la terre; il se sent le maître de ce royaume que sa hache a conquis. Ici, tout est à lui, et l'empire qu'il a sur les choses, il l'exerce au gré d'une volonté libre de toute entrave.

Oui, que tout a changé! Il semble qu'un ferment d'audace et d'ambition maintenant agite le pauvre colon d'autrefois et le pousse incessamment vers des entreprises qu'il n'aurait pas conçues autrefois même dans ses rêves.

C'est que notre pays a la vigueur de tout ce qui est jeune; c'est qu'aujourd'hui, la colonisation, l'industrie, le commerce s'effectuent dans des conditions beaucoup plus avantageuses qu'autrefois, il y a cinquante ans; c'est qu'enfin, tous, aujourd'hui, défricheurs et industriels sont de la part des autorités l'objet d'une sollicitude qui surpasse beaucoup d'obstacles.

C'est bien le cas de la belle région saguenayenne.

On peut facilement concevoir qu'autrefois les colons en perspective hésitaient à s'établir dans cette partie de la province, où tout manquait, où, seuls et isolés de tous, ils avaient à faire pied à



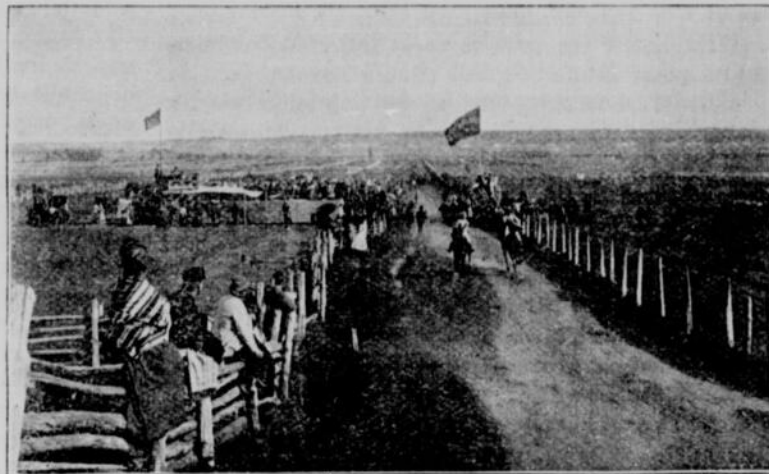
Les pouvoirs hydrauliques, à Chicoutimi

l'imagination même n'osait interroger les lointaines et ténébreuses profondeurs...

Et les métamorphoses de commencer, et les il-lages de sortir de terre, et les clochers de s'élever vers le ciel bleu, majestueux comme les grands pins qui, à leur place même, défiaient le ciel de leurs bras nus et décharnés...

Et cependant que tout a changé autour de lui,

que tout a pris un aspect nouveau, le colon seul n'a pas changé; il est resté toujours le même, toujours simple dans ses goûts, laborieux, affable, affranchi des servitudes sociales, amoureux de la grande nature où il accomplit des choses si étonnantes, allant droit devant lui, maître du lieu et de l'heure où il lui faudra entrer



Courses hippiques à Cacouna

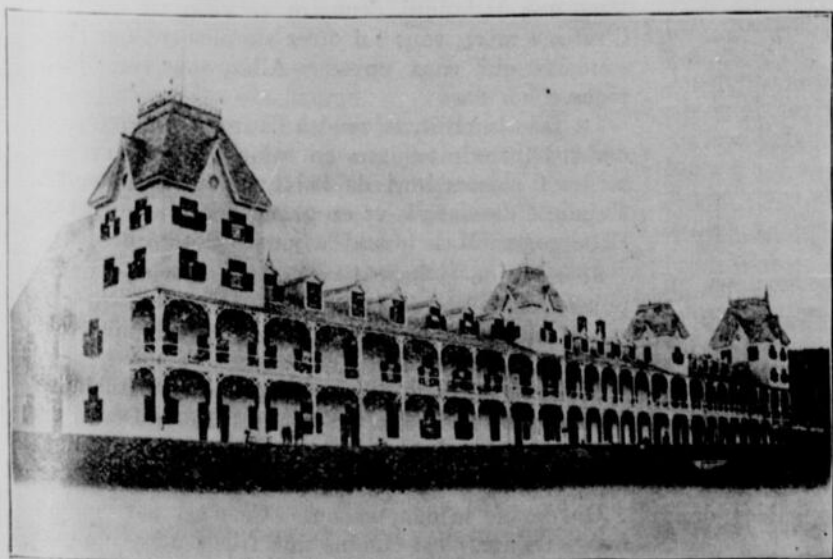
toutes les grâces, de toutes les beautés de la nature? Quel autre peut épier avec plus de soin et de sollicitude le premier bourgeon naissant, la feuille qui s'ouvre et le brin d'herbe qui fleurit. Il voit poindre les premiers germes de sa récolte, la suit d'un oeil jaloux, parfois anxieux, mais toujours confiant. Bientôt il voit jaunir au brûlant soleil d'été les moissons sur lesquelles il fonde ses espérances. Ses sillons sont ordinairement chargés de cette récolte qu'il attendait, et c'est alors que les campagnes se peuplent d'hommes et de femmes, de garçons et de filles, au visage frais et riant, à l'allure légère et au coeur content, pour recueillir l'épaisse javelle. Quels joyeux dîners dans les champs, et le soir, à la maison, quels fortifiants soupers. Comme le pain paraît doux et le toit paternel hospitalier! Cette famille ainsi préparée par un travail dur, a, le soir, des accents vraiment tendres et pleins d'amour pour le Dieu bon qui lui donne une vie si douce:

Fortimatus et illo Deus qui novit agrestes.

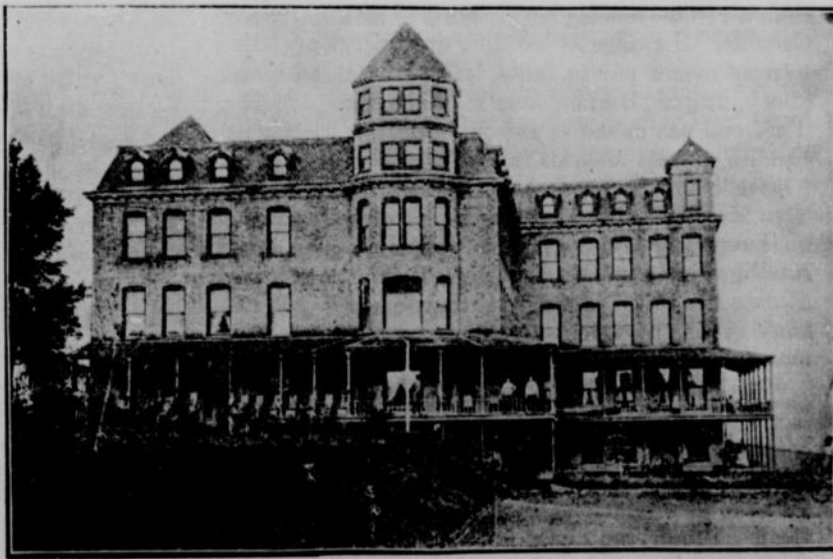
Comme il sent bon alors l'air que l'on respire! C'est l'odeur des foins fraîchement coupés: "l'odoragri", si vivifiant, si bon; c'est l'air frais et embaumé de la forêt qui, là, tout près, commence à s'envelopper dans le léger voile de brouillard que lui prête la nuit.

Comment, après cela, des hommes qui vivent et travaillent au milieu des oeuvres de la nature, bien que parfois sans instruction, n'en goûteraient-ils pas la beauté? C'est ce qu'on voit rarement: aussi, ai-je ouï bien des cultivateurs peindre en leur pittoresque langage les longs moments de bonheur dont ils avaient joui dans leur existence. Il leur semblait, disaient-ils, que la vie était pour eux chose si douce et si agréable qu'ils craignaient de n'avoir jamais d'autre récompense

(La suite à la page 1288)



"Hôtel Tadousac" à Tadousac



"Château Saguenay" à Chicoutimi

La Foi et la Raison

HEUREUX qui, cherchant la sagesse, trouveront leur point d'appui philosophique dans l'Evangile !

Le Sauveur nous parle ainsi : "Je vous le dis en vérité, celui qui écoute ma parole et croit en moi, a la vie éternelle. Comme le Père a la vie en lui, de même il donne au Fils d'avoir la vie en lui. Vous, vous n'avez pas le Verbe de Dieu fixé en vous, parce que vous ne croyez pas à celui qui l'envoie. Je le sais, vous n'avez pas en vous l'amour de Dieu. Moi, je ne suis pas seul, mais mon Père est en moi".

"En lisant ces paroles et l'admirable commentaire qu'en donne l'Eglise, nous y voyons, écrit le P. Gratry, nous y sentons les deux états de lumière dans l'âme. Car ou l'âme a la vie en elle, ou elle n'a pas la vie en elle. Or la vie, dit le même Evangile de saint Jean, la vie est la lumière des hommes, "vita erat lux hominum". L'âme n'a pas la lumière en elle, ou elle a en elle cette lumière. Et elle n'a en elle cette lumière, comme l'enseigne notre Sauveur, que par la foi, par la grâce et l'amour.

"Or, voici, ce me semble, d'après l'Evangile, les deux principaux caractères de la lumière en nous : Celle-ci est à la fois ardente et lumineuse, tandis que l'autre, la lumière naturelle, a sans doute aussi sa chaleur, mais comparable à un rayon d'hiver, qui diminue le froid, mais ne donne point l'été.

En second lieu, la lumière en nous, substantielle, non plus abstraite, devient comme un autre vivant qui vit en nous; c'est un autre qui demeure en nous, qui ne nous laisse pas seul; qui parle, qui répond, qui inspire et provoque, et qui agit en nous sans nous. Il nous aide, il nous soutient, il nous guide, il répare le mal, il nous relève, il nous pardonne et il nous aime. Nous sentons que nous ne sommes pas seuls, nous nous sentons aimés, guidés, soutenus, portés par un plus sage, par un plus fort, par un plus grand que nous.

Rappelez-vous, si vous avez passé par cette désolation, ou si vous y vivez encore, rappelez-vous l'état d'une âme qui sent certainement qu'elle est seule. Cette âme, dans sa pure jeunesse, avait, par la foi et l'amour, porté Dieu; puis, laissant Dieu, elle a porté une créature. Maintenant elle ne porte plus rien, elle n'est plus âme à personne; elle est seule. O désert! ô désolation! ô âme désespérée, si elle n'est pas éteinte! ô âme éteinte si elle n'est pas désespérée! si les sources de l'amour sont taries, vous ne pouvez souffrir, parce que vous n'êtes plus rien. Espérons donc que vous souffrez. Heureux si vous souffrez beaucoup! Heureux si votre esprit souffre comme votre cœur, et si vous avez bien la double soif de la justice et de la vérité, de l'amour et de la lumière".

"La lumière de la raison est un don naturel de Dieu, par lequel l'homme est homme. La lumière de la foi est un don nouveau, gratuit, surnaturel, radicalement distinct du précédent, par lequel la bonté de Dieu élève l'homme au-dessus de sa propre nature".

"Il y a dans la raison un secours naturel et continu de Dieu, qui est comme le principe de la raison; et il y a, mêlé à la raison, un principe radicalement distinct de la raison, un germe de grâce qui, d'une part favorise son naturel développement, et puis, en outre, la prépare peu à peu à s'élever, au-dessus d'elle-même, jusqu'à la foi. Mais entre la raison et la foi il y a un abîme infini que Dieu seul peut combler et qu'il veut combler. Il y travaille par sa grâce, par son soleil qui verse sur les méchants comme sur les bons. Mais le méchant y met obstacle. Il refuse le bienfait qui lui est proposé; souvent même, par sa faute, loin de se laisser élever plus haut que l'homme dans la lumière surnaturelle, il n'étend pas même sa raison jusqu'aux vérités naturelles où elle devrait aller. Quelquefois il repousse le secours naturel de Dieu, qui excite et soutient sa raison dans sa sphère propre, aussi bien qu'il repousse le secours plus haut qui ouvre à son intelligence un monde nouveau. Il rejette la raison comme il a rejeté la foi, et il tourne son esprit renversé à la négation monstrueuse des principes mêmes de la raison".

"Sans doute, il y a le scepticisme et la foi, entre la vie surnaturelle et la vie animale. Cependant les esprits cherchent ou croient chercher la vérité, et qui repoussent la vérité surnaturelle offerte par la grâce et la révélation, abandonnent d'ordinaire à la fin le culte de toute vérité, l'effort vers la sagesse, pour se replonger dans les sens, et se rattacher à la terre".

"C'est une grande faute pour la raison de rejeter la lumière surnaturelle de la foi. Cela est contre le devoir de la raison. La raison, par ses propres lumières naturelles, ne voit-elle pas ses bornes et son imperfection? N'est-elle pas forcée d'avouer qu'elle ne voit pas l'essence et la substance du vrai? Ne démontre-t-elle pas que la vérité substantielle c'est Dieu même? Peut-elle soutenir que, quand elle conçoit les vérités abstraites qui forment son domaine, elle voit Dieu même, et lui-même, et qu'elle a la vision intuitive de Dieu? De quel droit nierait-elle donc qu'il puisse y avoir quelque autre lumière supérieure à sa propre lumière? Comment soutiendrait-elle que Dieu ne peut élever l'intelligence créée jusqu'à la vue intuitive de Dieu? Il y a plus. L'intelligence créée a, par le fait, le désir de la vue intuitive de Dieu. Dès qu'un esprit sait que Dieu est, il veut voir Dieu, comme l'affirme partout saint Thomas.

Enfin, dans notre état présent, où notre raison est blessée, ainsi que notre volonté, notre raison comprend et démontre fort bien ses faiblesses. Elle démontre son impuissance à conquérir tout son domaine. Elle montre, de plus, ses égarements et ses continuelles erreurs. Elle prouve ainsi la nécessité d'un secours supérieur; et elle confirme le mot de Fénelon : "Je ne compte que sur la grâce pour conduire la raison dans les limites de la raison". Il lui faut donc l'autre lumière, non seulement pour être élevée à sa perfection la plus haute, mais encore pour être guérie et atteindre sa propre et naturelle perfection.

Saint Thomas affirme que la raison a deux termes et deux sphères d'action: l'une que déploie de-



LA FOI

vant elle la lumière naturelle et l'autre que lui ouvre le don de la lumière surnaturelle, c'est-à-dire, la Foi.

Que de phénomènes dans l'ordre physique, naturel nous admettons sans les comprendre; de quel droit notre raison se montrera-t-elle plus exigeante dans l'ordre métaphysique, dans l'ordre surnaturel. Et puis ce n'est guère un moyen d'arriver, je ne dis pas à la foi, mais seulement à la connaissance authentique de la foi et à l'intelligence de son énoncé dogmatique, que d'étudier, par voie de controverse, par le dehors et la circonférence, quelques détails et jamais le tout.

Voici le procédé inverse, dont, pensons-nous, on peut attendre pour beaucoup d'âmes, un très grand fruit.

Prenez les formules de la foi, telles qu'elles sont présentées par l'Eglise dans leur énoncé authentique. Ajoutez-y quelques-unes des paroles du Christ sur lesquelles s'appuient ces formules.

Si vous êtes chrétien, vous croyez que ce sont là des germes de vérité divine, développables dans l'éternelle lumière.

Si vous n'êtes pas chrétien, vous en doutez, mais vous n'avez aucune raison de le nier.

Or, que feriez-vous si, tenant dans ma main quelques grains de poussière, je vous disais : "Voici des germes. Ceci implique des plantes et renferme des fruits".

Si vous en doutiez, il n'y aurait évidemment d'autre moyen d'arriver à la vérité que de confier ces germes à la terre, et de mettre cette poussière en demeure de germer et de montrer aux yeux ce qu'on n'y voyait pas.

Faites de même. Enracinez solidement, inébranlablement, dans votre mémoire, ces petits germes, ces formules de la foi, puis vivez avec eux. Laissez passer sur cette semence le mouvement de la vie, ses saisons, ses aridités, ses épreuves, ses douleurs, ses défaillances, ses espérances, ses joies et son soleil.

Laissez couvrir ces germes par ces forces cachées qui font croître tout ce qui vit dans l'homme, et qui naissent comme une sorte d'électricité, du mouvement libre de l'âme vers l'attrait universel de Dieu; en d'autres termes, priez toujours et ne vous lassez point. Que le cœur et la volonté ne se paralysent point, mais agissent fidèlement sous l'influence de cette sainte et infaillible loi : "Qui fait le mal hait la lumière, qui fait la vérité y vient". Faites cela, et vous verrez vous-même si les germes grandissent, et si Jésus a eu tort de dire : "La parole de Dieu est une semence; tombée dans un bon cœur elle produit trente, soixante et cent pour un".

La philosophie, pas plus que la morale, ne saurait être proclamée indépendante de toute autorité extérieure et même de la foi. La foi est le couronnement de la raison : elle vient se greffer sur la raison pour l'embellir et l'éclairer.

La foi et la raison sont contemporaines dans l'âme : ce sont deux facultés sœurs entre lesquelles l'harmonie devrait toujours exister.

L'homme a-t-il perdu la foi, il pleure; voilà Rousseau. Trop léger, et d'ailleurs, trop bas pour porter le sentiment de son malheur, il rit; voilà Voltaire. Voltaire et Rousseau sont les deux grimaces du désespoir.

+

Confiance en Marie recompensée

Une fillette de la campagne arrive à Lyon par le chemin de fer avec son panier et ses petits paquets pour entrer en condition dans une famille respectable. Mais, à la gare, elle s'aperçoit avec terreur qu'elle a perdu l'adresse de la maison où elle était attendue. L'enfant est jeune, la voilà seule sans argent, perdue dans une grande cité, exposée à bien des périls. Que va-t-elle devenir ?

Or, la petite a toujours eu une dévotion particulière à la Vierge. Là-haut, sur la colline, dominant cette ville dont elle a peur, elle voit se dresser la basilique de Notre-Dame de Fourvières. Elle passe le pont, gravit les pentes, va s'agenouiller devant la Bonne Vierge, se recommande à elle dans une ardente prière; puis, comme elle sort de l'église, un jeune homme vêtu de noir dont la physionomie respire la bonté s'avance vers elle, lui demande pour quoi elle a le front soucieux et les yeux rouges.

A cet inconnu qui lui inspire confiance, la jeune paysanne avoue la cause de son chagrin.

Allez donc, lui dit alors le jeune homme, chez Mme une telle, qui demeure en ville, tel endroit. C'est ma mère, vous lui direz simplement que c'est son fils qui vous envoie. Allez, vous serez bien reçue.

La fillette obéit, se rend à l'adresse indiquée, est d'abord introduite dans un salon où se trouve un portrait ressemblant de l'obligeant jeune homme. Puis une dame âgée et en grand deuil la rejoint et l'interroge. Mais quand la jeune fille lui dit :

Je viens de la part de votre fils, la vieille dame poussa un cri de douleur.

— Mon fils est mort!... Je le pleure depuis trois ans !

Alors la petite paysanne, éperdue et tremblante raconte son aventure, la prière à Notre-Dame, sa rencontre et son entretien, sur le seuil de l'église, avec ce jeune homme dont voici le portrait.

On devine le dénouement. Ce n'est pas comme une servante, c'est comme une fille d'adoption que la pauvre mère accueillit cette pieuse enfant, à elle adressée par son fils qui est au ciel.

Catherinette

~ ~ ~ Roman nouveau illustré ~ ~ ~

(Suite)

Le tout assez bas pour paraître discret et assez haut pour que chacune des intéressées put ouïr son propre éloge.

Mathusalem fut retransporté sur la chaussée et M. Chachagne se hissa sur l'étonnant serpent qui soutenait la selle.

— Vous seriez bien aimables, mesdames, implorait-il, si vous vouliez me pousser un peu, car Mathusalem est dur à la détente.

Il fut obtempéré à ce désir, légitime d'ailleurs. M. Chachagne se courba au niveau de son guindon et porta tout le poids de son corps sur le côté droit. « Han ! » fit-il. Il exécuta la même manœuvre de l'autre côté afin d'actionner la pédale gauche. « Han ! » refit-il. Et ahanant de la sorte et oscillant comme un balancier d'horloge il prit le large à une douce allure de sept kilomètres à l'heure.

Mme et Mlle Mahout le regardaient s'éloigner. Puis, la jeune fille considéra le pauvre village.

Une vingtaine de masures, de chaque côté de la route, s'élevaient à cet endroit substituées aux pompiers traditionnels. Encore plusieurs d'entre elles, inhabitées, tombaient-elles en ruines. Si restreinte que s'offrit cette agglomération, elle paraissait anormale au milieu de l'immensité nue de la plaine, et l'on était tenté de se demander ce que ce village faisait là.

L'auberge et la maréchalerie qui, sur le bord de la grande route, constituaient tout le commerce et toute l'industrie expliquaient seules son existence. On s'était groupé auprès de ce feu et de cette cuisine. En somme, ce n'était qu'une halte pour les voyageurs altérés ou affamés et une ressource pour les chevaux déferlés.

Mlle Mahout ne s'appesantit pas sur le village. Tout de suite la grande route absorba son attention. Aussi bien le village n'était-il ici qu'un accessoire négligeable : l'essentiel, c'était la route. Au levant, elle descendait en pente douce et semblait s'abîmer tout à coup dans un précipice de mystère, même mystère, mais en sens inverse, du côté du couchant. Elle y montait doucement, gagnait une certaine hauteur du ciel et finissait là brusquement comme coupée par un cataclysme. D'où venait cette route, où allait-elle ? Des deux côtés le grand vide céleste, et l'infini, et l'inconnu.

On distinguait encore la silhouette oscillante de M. Chachagne. On le vit descendre de son véhicule, le pousser devant lui. En cet équipage, il atteignit le sommet de la route, s'y détacha tout noir sur le ciel rougeoyant. Progressivement, il disparut, s'enfonça dans un gouffre... Et ce fut le désert, personne au levant, personne au couchant, rien qui fit tache sur le ruban jaune.

Et, pourtant, parmi ces champs immobiles et muets, au milieu de ce village assoupi, la grande route, malgré sa solitude, attirait seule l'intérêt. Sa solitude même, bornée par deux mystères, la faisait attrayante. Si elle n'était pas la vie, elle en était du moins une manifestation, puisqu'elle en était la promesse, et, spontanément, on éprouvait, à la considérer, une impression d'attente.

Attendez ! Attendez ! Attendez ! Attendez ! Attendez ! Combien d'existences humaines ne se résument-elles pas en ce verbe ?

VIII. — LA FORGE

Certes, il y avait longtemps que Mlle Mahout attendait que la vie daignât s'occuper d'elle et la convier aux joies et aux douleurs humaines. C'était précisément cette attente prolongée, toujours déçue, qui avait envoilé la tendre lueur de ses yeux et congelé d'ennui son âme solitaire. Mais, du moins, jusqu'alors, avait-elle subi ses détresses sans pouvoir leur assigner de cause définie, et surtout sans pouvoir y démêler l'impatiente révolte de ses instincts et de ses sentiments.

Les regards anxieux dont elle se plut désormais à interroger les deux pôles mystérieux de la grande route, en lui révélant son état présent, lui enseignèrent pourquoi elle avait jadis tant pleuré et tant frissonné dans le secret de son abandon. Comme autrefois, elle attendait, mais elle savait qu'elle attendait quelque chose et quelqu'un, quelqu'un qui viendrait certainement, quelque chose qui ne pouvait lui faire faute. Car elle se rappelait avec un émoi exaltant la démarche de Drillard qui avait réchauffé son cœur en y semant l'espoir.

Elle attendait avec confiance et, une égale curiosité l'animant, elle confondait son avenir avec la longue route déserte, où, fatalement, du levant ou du couchant, surgirait quelque jour la réalisation de son espérance.

Elle attendait patiemment, sans constater la fuite irréparable des jours, tant les soucis du ménage l'absorbaient.

La courageuse jeune fille s'y était vouée corps et âme ; assumant toutes les charges, afin d'épargner sa mère dont l'incapacité s'affirmait irrémédiable, et sans jamais se plaindre, elle menait la dure existence d'une domestique. Mais que lui importait, puisqu'elle attendait ?

Levée dès le jour, elle allumait le fourneau, sciait le bois, cassait le charbon, pompait l'eau, servait le premier déjeuner. Ensuite, armée du balai, du plumet, elle faisait les lits, nettoyait les chambres. La cuisine la réclamait de nouveau pour préparer le repas de midi. Seulement alors elle montait se changer et, bien coiffée, vêtue de la robe de deuil qu'elle ménageait avarement, elle servait sa mère et son vieux cousin. Après, il fallait laver la vaisselle, se livrer à la couture, s'il en était besoin, ou aider le naturaliste dans la confection de ses joujoux, tailler des planchettes, y coller du sable fin ou les peinturlurer. La cuisine la réclamait encore et encore la vaisselle. Elle se couchait la dernière, harassée, et trouvait sa récompense dans le bienfait du sommeil.

Elle ne s'appartenait que par échappées. Le matin, quand elle descendait, son premier geste, instinctif, ouvrait la porte de la maison et elle inspectait d'un bout à l'autre la grande route attirante et



mystérieuse. De même agissait-elle en balayant les chambres du cousin. Elle s'attardait à battre la descente de lit, se penchait à la fenêtre vers l'inconnu.

Ses meilleurs moments s'écoulaient contre les vitres de la salle à manger où elle avait installé sa table de travail. Là, tout en tirant l'aiguille ou en collaborant aux préparations du cousin, elle reconquerrait ses pensées et rêvait à des choses vagues et douces. Elle revoyait Drillard qui était une promesse et, d'après cet antécédent, elle imaginait l'avenir. Souvent même elle ne songeait pas directement à elle et la route seule inspirait sa fantaisie. Contemplant les deux lignes d'horizon où la route disparaissait, elle se laissait aller à la prolonger, lui inventait des suites où elle créait des paysages de délices et bâtissait des villages chimériques dont le ressouvenir de ses lectures virginales fournissait les matériaux.

A ces escapades chaque passant la provoquait. Mais comme ils étaient rares, ces passants ! Certains jours, dans des vociférations de « hue ! » de « dia-hu-hau ! » roulaient des charrettes de fumier, de betteraves, de fourrage. Des chemineaux sinistres se traînaient, la besace au dos, le bâton à la main, juifs errants affamés qui changeaient de place leur misère. Ceux-là n'attendaient pas que la grande route amenât l'objet de leur désir. Ils se servaient d'elle pour aller au-devant. A heures

fixes, le courrier arrivait. Sortant du mystère, il y rentrait à grand trot. A peine apercevait-on les gens du village : partis dès l'aube, ils travaillaient au loin dans les champs et ne rentraient qu'à la nuit close.

Une pauvre fille dérogeait à cette règle. C'était une piteuse créature, toute jeune encore, mais dont la laideur et la malpropreté anéantissaient la jeunesse. Elle habitait en face de la maison du cousin, à côté de l'auberge, une masure à demi ruinée d'où sortaient, la nuit, des cris et des jurons. La pauvre fille, que sa laideur aurait dû protéger, avait eu le malheur d'attirer la convoitise d'un garçon de ferme là où elle gardait les moutons. Elle n'avait pas su se défendre et chassée de sa place, elle était venue s'abriter chez ses parents qui la battaient en conscience. Durant toute la journée, avec une patience d'araignée, elle épiait le passage des voitures et, sitôt qu'elle apercevait un petit monticule de crottin, elle se ruait éperdument avec une boîte pour récolter cette aubaine. Ainsi s'appliquait-elle à reconnaître l'hospitalité hargneuse qu'on lui accordait.

... L'hiver advint et versa sa neige.

Sous le drap blanc, la route s'engourdit, et tout se tut dans le petit village jusqu'à l'enclume du forgeron qui d'ordinaire chaque soir carillonnait si gaïement.

Le printemps changea les teintes du paysage. Les grands champs se firent verts et tendres, et le petit bois taillis qui voguait dans la plaine arbora de minuscules drapeaux. Ce fut tout. Sous ces couleurs nouvelles et dont la nouveauté échappa aux regards tant elle avait été lente à se manifester, la même plaine demeura semblable inexorablement. Mais l'éveil de la nature rendit à la grande route son intéressante petite vie. Mlle Sophie fut heureuse de revoir les rouliers vociférants, les inlassables chemineaux et les brusques irruptions de la pauvre fille à la recherche de son butin journalier.

Le printemps ramena aussi M. Chachagne et son fidèle Mathusalem, aussi rouillé que l'année précédente, car il n'était plus possible qu'il se rouillât davantage.

Cette année-ci les visites de M. Chachagne affirmèrent les mêmes dehors que celles de l'année précédente. On eût dit qu'un rite consacré présidait à leur célébration. Il arrivait, rangeait Mathusalem contre la muraille, saluait pompeusement ces dames, développait ses animaux et noussait le coude du cousin pour lui rappeler que leur affaire, leur éternelle affaire, les appelait au cabaret. Au retour seulement, et tandis que le cousin s'endormait dans son fauteuil, M. Chachagne retrouvait son étourdissante faconde. Mais, quoiqu'il parlât d'abondance et, tout en dehors, parût exhiber le fonds et le tréfonds de lui-même, son existence s'attestait de plus en plus équivoque et inconsistante. Mlle Sophie l'écoutait attentivement et remarqua que, sous ces exubérantes confidences biographiques, M. Chachagne dissimulait une curiosité très vive de la personnalité d'autrui. La bonne madame Mahout s'y laissait naïvement prendre : insidieusement provoquée, elle eut bientôt conté toute son histoire et étalé en splendeur la pauvre vanité de son âme. Elle exhuma de son comptoir le négociant en denrées alimentaires, le bûcher pour l'éducation supérieure qu'il lui avait fait inculquer et que, suivant avec respect l'exemple paternel, elle avait donnée elle-même à sa chère Zizi.

— Les bons exemples, madame, approuvait M. Chachagne, il n'y a que ça, j'ose le dire !

Et Mlle Zizi, contre la fenêtre, tirait l'aiguille silencieusement.

La bonne dame évoqua aussi l'ombre de M. Mahout. Au portrait séduisant que la veuve traçait de cet homme austère, la jeune fille retrouvait bien la manière chimérique de sa mère, mais il lui était impossible de reconnaître son papa. Mme Mahout poussa l'histoire jusqu'à Z. relata, indignée, l'insolente démarche de Drillard.

— C'était à tirer l'échelle, n'est-ce pas ?

M. Chachagne convint qu'on avait eu raison de tirer l'échelle, en effet, et que ce Drillard ne valait pas les quatre fers d'un chien.

Prodigieusement renseigné sur ces dames, M. Chachagne ne tarda pas à manifester la même curiosité à l'endroit du cousin et surtout de sa situation financière.

Poussée sur ce terrain, Mme Mahout avoua combien elle avait été surprise de voir son cousin menant un si pauvre état.

—Car, précisa-t-elle, je sais que son père lui a laissé près de cent mille francs. Sans doute, il les a perdus. Mais n'est-ce pas navrant, je vous le demande, de voir des gens gaspiller leur argent comme cela ?

Au cours d'un de ces entretiens, une révélation se produisit qui toucha profondément Mlle Sophie. La jeune fille faisait l'éloge de son cousin et de sa charité, lorsque M. Chachagne interrompit :

—Certes, certes... Mais enfin madame votre mère lui verse une pension.

—Une pension ! s'écria Mme Mahout, et qui vous a dit cela ?

—Lui-même.

—Allons donc ! Je ne verse rien du tout, puisque nous n'avons plus rien de rien, rapport aux expériences mathématiques de M. Mahout... Telle est l'exacte vérité et je n'y vais pas par quatre chemins, moi, d'abord parce que, quoi qu'on dise, on ne peut aller que par un seul chemin à la fois.

—Ah ! le cachottier ! épina M. Chachagne.

Mlle Sophie aperçut là une très délicate attention du cousin Achille et, de ce jour, sa servilité lui parut plus douce. Là où elle n'avait mis que sa conscience et sa raison elle ajouta son cœur.

Et les jours cependant s'écoulaient. Il y eut un grand mouvement sur la route à l'époque de la moisson. Parmi les charrettes se glissèrent quelques cyclistes, en petit nombre toutefois, vu le peu d'intérêt du paysage et la fréquence des ondulations.

Ils rasaient le sol comme des hirondelles et disparaissaient aussitôt dans un joli drelinement de clochette. A peine avait-on le temps de les apercevoir. Mlle Sophie les regardait s'enfuir, mais, eux, ils ne pensaient jamais à tourner la tête.

Un après-midi pourtant, comme elle se tenait sur le seuil, un cycliste inquiet obliqua vers elle, ralentit. Un long frisson parcourut la jeune fille ; elle baissa les yeux.

—Pardon... Gisors ? s'il vous plaît ?

—C'est...

Elle leva les yeux, aperçut un jeune homme qui lui parut adorablement beau. Comme elle tardait à répondre, l'autre, en équilibre instable, reprit, haussant le verbe :

—Gisors, s'il vous plaît ?

—C'est tout droit, monsieur.

—Merci bien !

Il pesa sur les pédales, s'éloigna à grande allure. Mlle Sophie le suivit du regard jusqu'au sommet de la route où rougeoyait le couchant. Elle rentra pensive, écoutant vibrer en elle les accents mâles de cette voix inconnue.

...Jours de pluie, jours de vent, jours de neige et de gel ; et un second printemps fleurit.

Mlle Sophie, confiante et patiente, continuait à imaginer des choses simples et douces et, tandis qu'elle attendait ainsi sous le charme de l'espérance, l'été passa, puis l'automne et encore l'hiver.

Dès le début de la troisième année, la santé jusque-là si vigoureuse du vieux cousin s'altéra visiblement. Ses somnolences diurnes se faisaient de plus en plus fréquentes : il s'endormait sur ses grenouilles, sur ses bœufs, voire en mangeant et de son énorme bouche ouverte s'échappaient alors de sinistres sifflements. En revanche, il ne pouvait plus clore l'œil durant la nuit et ses lamentations lugubres provoquaient des cauchemars chez Mme Mahout.

La bonne dame, elle, présentait un état physique satisfaisant, mais sa tête s'affaiblissait et, comme cette grosse tête n'avait jamais été bien solide, il était à prévoir que, sous peu, Mme Mahout, intellectuellement du moins, retournerait vers l'enfance dont elle ne s'était jamais beaucoup éloignée.

A l'automne, l'état du cousin empira. Il se plaignit d'accès de goutte et dut, pour quitter son fauteuil ou son lit, recourir à l'aide de Mlle Mahout. Maintenant, à son rude métier de bonne à tout faire la jeune fille adjoignit celui de garde-malade. Elle y apporta une abnégation de soeur de charité, fut câline envers le vieillard et maternelle.

Elle conseilla au cousin de mander un docteur.

—Un médecin ! clama le vieux de son puissant organe. C'est à moi, un droguiste, que tu proposes de consulter un médecin ! Mais, ma mie, j'en sais autant qu'eux, sinon plus ! Ils ne savent rien, les médecins, que voler l'argent de leurs malades. Mon père, tiens... mon père y croyait, aux médecins... Ils ne l'ont pas empêché de mourir... Je sais comment me soigner. Le sang est mou : il faut le fouetter.

Il se fouettait à grands coups d'alcool. Comme il ne pouvait plus sortir, il dépêchait la jeune fille au cabaret dont elle rapportait des litres d'eau-de-

vie et de basse absinthe. Connaissant sa force de résistance, le bonhomme s'administrait ces poisons avec méthode. Jamais il ne roulait dans l'ivresse : il s'arrêtait lorsque sa langue s'alourdissait et qu'un sourire idiot élargissait encore sa bouche immense. Et il chantonnait en sourdine, marquant la mesure de son chef, jusqu'à ce que le sommeil mit le comble à sa béatitude.

Mais une chose affligeait Mlle Sophie. De jour en jour le vieux cousin témoignait une hostilité de plus en plus farouche à l'égard de Mme Mahout. Il avait commencé par se moquer d'elle, décontençant la pauvre dame par des regards féroces, obstinés et l'ahurissant d'éclats de rire formidables qui explosaient subitement, sans raison aucune. Maintenant, il grognait comme un chien méchant à son approche, faisait mine de la vouloir mordre et la sommait de vider incontinent la chambre.

Pour Mlle Sophie, en revanche, il se montrait de plus en plus affectueux et reconnaissant.

—Tu es une bonne fille, toi, ma mie. Tu es une brave enfant, parce que tu me soignes bien... Ah ! comme tu me soignes donc bien, ma mie !

Une inquiétude le crispait soudain.

—Promets-moi que tu me soigneras toujours ainsi ! toujours !...

Elle le promettait de tout son cœur. Ce n'était pas assez pour le vieillard.

—Jure-le-moi... Jure-le-moi, la main tendue comme cela, ma mie.

Et lui-même tendait sa pauvre main décharnée où frissonnait la fièvre de l'alcool.

Il advint qu'un après-midi de cette fin d'automne Mme Mahout, voulant de sa robuste poigne ouvrir une armoire dont la serrure résistait, rompit net le panneton de la clef. Mlle Sophie se rendit en hâte chez Le Hammel, le maréchal.



Le Hammel fumait tranquillement sa pipe en lisant une liasse crasseuse de feuilletons. Il parut vexé qu'on le dérangerait.

—Bon, bon, dit-il sans lever les yeux, posez ça là, la petite mère.

Et il se replongea dans sa lecture. Mais, craignant que le cousin ne découvrit la maladresse de sa mère, la jeune fille insista.

—Pardon, monsieur, dit-elle avec embarras, mais si vous pouviez me faire cela tout de suite...

—Tout de suite ! riposta l'autre d'un ton profondément scandalisé. Tout de suite ! Vous imaginez-vous, la petite mère, qu'on n'a qu'à s'occuper de vous ?

A ces mots il leva le nez et il se transforma immédiatement. Il se leva, d'une main retira sa pipe, de l'autre son bonnet et, d'un revers de son bras nu, il s'essuya le front, geste purement mécanique et professionnel que ne justifiait aucune apparence de sueur à son front.

—Oh ! oh ! pardon, mademoiselle Mahout !... Vous êtes bien la demoiselle de la ville qui est venue chez le vieux "râleux" ?... Je ne vous avais pas reconnue.

Il faisait d'aimables manières, sautait d'un pied sur l'autre. Il indiqua sa chaise.

—Si le cœur vous en disait... donnez-vous la peine de vous asseoir...

Elle voulut refuser. Mais de sa liasse de feuilletons il épousseta la chaise. Il la polit ensuite d'un revers de main, la surpolit avec la paume.

—Asseyez-vous, mam'zelle, ou sans ça, je ne réponds pas de votre ouvrage.

Tandis que, si mam'zelle voulait bien attendre, il allait s'y mettre à la besogne et ce serait fait illico.

—Le temps de dire ouf !

Mlle Sophie s'assit donc et Le Hammel se pendit à son soufflet. Tout en tirant, il tint à préciser que son empressement à réparer cette clef ne procédait nullement de l'estime en laquelle il tenait le

cousin Achille.

—Un vieux "râleux", mam'zelle. Tout le monde vous le dira comme moi... Un vieux "râleux". Ah ! c'est bien parce que c'est vous !... Sinon, il aurait pu la porter au pape ou au grand Turc, sa clef, sa sale clef de vieux "râleux" !

Ce Le Hammel était un grand beau gargon d'une trentaine d'années, très brun, que l'ardeur de la fournaise, le contact de la fumée avaient cuivré sombrement comme un bronze. Mlle Mahout constata d'un coup d'œil cette esthétique. En même temps elle trouvait au forgeron un sourire vainqueur tout à fait ridicule et des gestes arrondis, prétentieux, aussi déplacés que maladroits.

Il s'arrêta de souffler et dit :

—Fait bien chaud là, mam'zelle !

Et il s'épongea son front encore sec. Comme elle ne répondait pas, il poursuivit, jugeant suffisamment établi son "à propos" favori :

—Mais, à propos de chaleur, c'est de la gnognote, allez, à côté de celle que j'ai eue là-bas.

Il avait étendu le bras. Mlle Sophie, suivant l'indication de ce geste, aperçut de l'autre côté de la route une mesure où se débitait de la mercerie et de l'épicerie.

—Là-bas ? interrogea-t-elle étonnée.

—Oui, répondit l'autre, en "Tunésie".

Il se remit à souffler son soufflet et fit connaître qu'il avait eu l'honneur d'appartenir, comme tout le monde, à l'armée française.

—Honneur et patrie, mam'zelle, il n'y a que ça !

Il se décidait enfin à marteler et, pendant cette opération, il garda le silence. Comme le jeune homme tenait les yeux baissés sur son ouvrage Mlle Sophie leva les siens. Ainsi travaillant et se faisant le forgeron retrouvait tous ses avantages physiques... Il était la force, et il était l'adresse. Mlle Sophie le plaignait de ce qu'il ne se contentât pas de ce lot et prétendit encore à l'élégance.

Enfin, il acheva. Sur le seuil, il retint la jeune fille pour s'informer si mam'zelle aimait à lire des feuilletons. Elle avoua n'en avoir jamais lu.

—Voulez-vous que je vous en prête, j'en ai des tas dans l'arrière-boutique... et des rupins !

—Elle refusa, disant qu'elle ne disposait pas du loisir nécessaire.

—Tant pis !... tant pis !... Ça vous aurait joliment instruite, allez !... Enfin, sans rancune, mam'zelle.

Et, sans doute, pour anéantir toute trace de cette rancune, incompréhensible d'ailleurs, il tendit sa main calleuse. La jeune fille, pour ne pas le blesser, posa sa main dans la main du forgeron. Il la serra à petits coups et cligna des yeux d'une façon si gênante que Mlle Sophie se sentit rougir.

Son service domestique, ce jour-là, lui parut fastidieux et pénible. Elle éprouvait un étrange besoin d'oisiveté et de solitude, avec la sensation toute nouvelle d'un grand trouble dans son esprit, d'un encombrement, d'un tumulte d'idées flottantes et douloureuses que la jeune fille aspirait à classer soigneusement. Elle attendit la nuit, l'heure où, brisée de fatigue, elle s'anéantissait dans le sommeil.

"Je penserai là-haut", se promettait-elle.

Et ce fut un malheur que, malgré sa fatigue, elle pût réaliser ce vœu.

Elle pensa, en effet. Du chaos dolent s'échappa un cri, un seul cri, mais précis complet, définitif, où gémissaient toutes ses souffrances.

—Catherinette ! Catherinette ! clamait ce peuple à l'unisson.

Et si éloquent, ce cri, que la jeune fille dut mordre ses draps pour ne pas le hurler elle-même dans la nuit, rageusement, lamentablement.

Catherinette !

Les autres — les épouses, les mères — heureuses ou malheureuses, possèdent du moins cette conscience d'être humaines, de compter dans la grande famille, d'y marquer leur trace, si humble soit-elle ! Les autres — les épouses, les mères — s'abrevent à la source de vie et, dans les éternelles transformations des êtres, goûtent l'universelle joie d'inspirer la joie, la fierté de s'épanouir sous l'échange des caresses et d'y fructifier, guettées par la mort inévitable, mais la bravant de leur fertilité, opposant à l'œuvre d'anéantissement la tête blonde des bûches graines d'hommes, de femmes, issues des caresses, caresses vivantes qui caresseront à leur tour et s'étendront en d'autres caresses, au cours des ans, toujours, toujours... Les autres — les épouses, les mères — constituent les anneaux de la multiple chaîne, et la bague qu'elles portent au doigt atteste cette mission sacrée !

La Catherinette, hélas ! n'a point de bague au doigt ! Sortie du passé, liée à lui par un présent éphémère, elle ne se lie pas à l'avenir. La Catherinette rompt la chaîne et, seule, dédaignée, inaperçue dans la vie, elle est déjà la mort.

(A suivre)

Cœurs aimants



Par CHARLES D'ALBERT.

INTRODUCTION.

PIANO. *p Allegretto moderato.*

fz fz p con grazia.

cres. ff

VALSE. No. 1.

p

p

ff

First system of musical notation, measures 1-8. Treble and bass staves with chords and some melodic lines. Dynamics include ff.

FINE. mf dolce.

Second system of musical notation, measures 9-16. Treble and bass staves. Measure 14 contains the word "FINE." and "mf dolce."

cres

Third system of musical notation, measures 17-24. Treble and bass staves. Measure 22 contains the word "cres".

No. 2. D.C. ff

Fourth system of musical notation, measures 25-32. Treble and bass staves. Measure 28 contains "No. 2." and "D.C.". Measure 30 contains "ff". A 3/4 time signature change is indicated.

ff

Fifth system of musical notation, measures 33-40. Treble and bass staves. Measure 33 contains "ff".

Sixth system of musical notation, measures 41-48. Treble and bass staves.

First system of musical notation. Treble clef, key of D major (two sharps). The piece begins with a piano (*p*) dynamic. The right hand features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the left hand provides a harmonic accompaniment of chords. The system concludes with a fortissimo (*ff*) dynamic.

Second system of musical notation. The melodic line in the right hand continues with various intervals and rests. The left hand maintains a steady accompaniment. The system ends with the instruction "FIN D.C." (Da Capo).

Third system of musical notation, labeled "No. 3." and "p dolce." (piano dolce). The time signature changes to 3/4. The right hand plays a simple melody of quarter notes, and the left hand provides a harmonic accompaniment of chords. The system concludes with a fortissimo (*ff*) dynamic.

Fourth system of musical notation. The melodic line in the right hand continues with various intervals and rests. The left hand maintains a steady accompaniment. The system ends with a fortissimo (*ff*) dynamic.

Fifth system of musical notation. The piece begins with a piano (*p*) dynamic. The right hand features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the left hand provides a harmonic accompaniment of chords. The system concludes with a crescendo (*cres.*) dynamic.

Sixth system of musical notation. The piece begins with a fortissimo (*f*) dynamic. The right hand features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the left hand provides a harmonic accompaniment of chords. The system concludes with the instruction "FIN D.C." (Da Capo).

FINALE.

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'Académie française

(Suite)

Quelques enfants s'étaient mis à nous suivre, des paysans ébahis s'étaient joints à eux, et quand nous étions arrivés sur la place, nous avions derrière nous et autour de nous un véritable cortège.

Notre salle de spectacle fut vite dressée; elle consistait en une corde attachée à quatre arbres, de manière à former un carré long, au milieu duquel nous nous plaçâmes.

La première partie de la représentation consista en différents tours exécutés par les chiens; mais ce que furent ces tours, je ne saurais le dire, occupé que j'étais à me répéter mon rôle et troublé par l'inquiétude.

Tout ce que je me rappelle, c'est que Vitalis avait abandonné son fifre et l'avait remplacé par un violon au moyen duquel il accompagnait les exercices des chiens, tantôt avec des airs de danse tantôt avec une musique douce et tendre.

La foule s'était amassée contre nos cordes, et quand je regardais autour de moi, machinalement bien plus qu'avec une intention déterminée, je voyais une infinité de prunelles qui, toutes fixées sur nous, semblaient projeter des rayons.

La première pièce terminée, Capi prit une sébile entre ses dents, et marchant sur ses pattes de derrière, commença à faire le tour "de l'honorable société". Lorsque les sous ne tombaient pas dans la sébile, il s'arrêtait, et plaçant celle-ci dans l'intérieur du cercle hors la portée des mains, il posait ses deux pattes de devant sur le spectateur récalcitrant, poussait deux ou trois aboiements, et frappait des petits coups sur la poche qu'il voulait ouvrir.

Alors dans le public c'étaient des cris, des propos jeux et des railleries.

—Il est malin, le caniche, il connaît ceux qui ont le gousset garni.

—Allons, la main à la poche!

—Il donnera!

—Il ne donnera pas!

—L'héritage de votre oncle vous le rendra.

Et le sou était finalement arraché des profondeurs où il se cachait.

Pendant ce temps, Vitalis, sans dire un mot, mais ne quittant pas la sébile des yeux jouait des airs joyeux sur son violon qu'il levait et qu'il baissait selon la mesure.

Bientôt Capi revient auprès de son maître portant fièrement la sébile pleine.

C'était à Joli-Coeur et à moi d'entrer en scène.

—Mesdames et messieurs, dit Vitalis en gesticulant d'une main avec son archet et de l'autre avec son violon, nous allons continuer le spectacle par une charmante comédie intitulée: "le Domestique de M. Joli-Coeur", ou "Le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense". Un homme comme moi ne s'abaisse pas à faire d'avance l'éloge de ses pièces et de ses acteurs; je ne vous dis donc qu'une chose: écarquillez les yeux, ouvrez les oreilles et préparez vos mains pour applaudir.

Ce qu'il appelait "une charmante comédie" était en réalité une pantomime, c'est-à-dire une pièce jouée avec des gestes et non avec des paroles. Et cela devait être ainsi, par cette bonne raison que deux des principaux acteurs, Joli-Coeur et Capi, ne savaient pas parler, et que le troisième (qui était moi-même) aurait été parfaitement incapable de dire deux mots.

Cependant, pour rendre le jeu des comédiens plus facilement compréhensible, Vitalis l'accompagnait de quelques paroles qui préparaient les situations de la pièce et les expliquaient.

Ce fut ainsi que jouant en sourdine un air guerrier, il annonça l'entrée de M. Joli-Coeur, général anglais qui avait gagné ses grades et sa fortune dans les guerres des Indes. Jusqu'à ce jour, M. Joli-Coeur n'avait eu pour domestique que le seul Capi, mais il voulait se faire servir désormais par un homme, ses moyens lui permettant ce luxe: les bêtes avaient été assez longtemps les esclaves des hommes, il était temps que cela changeât.

En attendant que ce domestique arrivât, le général Joli-Coeur se promenait en long et en large, et fumait son cigare. Il fallait voir comme il lançait sa fumée au nez du public!

Il s'impatientait, le général, et il commençait à rouler de gros yeux comme quelqu'un qui va se mettre en colère; il se mordait les lèvres et frappait la terre du pied.

Au troisième coup de pied, je devais entrer en scène, amené par Capi.

Si j'avais oublié mon rôle, le chien me l'aurait rappelé. Au moment voulu, il me tendit la patte et m'introduisit auprès du général.

Celui-ci, en m'apercevant, leva les deux bras d'un air désolé. Eh quoi! c'était là le domestique qu'on lui présentait? Puis il vint me regarder sous le nez et tourner autour de moi en haussant les épaules.

Sa mine fut si drôlatique que tout le monde éclata de rire: on avait compris qu'il me prenait pour un parfait imbécile; et c'était aussi le sentiment des spectateurs.

La pièce était, bien entendu, bâtie pour montrer cette imbécillité sous toutes les faces; dans chaque scène je devais faire quelque balourdise nouvelle, tandis que Joli-Coeur, au contraire, devait trouver une occasion pour développer son intelligence et son adresse.

Après m'avoir examiné longuement, le général, pris de pitié, me faisait servir à déjeuner.

—Le général croit que quand ce garçon aura mangé il sera moins bête disait Vitalis, nous allons voir cela.

Et je m'asseyais devant une petite table sur la-



quelle le couvert
était mis, une
serviette posée sur
mon assiette.

Que faire de cette serviette?

Capi m'indiquait que je devais m'en servir.

Après avoir bien cherché, je me mouchai dedans.

Là-dessus le général se tordit de rire, et Capi tomba les quatre pattes en l'air renversé par ma stupidité.

Voyant que je me trompais, je contemplais de nouveau la serviette, me demandant comment l'employer.

Enfin une idée m'arriva; je roulai la serviette et m'en fis une cravate.

Nouveaux rires du général, nouvelle chute de Capi.

Ainsi de suite jusqu'au moment où le général exaspéré m'arracha de ma chaise, s'assit à ma place et mangea le déjeuner qui m'était destiné.

Ah! il savait se servir d'une serviette, le général. Avec quelle grâce il la passa dans une boutonnière de son uniforme et l'éta la sur ses genoux. Avec quelle élégance il cassa son pain, et vida son verre!

Mais où ses belles manières produisirent un effet irrésistible, ce fut lorsque, le déjeuner terminé, il demanda un cure-dent et le passa rapidement entre ses dents.

Les applaudissements éclatèrent de tous les côtés et la représentation s'acheva dans un triomphe.

Comme le singe était intelligent! comme le domestique était bête!

En revenant à notre auberge, Vitalis me fit ce compliment, et j'étais déjà si bien comédien, que je fus fier de cet éloge.

VII

J'APPRENDS A LIRE

C'étaient assurément des comédiens de talent, que ceux qui composaient la troupe du signor Vitalis, — je parle des chiens et du singe, — mais ce talent n'était pas varié.

Lorsqu'ils avaient donné trois ou quatre représentations, on connaissait tout leur répertoire; ils ne pouvaient plus que se répéter.

De là résultait la nécessité de ne pas rester longtemps dans une même ville.

Trois jours après notre arrivée à Ussel, il fallut donc se remettre en route.

Où allions nous?

Je m'étais assez enhardi avec mon maître pour me permettre cette question.

—Tu connais le pays? me répondit-il en me regardant.

—Non.

—Alors pourquoi me demandes-tu où nous allons?

—Pour savoir.

—Savoir quoi?

Je restai interloqué regardant, sans trouver un mot, la route blanche qui s'allongeait devant nous au fond d'un vallon brisé.

—Si je te dis, continua-t-il, que nous allons à Aurillac pour nous diriger ensuite sur Bordeaux et de Bordeaux sur les Pyrénées, qu'est-ce que cela t'apprendra?

—Mais vous, vous connaissez donc le pays?

—Je n'y suis jamais venu.

—Et pourtant vous savez où nous allons?

Il me regarda encore longuement comme s'il cherchait quelque chose en moi.

—Tu ne sais pas lire, n'est-ce pas? me dit-il.

—Non.

—Sais-tu ce que c'est qu'un livre?

—Oui; on emporte les livres à la messe pour dire ses prières quand on ne récite pas son chapelet; j'en ai vu, des livres, et des beaux, avec des images dedans et du cuir dessus.

—Bon; alors tu comprends qu'on peut mettre des prières dans un livre?

—Oui.

—On peut y mettre autre chose encore. Quand tu récites ton chapelet, tu récites des mots que ta mère t'a mis dans l'oreille, et qui de ton oreille, ont été s'entasser dans ton esprit pour revenir ensuite sur ta langue quand tu les appelles. Eh bien, ceux qui disent leurs prières avec des livres ne tirent point les mots dont se composent ces prières de leur mémoire; mais ils les prennent avec leurs yeux dans les livres où ils ont été mis, c'est-à-dire qu'ils lisent.

—J'ai vu lire, dis-je avec le ton glorieux d'une personne qui n'est point bête, et qui sait parfaitement ce dont on lui parle.

—Ce qu'on fait pour les prières, on le fait pour tout. Dans un livre que je vais te montrer quand nous nous reposerons, nous trouverons les noms et l'histoire des pays que nous traversons. Des hommes qui ont habité ou parcouru ces pays, ont mis dans mon livre ce qu'ils avaient vu ou appris; si bien que je n'ai qu'à ouvrir ce livre et à le lire pour connaître ces pays, je les vois comme si je les regardais avec mes propres yeux; j'apprends leur histoire comme si on me la racontait.

J'avais été élevé comme un véritable sauvage qui n'a aucune idée de la vie civilisée. Ces paroles furent pour moi une sorte de révélation, confuse d'abord, mais qui peu à peu s'éclaircit.

Il est vrai cependant qu'on m'avait envoyé à l'école. Mais ce n'avait été que pour un mois. Et pendant ce mois on ne m'avait pas mis un livre entre les mains, on ne m'avait parlé ni de lecture, ni d'écriture, on ne m'avait donné aucune leçon de quel genre que ce fût.

Il ne faut pas conclure de ce qui se passe actuellement dans les écoles, que ce que je dis là est impossible. A l'époque dont je parle, il y avait un grand nombre de communes en France qui n'avaient pas d'écoles, et parmi celles qui existaient, il s'en trouvait qui étaient dirigées par des maîtres qui, pour une raison ou pour une autre, parce qu'ils ne savaient rien, ou bien parce qu'ils avaient autre chose à faire ne donnaient aucun enseignement aux enfants qu'on leur confiait.

C'était là le cas du maître d'école de notre village. Savait-il quelque chose ? c'est possible, et je ne veux pas porter contre lui une accusation d'ignorance. Mais la vérité est que pendant le temps que je restai chez lui, il ne nous donna pas la plus petite leçon, ni à mes camarades, ni à moi ; il avait autre chose à faire, étant de son véritable métier sabotier. C'était à ses sabots qu'il travaillait et du matin au soir, on le voyait faire voler autour de lui les copeaux de hêtre et de noyer. Jamais il ne nous adressait la parole, si ce n'est pour nous parler de nos parents, ou bien du froid, ou bien de la pluie ; mais de lecture, de calcul, jamais un mot. Pour cela il s'en remettait à sa fille, qui était chargée de le remplacer et de nous faire la classe. Mais comme celle-ci de son véritable métier était couturière, elle faisait comme son père, et tandis qu'il manoeuvrait sa plane ou sa cuiller elle poussait vivement son aiguille.

Il fallait bien vivre, et comme nous étions douze élèves payant chacun cinquante centimes par mois, ce n'était pas six francs qui pouvaient nourrir deux personnes pendant trente jours : les sabots et la couture complétaient ce que l'école ne pouvait pas fournir.

Je n'avais donc absolument rien appris à l'école, pas même mes lettres.

—C'est difficile de lire ? demandai-je à Vitalis après avoir marché assez longtemps en réfléchissant.

—C'est difficile pour ceux qui ont la tête dure, et plus difficile encore pour ceux qui ont mauvaise volonté. As-tu la tête dure ?

—Je ne sais pas ; mais il me semble que si vous voulez m'apprendre à lire, je n'aurais pas mauvaise volonté.

—Eh bien, nous verrons ; nous avons du temps devant nous.

Du temps devant nous ! Pourquoi ne pas commencer tout de suite ? Je ne savais pas combien il est difficile d'apprendre à lire et je m'imaginai que tout de suite j'allais ouvrir un livre et savoir ce qu'il y avait dedans.

Le lendemain, comme nous cheminions je vis mon maître se baisser et ramasser sur la route un bout de planche à moitié recouvert par la poussière.

—Voilà le livre dans lequel tu vas apprendre à lire, me dit-il.

Un livre, cette planche ! Je le regardai pour voir s'il ne se moquait pas de moi. Puis, comme je le trouvai sérieux, je regardai attentivement sa trouvaille.

C'était bien une planche, rien qu'une planche de bois de hêtre, longue comme le bras, large comme les deux mains, bien polie ; il ne se trouvait dessus aucune inscription, aucun dessin.

Comment lire sur cette planche, et quoi lire ?

—Ton esprit travaille, me dit Vitalis en riant.

—Vous voulez-vous moquer de moi ?

—Jamais, mon garçon ; la moquerie peut avoir du bon pour réformer un caractère vicieux, mais lorsqu'elle s'adresse à l'ignorance, elle est une marque de sottise chez celui qui l'emploie. Attends que nous soyons arrivés à ce bouquet d'arbres qui est là-bas ; nous nous y reposerons, et tu verras comment je veux t'enseigner la lecture avec ce morceau de bois.

Nous arrivâmes rapidement à ce bouquet d'arbres et nos sacs mis à terre, nous nous assîmes sur le gazon qui commençait à reverdir et dans lequel des pâquerettes se montraient çà et là. Joli-Coeur, débarrassé de sa chaîne, s'élança sur un des arbres en secouant les branches les unes après les autres, comme pour en faire tomber des noix, tandis que les chiens, plus tranquilles et surtout plus fatigués, se couchaient en rond autour de nous.

Alors Vitalis tirant son couteau de sa poche essaya de détacher de la planche une petite lame de bois aussi mince que possible. Ayant réussi, il poli cette lame sur ses deux faces, dans toute sa longueur, puis cela fait, il la coupa en petits carrés, de sorte qu'elle lui donna une douzaine de petits morceaux plats d'égale grandeur.

Je ne le quittais pas des yeux, mais j'avoue que malgré ma tension d'esprit je ne comprenais pas du tout comment avec ces petits morceaux de bois il voulait faire un livre ; car enfin, si ignorant que je fusse, je savais qu'un livre se composait d'un certain nombre de feuilles de papier sur lesquelles étaient tracés des signes noirs. Où étaient les feuilles de papier ? Où étaient les signes noirs ?

—Sur chacun de ces petits morceaux de bois, me dit-il, je creuserai demain, avec la pointe de mon couteau, une lettre de l'alphabet. Tu apprendras ainsi la forme des lettres et quand tu les sauras bien sans te tromper, de manière à les reconnaître rapidement à première vue, tu les réuniras les unes au bout des autres de manière à former des mots.

Quand tu pourras ainsi former les mots que je te dirai, tu seras en état de lire dans un livre.

Bientôt j'eus mes poches pleines d'une collection de petits morceaux de bois, et je ne tardai pas à connaître les lettres de l'alphabet, mais pour savoir lire ce fut une autre affaire, les choses n'allèrent pas si vite, et il arriva même un moment où je regrettais d'avoir voulu apprendre à lire.

Je dois dire cependant, pour être juste envers moi-même, que ce ne fut pas la paresse qui m'inspira ce regret, ce fut l'amour-propre.

En m'apprenant les lettres de l'alphabet, Vitalis avait pensé qu'il pourrait les apprendre en même temps à Capi ; puisque le chien avait bien su se mettre les chiffres des heures dans la tête, pourquoi ne s'y mettrait-il pas les lettres ?

Et nous avions pris nos leçons en commun ; j'étais devenu le camarade de classe de Capi, ou le chien était devenu le mien, comme on voudra.

Bien entendu Capi ne devait pas appeler les lettres qu'il voyait, puisqu'il n'avait pas la parole ; mais lorsque nos morceaux de bois étaient étalés sur l'herbe, il devait avec sa patte tirer les lettres que notre maître nommait.

Tout d'abord j'avais fait des progrès plus rapides que lui ; mais si j'avais l'intelligence plus prompte, il avait par contre la mémoire plus sûre : une chose bien apprise était pour lui une chose sue pour toujours ; il ne l'oubliait plus ; et comme il n'avait pas de distractions, il n'hésitait ou ne se trompait jamais.

Alors, quand je me trouvais en faute, notre maître ne manquait jamais de dire :

—Capi saura lire avant Remi.

Et le chien, comprenant sans doute, remuait la queue d'un air de triomphe.

—Plus bête qu'une bête, c'est bon dans la comédie, disait encore Vitalis, mais, dans la réalité, c'est honteux.

Cela me piqua si bien, que je m'appliquai de tout coeur, et tandis que le pauvre chien en restait à écrire son nom, en triant les quatre lettres qui le composent parmi toutes les lettres de l'alphabet, j'arrivai enfin à lire dans un livre.

—Maintenant que tu sais lire l'écriture, me dit Vitalis, veux-tu apprendre à lire la musique ?

—Est-ce que quand je saurais lire la musique je pourrai chanter comme vous ?

—Tu voudrais donc chanter comme moi ?

—Oh ! pas comme vous, je sais bien que cela n'est pas possible, mais enfin chanter ?

—Tu as du plaisir à m'entendre chanter !

—Le plus grand plaisir qu'on puisse éprouver ; le rossignol chante bien, mais il me semble que vous chantez bien mieux encore ; et puis ce n'est pas du tout la même chose ; quand vous chantez, vous faites de moi ce que vous voulez, j'ai envie de pleurer ou bien j'ai envie de rire, et je vais vous dire une chose qui vous paraîtra peut-être bête : quand vous chantez un air doux ou triste, cela me ramène auprès de mère Barberin, c'est à elle que je pense, c'est elle que je vois dans notre maison ; et pourtant je ne comprends pas les paroles que vous prononcez, puisqu'elles sont italiennes.

Je lui parlais en le regardant, il me sembla voir ses yeux se mouiller ; alors je m'arrêtai et lui demandai si je le peinais de parler ainsi.

—Non, mon enfant, me dit-il d'une voix émue, tu ne me peines pas, au contraire, tu me rappelles ma jeunesse, mon beau temps ; sois tranquille, je t'apprendrai à chanter, et comme tu as du coeur, toi aussi tu feras pleurer et tu seras applaudi, tu verras...

Il s'arrêta tout à coup et je crus comprendre qu'il ne voulait point se laisser aller sur ce sujet. Mais les raisons qui le retenaient, je ne les devinai point. Ce fut plus tard seulement que je les ai connues, beaucoup plus tard, et dans des circonstances douloureuses, terribles pour moi, que je raconterai lorsqu'elles se présenteront au cours de mon récit.

Dès le lendemain, mon maître fit pour la musique ce qu'il avait déjà fait pour la lecture, c'est-à-dire qu'il commença à tailler des petits carrés de bois, qu'il grava avec la pointe de son couteau.

Mais cette fois son travail fut plus considérable, car les divers signes nécessaires à la notation de la musique offrent des combinaisons plus compliquées que l'alphabet.

Afin d'alléger mes poches, il utilisa les deux faces de ses carrés de bois, et après les avoir rayées toutes deux de cinq lignes qui représentaient la portée, il inscrivit sur une face la clé de sol et sur l'autre la clé de fa.

Puis, quand il eut tout préparé, les leçons commencèrent et j'avoue qu'elles ne furent pas moins dures que ne l'avaient été celles de la lecture.

Plus d'une fois Vitalis, si patient avec ses chiens, s'exaspéra contre moi.

—Avec une bête, s'écriait-il, on se contient parce qu'on sait que c'est une bête, mais toi tu me feras mourir.

Et alors, levant les mains au ciel dans un mouvement théâtral, il les laissait tomber tout à coup sur ses cuisses, où elles claquaient fortement.

Joli-Coeur, qui prenait plaisir à répéter tout ce qu'il trouvait drôle, avait copié ce geste, et comme il assistait presque toujours à mes leçons, j'avais le dépit, lorsque j'hésitais, de le voir lever les bras au ciel et laisser tomber ses mains sur ses cuisses en les faisant claquer.

—Joli-Coeur, lui-même, se moque de toi, s'écriait Vitalis.

Si j'avais osé, j'aurais répliqué qu'il se moquait autant du maître que de l'élève, mais le respect, autant qu'une certaine crainte vague, arrêtaient toujours heureusement cette répartie ; je me contentai de me le dire tout bas, quant Joli-Coeur faisait claquer ses mains avec une mauvaise grimace, et cela me rendait la mortification moins pénible.

Enfin les premiers pas furent franchis et j'eus la satisfaction de solfier un air écrit par Vitalis sur une feuille de papier.

Ce jour-là il ne fit pas claquer ses mains, mais il me donna deux belles claques amicales sur chaque joue, en déclarant que si je continuais ainsi je deviendrais certainement un grand chanteur.

Bien entendu, ces études ne se firent pas en un jour, et pendant des semaines, pendant des mois, mes poches furent constamment remplies de mes petits morceaux de bois.

D'ailleurs, mon travail n'était pas régulier comme celui d'un enfant qui suit les classes d'une école et c'était seulement à ses moments perdus que mon maître pouvait me donner des leçons.

Il fallait chaque jour accomplir notre parcours, qui était plus ou moins long, selon que les villages étaient plus ou moins éloignés les uns des autres ; il fallait donner nos représentations partout où nous avions chance de ramasser une recette ; il fallait faire répéter les rôles aux chiens et à M. Joli-Coeur ; il fallait préparer nous-mêmes notre dîner ou notre dîner, et c'était seulement après tout cela qu'il était question de lecture ou de musique, le plus souvent dans une halte, au pied d'un arbre, ou bien sur un tas de cailloux, le gazon ou la route servant de table pour étaler mes morceaux de bois.

Cette éducation ne ressemblait guère à celle que reçoivent tant d'enfants, qui n'ont qu'à travailler, et qui se plaignent pourtant de n'avoir pas le temps de faire les devoirs qu'on leur donne.

Mais il faut bien dire qu'il y a quelque chose de plus important encore que le temps qu'on emploie au travail, c'est l'application qu'on y apporte ; ce n'est pas l'heure que nous passons sur notre leçon qui met cette leçon dans notre mémoire, c'est la volonté d'apprendre.

Par bonheur, j'étais capable de tendre ma volonté sans me laisser trop souvent entraîner par les distractions qui nous entouraient. Qu'aurais-je appris si je n'avais pu travailler que dans une chambre, les oreilles bouchées, avec mes deux mains, les yeux collés sur un livre comme certains écoliers ? Rien, car nous n'avions pas de chambre pour nous enfermer, et en marchant le long des grandes routes je devais regarder au bout de mes pieds sous peine de me laisser souvent choir sur le nez.

Enfin j'appris quelque chose, et en même temps je sus aussi faire de longues marches qui ne me furent pas moins utiles que les leçons de Vitalis : j'étais un enfant assez chétif quand je vivais avec mère Barberin, et la façon dont on avait parlé de moi le prouve bien ; « un enfant de la ville », avait dit Barberin. « avec des jambes et des bras trop minces » avait dit Vitalis ; auprès de mon maître et vivant de sa vie en plein air, à la dure, mes jambes et mes bras se fortifièrent, mes poumons se développèrent, ma peau se cuirassa et je devins capable de supporter, sans en souffrir, le froid comme le chaud, le soleil comme la pluie, la peine, les privations, les fatigues.

Et ce me fut un grand bonheur que cet apprentissage, il me mit à même de résister aux coups qui plus d'une fois devaient s'abattre sur moi, durs et écrasants, pendant ma jeunesse.

VIII

PAR MONTS ET PAR VAUX

Nous avions parcouru une partie du midi de la France : l'Auvergne, le Velay, le Livarais, le Quercy, le Rouergue, les Cévennes, le Languedoc.

(A suivre)

NOIRAUD

I

—N'ayez pas peur, monsieur, vous ne manquerez pas le train... Voilà quinze ans que je mène des voyageurs au chemin de fer... et jamais je ne leur ai fait manquer le train !

—Cependant...

—Oh ! ne regardez pas votre montre... Il y a une chose que vous ne savez pas et qu'il faut savoir et que votre montre ne vous dira pas... C'est que le train est toujours en retard d'un quart d'heure... Il n'y a pas d'exemple que le train n'ait pas été en retard d'un quart d'heure.

Il y en eut un ce jour-là. Le train avait été exact et je le manquai. Mon cocher était furieux.

—Il faut prévenir, disait-il au chef de gare, il faut prévenir si vos trains, tout d'un coup, se mettent à partir à l'heure... Jamais on n'a vu ça !

Et, prenant à témoin tous les assistants :

—N'est-ce pas qu'on n'a jamais vu ça ? Je ne veux pas paraître fautif près de monsieur. Un train à l'heure !... Un train à l'heure !... Dites-lui bien que c'est la première fois que ça arrive.

Je n'en avais pas moins trois grandes heures à passer dans un très mélancolique village du canton de Vaud, flanqué de deux mélancoliques montagnes qui avaient deux petites houppettes de neige sur la tête.

Comment tuer ces trois heures ? A mon tour j'invoquai l'assistance... Et ce fut nouveau cri :

—Allez voir le Chaudron ! il n'y a que ça à voir.

—Et où est-il, ce Chaudron ?

—Sur la montagne à droite, à mi-côte.

Mais le chemin était un peu compliqué ; on me conseillait de prendre un guide, et là-bas, là-bas, dans cette petite maison blanche avec des volets verts, je devais trouver le meilleur guide du pays, un brave homme, le père Simon.

II

Je m'en allai frapper à la porte de la maison.

Une vieille femme vint m'ouvrir.

—Le père Simon ?

—C'est bien ici. Si c'est pour aller au Chaudron...

Oui, c'est pour aller au Chaudron.

—Eh bien ! il ne va pas bien depuis ce matin, le père Simon... Il n'a pas de jambes... Il ne peut pas sortir... Seulement, ne vous inquiétez pas, il y a quelqu'un pour le remplacer... il y a Noiraud. Seulement, il faut que je vous prévienne... Ce n'est pas une personne, Noiraud.

—Pas une personne ?

—Non, c'est notre chien.

—Comment, votre chien ?

—Oui, Noiraud... Et il vous conduira très bien, aussi bien que son maître... il a l'habitude...

—L'habitude ?

—Certainement, depuis des années, le père Simon l'emmène avec lui... Alors il apprit à connaître les endroits et maintenant il fait très bien sa petite affaire tout seul. Il ne lui manque que la parole... Mais ça n'est pas nécessaire, la parole... Si c'était pour montrer un monument, oui, parce qu'alors il faut savoir faire des récits et dire des dates historiques... mais ici, il n'y a que des beautés de la nature. Prenez Noiraud. Et puis, ça vous coûtera moins cher... c'est trois francs mon mari ; Noiraud ça n'est que trente sous.

—Eh bien ! où est-il Noiraud ?

—Il se repose au soleil, dans le jardin... Il a déjà mené des Anglais, ce matin, au Chaudron. Je l'appelle, pas vrai ? Noiraud ! Noiraud !

Il arriva d'un bond par la fenêtre. C'était un assez vilain petit chien noir à longs poils frisés ; il ne payait pas de mine ; mais il avait cependant dans toute sa personne un certain air de gravité, de décision, d'importance. Son premier regard fut pour moi, un regard qui disait clairement : "C'est un voyageur. Il veut voir le Chaudron".

Un train manqué me suffisait pour ce jour-là, et je tenais essentiellement à ne pas m'exposer une seconde fois à une pareille mésaventure. J'expliquai à cette brave femme que je n'avais que trois heures pour ma promenade au Chaudron.

—Oh ! je sais bien, me disait-elle, vous voulez prendre le train de quatre heures. Ne craignez rien, Noiraud vous ramènera à temps...

Mais Noiraud ne paraissait pas du tout disposé à se mettre en route. Il restait là, immobile, regardant sa maîtresse avec une certaine agitation.

—Ah ! je suis bête, dit la vieille femme. J'oubliais... j'oubliais le sucre...

Elle alla prendre quatre morceaux de sucre dans un tiroir et, me les remettant :

—Voilà pourquoi il ne voulait pas partir... Vous n'aviez pas les morceaux de sucre. Tu vois, Noiraud, le monsieur a le sucre. Allons, en route... Au Chaudron ! au Chaudron ! au Chaudron !

III

Elle répéta ces mots trois fois en parlant très lentement et très distinctement, et pendant ce temps, moi, j'examinais Noiraud avec attention. Il répondait aux paroles de sa maîtresse par de petits signes de tête qui allaient en s'accroissant. On pouvait les traduire ainsi : "Oui... oui... au Chaudron... j'ai compris... Le monsieur a les morceaux de sucre... et nous allons au Chaudron... C'est entendu. Me prenez-vous pour une bête ?"

Et sans laisser finir le troisième : Au Chaudron ! de Mme Simon, Noiraud, évidemment blessé, tourna les talons, vint se planter en face de moi et, du regard, me montrant la porte, me dit aussi nettement qu'il était permis à un chien de le dire :

—Allons, venez-vous ?...

Je le suivis docilement. Nous partîmes tous les deux, lui devant, moi derrière... Des enfants qui gaminait dans la rue reconnurent mon guide.

—Eh ! Noiraud ! Bonjour, Noiraud !

Ils voulaient jouer avec le chien ; mais il tourna la tête d'un air dédaigneux, de l'air d'un chien qui n'a pas le temps de s'amuser, d'un chien qui est en train de faire son devoir et de gagner trente sous. Un des enfants s'écria :

—Laissez-le donc, il conduit le m'sieu au Chaudron... Bonjour, m'sieu !

Et tous de rire en répétant :

—Bonjour, m'sieu !

Je souriais, mais gauchement. J'avais hâte de sortir du village et de me trouver seul avec Noiraud, en face des beautés de la nature.

Ces beautés de la nature furent, pour commencer, une affreuse route poussiéreuse et brûlante, sous un soleil de plomb. Le chien marchait d'un pas alerte et je me fatiguais à le suivre. J'essayais de modérer son allure : "Noiraud, allons, Noiraud, mon garçon, pas si vite..." Noiraud faisait la sourde oreille, poursuivait son petit bonhomme de chemin, et fut pris bursquement d'un véritable accès de colère quand je voulus m'asseoir, au coin d'un champ, sous un arbre qui donnait une ombre grêle. Il aboyait d'une petite voix rageuse, me jetait des regards irrités... Evidemment, ce que je faisais était contraire à la règle... Et les jappements étaient si aigus, si agaçants, que je me levai pour reprendre ma route.

Quelques minutes après, nous entrions dans un délicieux chemin tout fleuri, tout ombreux, tout parfumé, tout plein de la fraîcheur et du murmure des sources... Noiraud, tout aussitôt, se glissa sous bois, prit le galop et disparut dans le sentier. Je le suivais, un peu haletant. Je n'avais pas fait une centaine de pas que je trouvais mon Noiraud qui m'attendait, la tête haute et l'oeil brillant, dans une sorte de salle de verdure égayée par la chanson d'une mignonne, et le regard de Noiraud allait avec impatience de mes yeux à ce banc et de ce banc à mes yeux. Je commençais à comprendre le langage de Noiraud.

—A la bonne heure, me disait-il, voilà une place pour se reposer... Il fait bon, ici... Il fait frais... Tu étais bête... Tu voulais t'arrêter en plein soleil... Allons, tu peux t'asseoir, je te le permets.

Et je m'arrêtai... et je m'assis... et j'allumai un cigare. Je fis presque le mouvement d'en offrir un à Noiraud. Il fumait peut-être... Mais je pensai qu'il préférerait un morceau de sucre. Il l'attrapa au vol fort adroitement, le croqua, se coucha et s'assoupit à mes pieds. Il était habitué à faire à cette place une petite halte et une petite sieste.

Il ne dormit guère qu'une dizaine de minutes. J'étais, d'ailleurs, parfaitement tranquille ; Noiraud commençait à m'inspirer une confiance absolue. J'étais résolu à lui obéir aveuglément. Il se leva, s'étira, me jeta ce petit regard qui signifiait : "En route, mon ami... en route". Et nous voilà, comme deux vieux amis, cheminant sous bois.

Un chemin se présente à gauche. Courte hésitation de Noiraud... Il réfléchit. Puis il passe... Et voici qu'il s'arrête. Il a dû se tromper... Oui, car il revient sur ses pas et nous prenons ce chemin à gauche qui, tout d'un coup, au bout d'une centaine de pas, nous conduit à une sorte de cirque ; et

Noiraud, le nez en l'air, m'invite à contempler la très respectable hauteur de l'infranchissable muraille de rochers qui ferme ce cirque... Lorsque Noiraud pense que j'ai suffisamment contemplé, il fait volte-face, et nous reprenons notre petit sentier sous bois. Noiraud avait oublié de me montrer le cirque de rochers... une légère faute qui avait été bien vite réparée.

La route bientôt devient très montueuse, très dure... Je n'avance plus que lentement, avec des précautions infinies. Noiraud, lui, saute lestement de roche en roche, mais il ne m'abandonne pas... Il m'attend, en attachant sur moi des regards chargés de la plus touchante sollicitude. Enfin, je commence à entendre comme un bouillonnement ; Noiraud se met à japper joyeusement.

Courage, me dit-il, courage... Nous arrivons, tu vas voir le Chaudron.

C'est, en effet, le Chaudron. Une source assez modeste, d'une hauteur également modeste, tombe avec des rejaillissements et des rebondissements dans une grande roche légèrement creusée. Je ne me consolerais pas d'avoir fait cette laborieuse ascension pour voir cette médiocre merveille si je n'avais eu pour compagnon de route ce brave Noiraud qui est, lui, bien plus intéressant et bien plus remarquable que le Chaudron.

IV

De chaque côté de la source, dans de petits chalets suisses, sont installées deux laiteries tenues par deux petites Suissesses, l'une blonde, l'autre brune ; toutes deux en costume national, guettant mon arrivée, sur le seuil de leurs maisonnettes, vraies petites boîtes découpées à la mécanique.

Il me semble que la petite blonde a de très jolis yeux, et j'avais déjà fait trois ou quatre pas de son côté, lorsque Noiraud, éclatant en aboiements furieux, me barre résolument le passage. Aurait-il une préférence pour la petite brune ? Je change de direction. C'était bien cela. Noiraud s'apaise comme par enchantement quand il me voit assis à une table devant la maison de sa jeune protégée. Je demande une tasse de lait. L'amie de Noiraud rentre dans son petit joujou et Noiraud se faufile à sa suite dans la maison. Par une fenêtre entre-bâillée, je suis des yeux mon Noiraud... Le misérable ! On le sert avant moi. C'est lui qui, le premier, a sa grande jatte de lait. Il est vendu !

Après quoi, avec des gouttelettes blanches suspendues à ses moustaches, Noiraud vient me tenir compagnie et me regarder boire mon lait. Je lui donne un morceau de sucre et tous deux, absolument satisfaits l'un de l'autre, respirant à pleins poumons l'air vif de la montagne, nous passons, à trois ou quatre cents mètres d'altitude, une demi-heure délicieuse.

Noiraud commence à donner quelques signes d'impatience. Je lis maintenant dans ses yeux à livre ouvert. Il faut partir... Je paie, je me lève et, pendant que je m'en vais à droite vers le chemin qui nous a amenés sur la montagne, je vois mon Noiraud qui va se planter à gauche, à l'entrée d'un autre chemin. Il attache sur moi un regard sérieux, sévère. Comme la silencieuse éloquence de Noiraud m'est devenue familière !

—Quelle opinion as-tu de moi ? me dit Noiraud. Crois-tu que je vais te faire passer deux fois par la même route ? Non pas, vraiment... Je suis un bon guide... Je sais mon métier... Nous allons redescendre par un autre chemin.

Nous redescendons par cet autre chemin, qui est beaucoup plus joli que le premier. Noiraud, tout guilleret, se retourne souvent vers moi avec un petit air de triomphe et de joie. Nous traversons le village et, sur la place de la gare, Noiraud est assailli par trois ou quatre chiens de ses amis qui paraissent fort en humeur de bavarder et de jouer un peu avec leur camarade. Ils veulent l'arrêter au passage, mais Noiraud, grognant, grondant, repousse vivement leurs avances.

—Vous voyez bien que j'ai à faire... Je conduis ce monsieur à la gare.

Ce n'est que dans la salle d'attente qu'il consent à se séparer de moi — après avoir croqué gaiement les deux derniers morceaux de sucre — et voici comment je traduis le regard d'adieu de Noiraud :

—Nous sommes en avance de vingt minutes. Ce n'est pas moi qui t'aurais fait manquer le train ! Allons ! bon voyage !

LUDOVIC HALEVY,

de l'Académie Française.

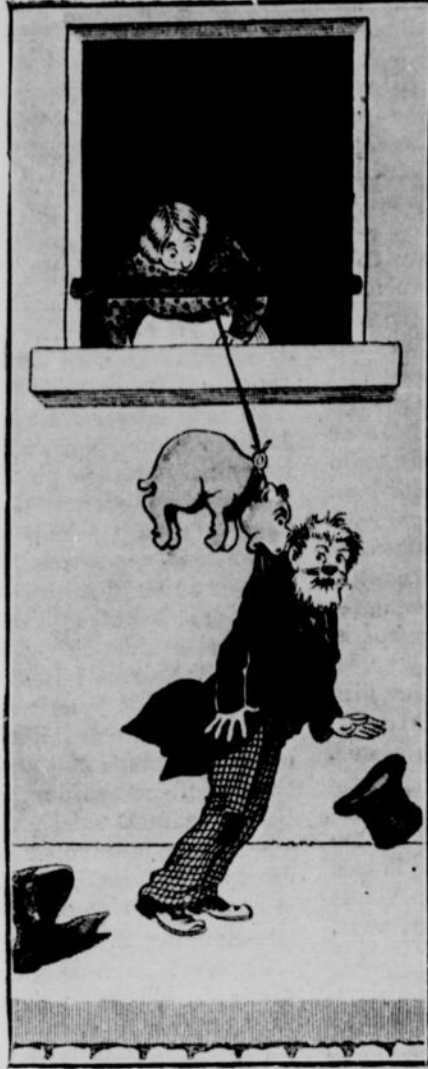
Bien mal acquis est toujours sans profit



Avisant un tapis
Qui pend d'une fenêtre
Le sieur Gripson se dit :
"Je vais m'en rendre maître".



Mais Gripson n'a pas vu,
Là-haut sur la tablette,
Le p'tit Boule étendu
Au bord de la carpeste :



Aussi, lorsqu'il saisit
Le tapis, l'chien s'élance ;
Puis, par son col d'habit,
Le happe avec violence :



Et comme le toutou
Est attaché, du reste,
Pour se sauver Gripson
Doit lui laisser sa veste.



Plus loin ce mauvais gueux,
Que rien ne décourage,
Remplit son chapeau d'oeuf
Qu'il vole à l'étalage ;



Puis s'en va posément,
Son tube sur le crâne,
Avec les oeufs dedans,
Comme quelqu'un qui flâne.



Soudain un pot de fleurs,
Lui tombant sur la tête,
Vous fait une omelette
Dans l'chapeau du voleur.



Oh, la triste figure !...
Ces deux mésaventures
Prouv'nt que bien mal acquis
Est toujours sans profit.

Ouvrages de dames

La dentelle aux fuseaux

La dentelle aux fuseaux n'était pas au début ce que nous la voyons aujourd'hui. Elle s'est d'abord révélée en des dessins faits de soie enroulée sur des bandes de parchemin disposées comme une passementerie de galons sur un fond fait aux fuseaux, et cet essai initial tenait en effet autant de la passementerie que de la dentelle. Puis on se servit seulement des fuseaux pour copier ces dentelles, dans lesquelles l'aiguille avait une si grande part, sous forme de point coupé et de venise plat. Enfin, c'est au XVIII^e siècle que les dentelles aux fuseaux ont acquis la personnalité bien tranchée qu'elles ont gardée depuis.

L'Auvergne est restée la terre classique d'un des modèles de dentelle que nous montrons aujourd'hui à nos lectrices, la guipure dite de Cluny, encore que la célèbre abbaye se trouve à l'autre bout de la France. Le nombre des dentellières fut considérable en Auvergne, puisqu'il atteignit 130,000 en 1851. De temps en temps la vogue sembla abandonner la guipure de Cluny, mais on y revient toujours parce qu'elle se prête avec complaisance à beaucoup de combinaisons de la mode, et sa faveur en ce moment est égale à celle des autres genres de dentelle.

La dentelle de Malines sortit, elle aussi, d'autres points, et ne s'inventa pas non plus directement. Elle fut précédée du point de Milan, qui s'est appliqué à reproduire les beaux rinceaux de dentelle de Venise à l'aiguille. Ce sont des fleurs mates et des enroulements harmonieux sur fond de gros tulle, acheminement vers les premières valenciennes dites à fond de neige. Les maîtresses flamandes furent inspirées au début par la connaissance des points de Milan. Après quelques tâtonnements, le réseau classique de la Valenciennes fut créé, la dentelle s'affina, s'allégea et devint la merveilleuse et fine chose que nous connaissons, facile à laver, avec ses dessins fleuris se détachant sur un treillis de mailles carrées. Puis vint la Malines, très légère, plus vaporeuse que la Valenciennes, sortie sur ses bords d'un fil plat brillant. Son fond est fait d'une petite maille ronde, légère et fine, qui est la plus jolie de toutes les mailles aux fuseaux. Très à la mode sous Louis XV, elle s'harmonisait par sa transparence avec les cristaux de Saxe et de Bohême; sous Louis XVI, elle garde encore la faveur de la mode.

Notre second modèle est du Chantilly. Cette petite ville devint au XVIII^e siècle le centre de ralliement des dentellières de l'Île-de-France, et les débuts très modestes de la nouvelle venue s'appelaient la "Gueuse" et le point de Paris.

Les anciens Chantilly étaient blancs; les noirs sont tous d'une époque plus récente. La dentelle Chantilly est faite avec une soie noire qui s'appelle "Grenadine d'Alais" et ne se fabrique plus de nos jours dans son pays d'origine, mais dans le Calvados, autour de Caen et de Bayeux, et disons en passant que c'est là aussi que se fabrique la blonde de soie noire ou blanche, si employée dans les mantilles espagnoles.

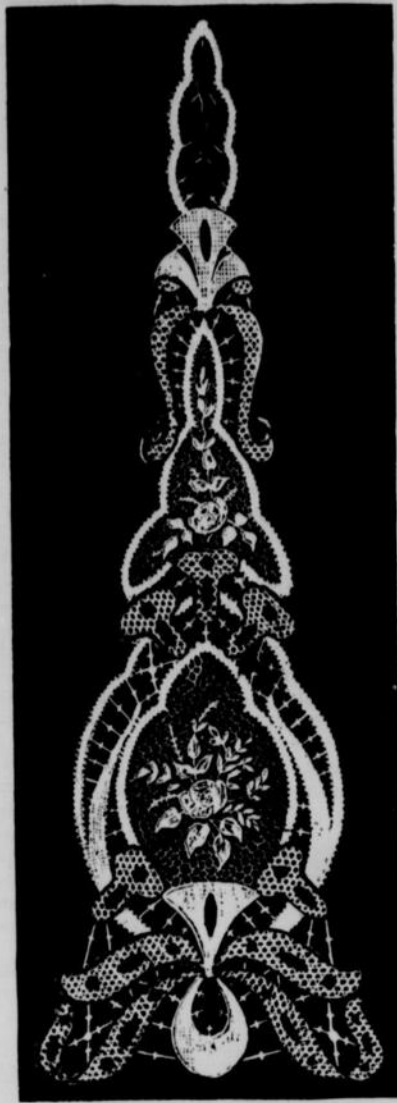
Et pour parler de la Belgique, ajoutons pour finir que la plupart de ses dentelles se font par motifs détachés exécutés séparément aux fuseaux, telles que la dentelle Duchesse et l'application de Bruxelles.

Nous donnons aujourd'hui à nos lectrices l'explication des deux points fondamentaux qu'il faut connaître lorsqu'on veut s'exercer à la dentelle aux fuseaux.

Le matériel est peu considérable: un carreau ou métier de dentellière, quelques douzaines de fuseaux, du fil et des épingles à têtes de verre, et voilà l'atelier monté; joignez-y un bon dessin bien compris, et rien ne vous manquera plus pour commencer à travailler, rien que la pratique, qui rend habile et expéditive pour manier les fuseaux.

Les deux points dont nous allons donner l'explication sont le point de grille et le point de toile. Les tresses formant les fonds de guipure, tous les points des tulle ou des fonds à jour sont dérivés de ces deux premiers points, qui sont la base des passes de fil.

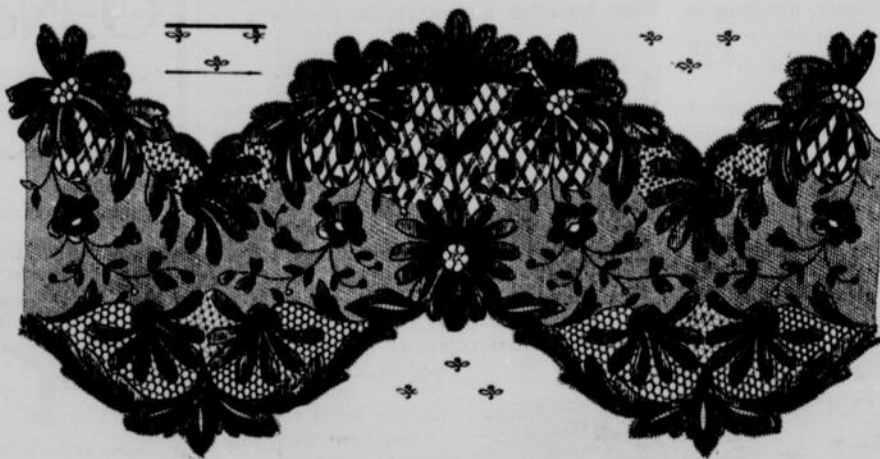
Le fil doit être enroulé sur les fuseaux à la main ou au dévidoir, et avant de com-



Quille de robe.—Dentelle de Cluny et incrustations de dentelle Chantilly.

menter la dentelle il faut former un noeud coulant en haut du fuseau pour maintenir le fil et l'empêcher de se dérouler.

Le premier exercice à faire est une tresse simple se composant de quatre fils. On noue le fil de quatre fuseaux ou deux pai-



Galon en dentelle Chantilly.

res, où on met une épingle dans le noeud du haut et on pique sur le métier. Puis: 1o On tourne une fois chaque paire; 2o On croise les fils intérieurs. On répète ce mouvement et on arrive à former la tresse simple.



Dentelle de Bruges.

Pour exécuter le fond grille, il faut d'abord préparer une bande de carton mince, sur laquelle on a pris le soin de dessiner deux lignes écartées de un demi-pouce environ l'une de l'autre. Sur chacune de ces

lignes on marque des points séparés par un espace de quelques lignes. Ces points doivent être bien en face les uns des autres sur les deux lignes. On épingle le carton sur le métier et on commence le travail. On pique une rangée d'épingles, 6 par exemple, en haut et sur une ligne horizontale. On y suspend 6 paires de fuseaux. On croise le deuxième fuseau de chaque paire par-dessus le premier de la même paire. On commence alors le point. Pour cela, il faut passer le deuxième fuseau par-dessus le troisième, le quatrième par-dessus le troisième et le deuxième par-dessus le premier. On met de côté la première paire, et on continue ainsi jusqu'à ce qu'on ait épuisé les paires de fuseaux. Arrivée au bout, on pose une épingle dans le premier point marqué sur le carton, on enterme l'épingle en tournant le fil, puis on continue à travailler en reprenant l'ouvrage de droite à gauche. Arrivée au bout, on pique encore une épingle et on retourne en travaillant de gauche à droite. Cela produit le point de grille. Le travail des quatre premiers fuseaux s'appelle un demi-réseau.

Pour le point de toile, on pourra se servir du même carton que pour le point de grille en mettant une épingle dans l'intervalle des points marqués sur la ligne. Pour ce point, on doit laisser prendre les fils droits après avoir accroché les six paires de fuseaux comme pour le point de grille, puis commencer le travail en faisant un demi-réseau, puis l'on croise le deuxième fuseau par-dessus le troisième, et on met de côté la première paire. C'est un point de toile. On continue en se servant successivement de toutes les paires de fuseaux, en allant de gauche à droite. Arrivé à la dernière paire, on pique une épingle, on l'enterme avec un point de toile, et on continue de droite à gauche.

Cette dentelle est composée de deux parties: le fond, treillage régulier de fils dont le croisement forme le réseau; — le dessin ou la fleur.

Il faut que les courants de fils soient nets et tranchés, que le dessin soit bien ombré, bien dégagé, et que les réseaux soient souples et réguliers.

La qualité propre de la dentelle aux fuseaux, c'est le fond des contours. Celle du point à l'aiguille, au contraire, est le relief et l'accentuation de la fleur. M. Engerand, député du Calvados, France, qui demande à son gouvernement un crédit de \$20,000 pour donner de l'extension à l'industrie dentellière, a dit dans un remarquable ouvrage sur la

dentelle: "Le fuseau est à l'aiguille ce que l'estompe est au crayon; le dessin que le fuseau adoucit, l'aiguille le précise." La dentelle à l'aiguille a plus d'éclat et sert à des usages plus nobles, le flot vaporeux de la dentelle au fuseau plus de souplesse et de charme. Elle ne décore pas la beauté féminine; elle l'idéalise.

À Venise, en 1872, le point risquait de se perdre. Dans toute l'Italie, il n'y avait plus cent femmes qui fissent de la dentelle aux fuseaux. L'intervention du gouvernement la sauva. On installa à Venise une école d'apprentissage, où vinrent une vingtaine de femmes de la campagne. Revenues au village, elles apprirent le métier à leurs filles, et la contrée compte aujourd'hui 3,000 dentellières. La même chose s'est passée en Angleterre et en Autriche, où la dentelle fut vraiment sauvée par une ligue de femmes du monde, à la tête desquelles se mit l'Impératrice.

M. Engerand demande à peu près la même chose aux Parisiennes. Ce serait une oeuvre digne des jolies femmes, et des plus élégantes. Si les dentelles ont paru quelque peu en défaveur, c'est un peu à cause de leur beauté même. Une femme pensait autrefois qu'une parure qui l'avait embellie était capable de l'embellir encore. Mais on croit aujourd'hui qu'une seule toilette ne peut vous faire jolie qu'une seule fois. L'élégance est dans le changement. Médiocre élégance, et qui pourrait bien conduire un jour au goût du clinquant. C'est aux femmes de réagir. Qu'elles travaillent elles-mêmes, et fassent jouer sur le métier l'armée légère des fuseaux entravés de fils blancs: il n'est rien de plus joli pour de jolis doigts. Les dentelles, en retour, embelliront celles qui auront lutté pour elles.

Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite par les
Poudres Orientales
les seules qui assurent
en trois mois le dévelop-
pement des formes
chez la femme et gué-
rissent la dyspepsie et
la maladie du foie.
Prix: Une boîte avec
notice, \$1.00; Six boîtes,
\$5.00. Expédiée
franco par la poste sur
réception du prix.
Dépôt général pour
la Puisseance.

L. A. BERNARD, 1892 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.



HOTEL PELOQUIN

POUR tous ceux qui aiment une promenade hors ville, aussi agréable qu'hygiénique, rien ne vaut mieux que de la faire en char électrique ou en traineau, à destination de l'Hotel Pelouquin, où l'excursion pourra se terminer par un petit souper fin dont cet hotel a la réputation.

À l'homme d'affaires surmené cela rendra des élans de jeunesse, de l'énergie et de la satisfaction. L'air vivifiant de Ahuntsic, d'un tel homme, fait un homme nouveau. Vite il oublie ses soucis et ses affaires et est heureux de vivre. Les étrangers qui visitent Montréal ne devraient pas manquer l'occasion de se promener à travers la plus belle partie de Montréal et de sa banlieue.

Arrangements spéciaux pour paris et clubs. — Spacieuses salles de danse et de banquets.
Pour des détails, faites visite ou écrivez à

J. B. Pelouquin,

AHUNTSIC, Qué.

Propriétaire



Soyez Bien Mis



Je vous enverrai, franc de port, sur réception de \$2.00, ce qu'il y a de plus chic et de plus nouveau en fait de merceries, le tout valant

\$3.00 Pour \$2.00

et consistant en

- 1 Chemise de choix
- 1 paire de Manchettes
- 1 Collet
- 1 paire de Bas
- 1 Cravate
- 2 Boutons
- pour chemises
- 1 paire de Boutons de Manchettes, or plaqué
- 1 Agrafe pour Cravate, breveté

Liste de prix expédiée gratis sur demande.

Cette offre est faite dans le but de vous convaincre que je puis vous expédier par maille, à des prix défiant toute compétition, ce qu'il y a de plus nouveau en fait de merceries pour hommes. — Spécifiez grandeur avec votre commande.

Adressez

M. Beaupré, 1718 rue Ste-Catherine, Montréal

The Ault & Wiborg Co of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS
CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS



Pour soigner les oiseaux

CELLES de nos lectrices qui aiment les oiseaux nous sauront gré de leur donner avec une illustration pittoresque des indications sur l'art de soigner ces petites bestioles.

La médecine vétérinaire, avec un entêtement de genèse étymologique, a toujours dédaigné de s'occuper des petits oiseaux.

M. de Buffon, qui ne se contentait pas de porter des manchettes, mais qui fut aussi un grand naturaliste et un thérapeute, négligea la gent ailée et nous priva ainsi de renseignements précieux sur les moeurs et les affections des oiseaux.

Quelques ornithologistes comme Moehring, Scheffer, Vieillot, Temmink, Audubon, etc., ont bien tenté d'expliquer le mécanisme par lequel les causes morbides constatées chez les oiseaux agissent sur leur organisme, mais toutes ces esquisses recueillies dans le manuel de l'oiseleur n'ont retenu l'attention de personne, et le "médecin des oiseaux" est un personnage moderne qu'ont ignoré Aristote, Plin, même Molière et M. G. Cuvier.

C'est d'abord dans la libre Amérique que le "médecin des oiseaux" a vu le jour, puis l'expansion américaine aidant, les rives de la Tamise connurent cette profession délicate, qui intéresse au même titre le canari de Jenny l'ouvrière et les colibris des plus riches villégiatures du West-End. Par ce temps d'entente cordiale, le "médecin des oiseaux" traversa le détroit, et maintenant nos petits camarades des pinsons, les passereaux et des rossignols peuvent se plaindre tout à l'aise. On les soignera comme des chrétiens, et ils n'entendront plus le glas de la phrase sacramentelle: "Qu'on leur torde le cou".

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer, non pas un "bird-doctor", mais une jeune doctoresse qui s'ingénie avec beaucoup de science et de tendresse, à adoucir les maux qui désolent les nids.

Rien de plus étrange et de plus gracieux à la fois que son cabinet de consultation, que nous avons visité avec une curiosité discrète. Ici point de pièces anatomiques qui pourraient donner le frisson à la clientèle de bouvreuils, de fauvettes et de pinsons, mais des oiseaux naturalisés parés des plus riches couleurs.

Par une délicate attention, Miss ***, la doctoresse, a réuni, dans son intéressante collection, tous les insectivores, ces précieux auxiliaires de notre agriculture, puis les oiseaux qui détruisent les rats et autres petits quadrupèdes nuisibles aux végétaux, ainsi qu'à leurs graines ou à leurs fruits. Voici une espèce de Falconide ayant les allures des échassiers, qui combat à la Martinique les ophidiens les plus venimeux.

Depuis la catastrophe qui a ravagé l'île, cet oiseau est devenu rare, presque introuvable.

Dans une vitrine de style moderne, s'étagent des oiseaux voyageurs comme l'effraie, l'hirondelle, la caille, qui traversent la Méditerranée à époque fixe, des marcaires cosmopolites comme des Anglais, etc.

La table d'opération, cette hantise des malades, a un aspect bon enfant capable de rassurer l'oiseau le plus craintif... point de trousse rébarbative, de scies angoissantes, de scalpels sanglants... Des pinceaux, des petits ciseaux, du bois, de la colle, de l'eau boriquée, une solution d'alun, un putoir, une bobine de fil, et c'est tout.

La méthode employée par notre doctoresse n'est pas, n'en déplaise à M. Hachet Souplet, le distingué psychologue zoologique, absolument coercitive, et la persuasion y figure pour une bonne partie.

S'il s'agit de faire prendre une pilule à un "client", la doctoresse l'y invite, et ne le contraint que s'il offre une insurmonta-

ble résistance. Généralement, la pilule est insérée dans un grain de raisin, que l'oiseau becquète volontiers. Nous avons vu cependant un perroquet qu'il a fallu lier pour lui faire avaler une pilule grosse comme un pois.

Les oiseaux de basse-cour sont plus exposés que les autres aux maladies de tout genre. Malgré les remarquables travaux de Pasteur, l'entérite folliculaire ou glaireuse les guette et fait de nombreuses victimes.

Mais poules, pigeons ou canards ont d'autres ennemis, le chien dont le coup de dent est sûr et rapide, le renard et quelquefois le loup.

Quand il s'agit d'un canard domestique, le remède est simple: on accommode le

bataille avec une patte cassée; ou une aile arrachée; et l'intervention chirurgicale s'impose.

Le combattant malheureux, chloroformisé habilement, laisse pendre sa patte brisée, que l'homme ou la femme de l'art applique sur une éclisse de buis, pour le tenir dans une fixité absolue. De cette fixité dépend la guérison.

Il n'entre pas dans notre cadre d'énumérer les affections qui frappent les oiseaux, contentons-nous d'indiquer avec Russ les signes de santé qu'il importe de constater chez les oiseaux sains:

"Tout oiseau doit être fort et gai; sa vivacité naturelle; le plumage bien adapté au corps, lisse et brillant, surtout exempt de saillies sous le ventre; l'oeil limpide et vif, sans mélancolie ni atonie. Les narines doivent être ni sales, ni visqueuses, et l'os de la poitrine, ou bréchet, non saillant. Au repos, il ne doit avoir ni la respiration courte, ni faire entendre, par intermittence, des sons bruyants. Cette dernière particularité est naturellement le prodrome d'une affection de poitrine. Surveillez surtout l'alimentation, la graine qui doit être tenue à l'abri des odeurs fortes, dans un endroit ni trop sec, ni trop humide; et l'eau que l'on doit renouveler aussitôt qu'elle est troublée par la présence d'un corps étranger.

Le temps n'est peut-être pas très éloigné où nous verrons à la porte d'une nouvelle célébrité médicale, se presser une longue théorie de moineaux, de pinsons, de colibris, en quête de l'elixir de vie, si parcimonieusement distribué dans notre humanité.

L. d'HAMPOL.

LA CREATION DES HIRONDELLES

(Légende)

C'était le jour du Sabbat, qui est le dimanche des Juifs. L'enfant Jésus, alors tout petit, alla, avec d'autres enfants, jouer dans un champ

voisin. Ils prirent de la terre molle et blanche, la pétrirent avec de l'eau, et formèrent des oiseaux, les ailes étendues. Pour les faire sécher, ils les placèrent au soleil.

Un méchant Pharisien vint à passer par là. Il réprimanda les enfants, d'une voix rude, leur disant qu'ils offensaient le Seigneur, car on ne devait rien faire le jour du Sabbat. Avec son grand pied il voulut écraser les oiseaux; mais l'Enfant divin étendit sa petite main; tous les oiseaux, devenus de gentilles hirondelles, se mirent à voler jusqu'à la sainte maison habitée par Marie et Joseph. Accrochées aux saillies du toit, ces messagères du printemps, avec la terre qui les avait formées, construisirent leurs nids. Et depuis, elles ont toujours choisi, pour abriter leurs familles, la demeure des humbles et des pauvres, à qui elles apportent paix et bonheur.

Elles n'ont pas abandonné leur Créateur et le nôtre dans son agonie. Lorsque les mauvais Juifs le menèrent au Calvaire pour le crucifier, les hirondelles le suivirent avec les saintes femmes, en faisant entendre un gazouillement de douleur. Avec leur bec, elles ôtèrent les épines de la couronne qui blessait le front du divin Crucifié. Et quand

l'Homme-Dieu eut rendu le dernier soupir, elles prirent le deuil, se couvrant d'un grand manteau noir, qu'elles portent depuis cette époque.

PENSEES ET MAXIMES

Les femmes emploient leur plus fine adresse à vous passer un bandeau sur les yeux; puis, elles vous reprochent de trébucher. — Paul Bourget.

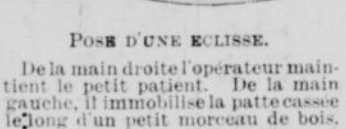
* * *

La femme qui nous ressemble nous est antipathique. Ce que nous cherchons dans l'autre sexe est le contraire de nous-mêmes. — Ernest Renan.



LA PATTE CASSÉE.

De légères éclisses ont été appliquées à droite et à gauche de la patte cassée. Pour les maintenir, on les attache ensuite solidement avec du gros fil.



POSE D'UNE ECLISSE.

De la main droite l'opérateur maintient le petit patient. De la main gauche, il immobilise la patte cassée le long d'un petit morceau de bois.



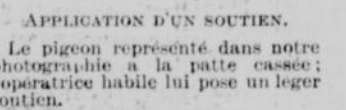
LA NOURRITURE AU COMPTE-GOUTTES.

A l'aide d'un compte-gouttes, on peut nourrir de petite patée aux oeufs les tout jeunes oiseaux.



LA CHLOROFORMISATION D'UN PERROQUET

Lorsqu'une douloureuse opération chirurgicale s'impose pour un oiseau blessé, on l'endort au chloroforme, appliqué à très petite dose.



APPLICATION D'UN SOUTIEN.

Le pigeon représenté dans notre photographie a la patte cassée; l'opératrice habile lui pose un léger soutien.



LA PILULE ET LE PERROQUET.

Le perroquet soigneusement maintenu, on lui introduit dans le bec une petite pilule.

On se doute de la science d'observation qu'il faut posséder pour comprendre la gent ailée, pour distinguer entre les cris de joie ou de douleur!

Les serins sont, d'entre tous les oiseaux domestiques, ceux que nous sommes le plus accoutumés à voir, à chérir et à soigner; les canaris surtout sont les hôtes préférés des cages modestes.

La douceur de ce petit volatile ne l'empêche pas cependant de se quereller avec ses congénères, de se battre même avec un acharnement dont on le croirait volontiers incapable.

Or, quelquefois il arrive que les combattants emplumés restent sur le champ de

"Maison de confiance"

UN SEUL PRIX



Fourrures

NOUS INVITONS LES DAMES

à venir visiter notre Exposition de Fourrures, Manteaux, Colletteries, Etc. ¶ Nous n'avons qu'un seul prix marqué en chiffres compris de tous. ¶ Toutes nos marchandises sont de la fabrication de notre maison, et ce que nous garantissons verbalement est garanti par écrit.

TELEPHONE MAIN 3163

O. Normandin

274, rue Saint-Laurent
220, rue Saint-Jacques



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, GLISES, THEATRES et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux * EMPIRE * vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous contemplez quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratuits.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.
221, Rue St-Jacques, MONTREAL.
Tel. Bell Main 1691

LA CURE DU DR. CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEURALGIE, RHUMATISME, Etc.

EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres au Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la malle.

CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.



REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Alice. — 1. Le changement d'adresse a été fait. 2. Nous donnerons ces recettes dans un prochain numéro, n'ayant pu nous le procurer cette semaine.

Chercheurs. — Je n'ai que peu de renseignements à vous offrir, malgré mon grand désir de vous être utile. Je crois cependant qu'en adressant votre demande d'emploi à M. John F. Stevens, ingénieur en chef de la Commission des travaux du Panama, à Washington, Département des Travaux Publics, vous obtiendrez les renseignements que vous désirez.

Joséphine Pélo. — Il ne faut signer vos lettres que du pseudonyme sous lequel vous désirez recevoir votre réponse. 1. Si vous aimez ce jeune homme, je ne crois pas que cette légère infirmité soit suffisante pour vous empêcher de l'épouser. 2. Rien n'est plus simple, ne visitez pas cette jeune fille, et lorsqu'elle se présentera chez vous, si elle s'y présente, faites dire que vous ne recevez pas.

Valenco. — Nous avons publié le langage des timbres-poste en septembre dernier, je vous réfère à la liasse de l'Album. Ces choses ne sont pas assez importantes pour qu'on y revienne si fréquemment.

Ernestine. — Pour combattre cette rougeur émotive, plusieurs traitements ont été préconisés, mais aucun n'a été jugé efficace. L'habitude du monde, l'âge et l'oubli de soi atténuent cet inconvénient. Du reste, chez une jeune fille, cette rougeur n'a rien qui soit désagréable, elle comporte même un certain charme. 2. Chaque soir, au moment du coucher, appliquez sur vos cils un peu de vaseline blanche, au moyen d'un menu pinceau. — Merci pour votre bon souhait.

Wilfridine. — Si ce jeune homme n'est pas votre ami intime, c'est-à-dire si vous ne le connaissez que d'après les correspondances que vous échangez, ne lui donnez pas votre photographie, quand même vous posséderiez la sienne. — Merci pour votre jolie carte et vos bonnes paroles; il n'y a nulle indiscretion.

Yvette et Finon. — Je ne sais comment il se fait que vos noms n'aient pas paru, je me rappelle fort bien les avoir moi-même remis à qui de droit. Cette erreur sera réparée.

Lauretta. — Mille remerciements pour votre jolie carte. Lorsqu'on est obligé de se présenter soi-même à quelqu'un de qui on est inconnu, on fait généralement passer sa carte de visite à cette personne, ou on la lui donne soi-même, ou encore, on se nomme tout simplement en ajoutant: "Je ne crois pas avoir l'avantage d'être connue de vous, Monsieur, ou Madame", selon le cas. 2. On dit "entendre une pièce de théâtre". — Vos bons souhaits me sont précieux.

Paillon brun. — 1. Oui, on remercie par lettre pour un cadeau reçu, lorsqu'on sait ne pas devoir rencontrer le donateur prochainement. 2. Il faut porter le deuil d'un beau-père ou d'une belle-mère, comme celui de ses parents proches. Le blanc n'est admis dans le deuil que pour les jeunes enfants. Ce deuil dure deux ans, dont six mois de demi-deuil. 3. L'ammoniaque fait disparaître les taches d'encre sur le marbre. Cette insertion sera faite.

R. C. de Pierreville. — 1. Lisez la note que nous publions à la colonne de ces échanges. 2. Je ne connais pas du tout la manière de "tirer les horoscopes", et je vous conseille de ne pas croire à ces billevesées.

COLETTE.

NOTE — Quelques lettres de mon courrier se sont malheureusement égarées dans un changement de bureau survenu à notre revue au cours d'une transformation dont le public a été informé. Mes aimables correspondants voudront bien me pardonner et m'écrire de nouveau leurs demandes, auxquelles je répondrai cette fois sans tarder. On est prié également de lire avec attention ce qui est dit plus loin au sujet des échanges de cartes postales.

C.

CE QUI CHARME

(Pour les jeunes femmes)

La douceur est à la femme ce que le sucre est aux fruits. Sa principale affaire est d'être heureuse d'un bonheur qui rayonne autour d'elle comme un soleil domestique, et qui rend les autres heureux. Certes, elle peut avoir parfois les larmes dans les yeux, mais il faut que ces larmes mouillent un sourire.

Plus d'un homme a dû toute sa carrière à un sourire de femme. — "Vous m'avez souri, dit Pétrarque, et j'ai cru que c'était le printemps, et dans mon cœur sont éclosés les fleurs de l'espérance."

— "Pourquoi ne ris-tu pas, maman?" disait une petite fille de trois ans à sa mère qui l'habillait, l'air préoccupé. — A cette question, faite d'un ton sérieux et inquiet, la mère ne put s'empêcher de rire, et le petit cœur fut joyeux.

Le rire sain et réconfortant de la mère pénètre dans le cœur des enfants et ne s'y efface jamais, non plus que sa tristesse et ses reproches. Lorsque les yeux de la mère sont clos, que ses lèvres et ses mains sont immobiles à jamais, elle ne saurait avoir d'épithète plus glorieuse que celle que j'ai recueillie dans un cimetière de campagne, sur une simple table de marbre:

"Elle a toujours amené le bonheur au foyer."

* * *

Mais comment rendre les autres heureux si l'on n'est joyeux et heureux soi-même? La joie est contagieuse, et ce sont les heureux qui donnent le bonheur.

On raconte qu'un ministre de la guerre, — en des temps très anciens, — lorsqu'on lui proposait un nouveau général à nommer, demandait invariablement: — "Est-ce un homme heureux?"

De même, on peut demander d'une femme: Est-elle heureuse? c'est-à-dire est-elle franche, naturelle, de bonne humeur? Est-elle oublieuse d'elle-même et pleine de sollicitude pour autrui? Est-elle aimante, en un mot?

* * *

La charité, qui consiste à donner, — non pas seulement de l'argent, des aliments, des vêtements, mais ce que les femmes sont tout particulièrement capables d'offrir: la sympathie, l'indulgence, la patience, la bienveillance, le baume des paroles et du sourire, — la charité, pour être bien ordonnée, doit, n'en déplaise au proverbe, commencer par les autres.

S'inquiéter des peines d'autrui et tâcher de les alléger, être le "prochain" dans le sens le plus large du mot; sans négliger son intérieur et ses relations mondaines, alimenter son cœur et orner son esprit, laisser briller ses talents sans en faire parade, ce sont là des devoirs qui exigent du temps et de l'énergie, mais qui, bien remplis comme il arrive souvent, sont la gloire de la femme.

* * *

On peut dire que l'art de plaire est le premier art de la femme et celui qu'elle doit le plus soigneusement cultiver. Mais il s'en faut que cela veuille dire qu'elle doit s'appliquer à plaire en toute circonstance et à tout le monde. Ce n'est pas nous qui

lui conseillerons d'être purement et simplement une créature bonne et facile. Être bon jusqu'à la faiblesse, c'est n'être bon à rien. Une personne vraiment bonne doit, à l'occasion, savoir dire: "Non!" et le dire une fois pour toutes.

D'ailleurs, dans cette œuvre de plaire, il faut que la femme considère les moyens et le but. Les moyens seront toujours nobles et le but toujours élevé. Il ne s'agit pas d'attirer à soi les hommages et les compliments admiratifs. Il y a des femmes qui sont recherchées de tous parce qu'elles méritent de l'être. Ce sont celles-là seules qui nous occupent, et non les malheureuses qui se servent de leurs charmes comme d'un philtre pour enivrer les cœurs et affoler les cerveaux.

B.-H. GAUSSERON.

COMMENT ON ECRIT

Un proverbe vulgaire dit: le ton fait la chanson; il ne faut pas oublier que, dans une lettre, le ton n'adoucit jamais l'expression. On ne pourrait donc, sous prétexte de parler sans phrases, se dispenser des formes polies, aimables et bienveillantes.

Si le cœur est rempli de sentiments délicats qu'on veut exprimer, on les peindra fort bien; les mots viendront tout naturellement à l'esprit; il n'y aura ni effort ni recherche savante; la simplicité doit être la qualité dominante du style épistolaire. Les femmes trouvent tout naturellement le mot qui charme.

Quand on écrit à des personnages, on leur donne toujours leur titre ou leur qualité.

Pour un militaire, on commence par colonel, général. Un officier, un soldat, écrivent: Mon colonel, mon général.

Mais il faut dire: monsieur l'amiral, même quand on n'appartient pas à l'armée de terre ou de mer.

On dit amiral à un vice-amiral et à un contre-amiral.

Jamais le mot monsieur ne précède le mot prince.

Dans les pays de régime républicain, on écrit au Chef de l'Etat:

Monsieur le Président, et on finit: Je suis, avec le plus profond respect, Monsieur le Président, votre très humble serviteur.

La même formule pour un ministre ou un ambassadeur auquel on adresse une supplique.

L'usage est le même pour les femmes que pour les hommes.

Quand on fait à un fonctionnaire une demande qui n'a pas le caractère de supplique, on termine ainsi: Veuillez, Monsieur le Préfet, ou Monsieur l'Inspecteur, etc., recevoir l'expression de ma considération distinguée.

Toutes ces lettres s'écrivent sur du papier grand format, dit "papier ministre".

Le papier à lettres.

La vogue est aux papiers teintés, de tons très doux, bleutés, gris ou crème. On n'emploie presque plus le papier blanc. Le papier vergé, à lignes apparentes, a remplacé le papier toile, tombé dans le domaine du commun. On chiffre sur le coin de gauche, en haut de la feuille. Les chiffres et les armoiries sont très discrets.

La beauté de mon rêve

Mon rêve a la beauté terrible de l'éclair!
Il a des ailes d'or et couronne le monde,
Et mon âme, nourrie à sa force féconde,
Semble emporter son corps dans les souffles de l'air...

Mon rêve a la fraîcheur d'un matin de printemps,
Il en a les rayons et les fleurs naissantes;
Il en a les parfums et les troublants instants...
Il vibre comme lui de voluptés ardentes.

Mon rêve a l'innocence exquise d'une enfant.
Comme la vierge, il a la candeur et la grâce;
Rien ne peut le ternir, et l'essaim triomphant
De ses désirs chrétiens, l'enlève dans l'espace!

Mon rêve a des rayons, comme en a le soleil,
Et dans les nuits d'été, l'étoile scintillante;
Ils éclairent mon cœur et peuplent mon sommeil,
De sourires d'amis et de lèvres d'amante...

Mon rêve a la clarté qui fouille dans la mort!
Il a vu que le Christ nous attend, tel un père;
Il a vu les hochets, la fortune et le sort...
Et depuis lors, il plane, au delà de la terre!

A.-E. PROULX.

Calmez ces douleurs

Une seule application de
NERVOL

sera suffisante pour guérir

Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciaticque, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c

John T. LYONS
8 Bleury, Montréal

DUPUIS FRERES

Nos magasins sont fermés tous les soirs, à 6 heures, excepté le Samedi.

Les commandes par la maille, sont EXÉCUTÉES AVEC SOIN.

Vente de Février

Au lendemain de l'inventaire, nous sommes à faire la revue des différents rayons. Quantité de lignes désassorties ou dont il ne reste pas un choix satisfaisant quant aux couleurs, vont être marquées à des prix pour écouler. Il faut que toutes ces balances de lignes disparaissent pour faire place à l'importation du printemps, que nous recevons maintenant. Les femmes économes ne sauraient mieux faire que de visiter nos différents rayons, durant ces premiers jours de février.

DUPUIS FRERES

Le Grand Magasin Départemental de l'Est

1571 à 1589 rue Sainte-Catherine

VER SOLITAIRE

TÉNIFUGE LANCTOT

Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays. Le TÉNIFUGE ne réclame aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun — douze capsules sont une dose.

La bouteille \$1.00 franco, par la poste

Henri Lanctot, Pharmacien

PHARMACIES { 672 } RUE ST-LAURENT MONTREAL

Un cadeau pour Fumeurs

L'allume Cigare

"MATCHLESS"

allumera votre cigarette ou pipe au plus gros vent.

Remplace avantageusement les allumettes.

Consiste en quatre parties se remplaçant facilement.

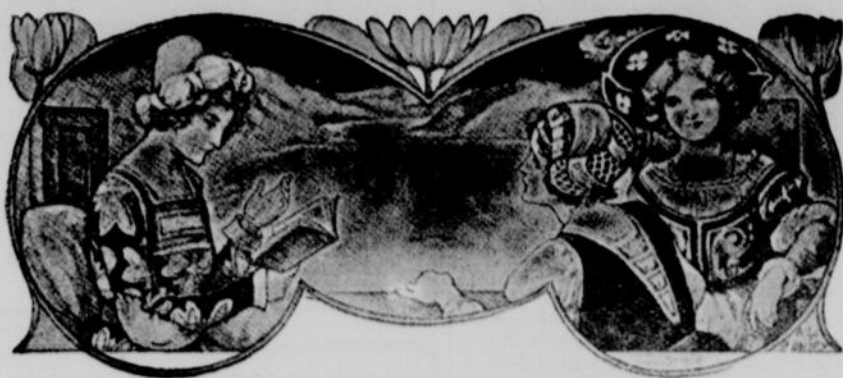
Ressemble à un porte-allumettes. Fini en alluminium, en nickel ou en acier oxidé. Prix, 75c.

Expédié franc de port sur réception du prix.

Adressez: Y. Théo Yaliquette, 1735, Ste-Catherine, Montréal



Recettes pour la ménagère



PASTILLES

Dites à la goutte

Fraise, framboise, citron, menthe, etc.

Très fréquemment, on nous réclame des recettes de pastilles à la menthe, au citron, au café, à la fraise, etc., sans se rendre compte de l'outillage nécessaire pour les confectionner. Cet outillage n'est pas volumineux, mais il est spécial, indispensable, et il ne peut être utilisé pour aucun autre emploi. Il se résume en un petit poëlon de cuivre rouge, — nullement le poëlon d'office ordinaire — de la forme indiquée par le croquis, et désigné sous le nom de poëlon à pastilles.

Des plaques de ferblanc souple; une spatule en bois pour faire fondre le sucre, et une aiguille à tricoter ordinaire fichée dans un bouchon, qui sert de manche.

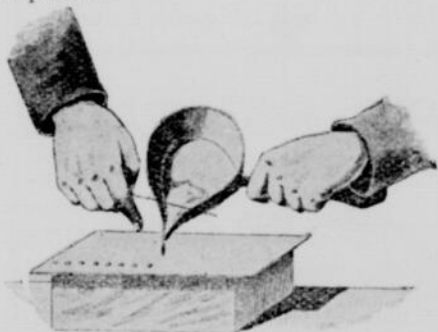
Proportions.

1 livre de sucre en poudre; de 4 à 6 cuillerées à bouche de purée de fraises ou de framboises; quelques gouttes de citron.

Opérations préliminaires.

Mettez le sucre dans un saladier de porcelaine très propre. Les fruits auront été d'autre part, passés au tamis de crin; le fer noircit les fruits. Dans le sucre, commencez par ajouter 3 cuillerées seulement du fruit passé. Avec une petite spatule, ou à défaut une petite cuiller de bois, triturez le tout en appuyant fortement et assez longtemps, car le mélange est difficile à obtenir. Le sucre ne doit pas se liquéfier; il doit être qu'humecté et faire une masse compacte, bombée, gardant la forme qu'on lui donne, sans s'étaler ni s'affaisser. Si les trois cuillerées de jus de fruit qu'on a mises au début ne suffisent pas pour humecter le sucre à ce point, ajoutez-en d'autre, mais avec précaution, par demi-cuillerées seulement à la fois. Car si la masse est trop liquide, la pastille ne tiendra pas. Au cas où on aurait eu la main trop lourde, on peut ajouter du sucre sans inconvénient, pour rétablir l'équilibre.

Nettoyez à fond les plaques de ferblanc et empilez-les sur une table en les surélevant sur une boîte ou un gros livre, de façon à les trouver devant vous à hauteur de la poitrine au moment où vous allez couler les pastilles.



Les pastilles.

Le feu le plus commode pour y chauffer le sucre est celui dont on peut obtenir un réglage précis, avec diminution instantanée. À défaut d'un petit réchaud à gaz, un petit foyer à charbon de bois qu'on recouvre de cendres est ce qu'on peut le mieux conseiller.

Mettez 3 cuillerées, bien pleines, du sucre parfumé dans le poëlon. Posez sur le feu. Avec la spatule, remuez doucement pour chauffer également le sucre, sans le fondre en sirop. Il doit être un peu plus que tiède, pas davantage. À cet état, il reste encore très épais, lourd, et coule très lentement. C'est parce qu'il doit couler difficilement, et produire ainsi un renflement à sa sortie du bec, que la pastille sera ronde.

Le sucre étant donc chaud à point, saisissez le manche du poëlon avec la main gauche, et de manière à avoir le derrière du poëlon tout près et à hauteur de votre poitrine. Prenez le bouchon de l'aiguille dans la main droite. Penchez le poëlon en avant sur la plaque, et à mesure que la masse de sucre afflue près de l'extrémité du bec, rasez le bec même du poëlon pour couper le sucre qui s'échappe, et tombe en pastille. (Voir le croquis.) On procède très vivement, sans jamais relever le poëlon ni sans changer l'aiguille de direction. Depuis le moment où le poëlon a été incliné vers la

plaque, jusqu'à celui où le sucre ne coule plus du tout, il faut, sans interruption, promener le poëlon très vite d'un bout de la plaque à l'autre: soit de droite à gauche pour commencer, et on revient de gauche à droite, ainsi de suite.

Remettez du sucre parfumé dans le poëlon. Chauffez de nouveau et continuez à remplir la plaque. Celle-ci étant garnie, mettez-la vivement de côté, et continuez sur les autres.

Pour détacher les pastilles, prenez d'abord la première plaque garnie. Tenez-la entre les deux mains, et secouez-la doucement pour la faire gondoler. — ce ferblanc doit être en conséquence très souple, comme nous l'avons dit. Ce mouvement détache aisément les pastilles. Versez-les sur un tamis de crin, et au fur et à mesure, empilez de nouveau vos plaques l'une sur l'autre pour les garnir de nouveau, mais cette fois à l'envers. Si vous avez du sucre pour une troisième charge, vous reprenez le premier côté des plaques, sans les laver. Le nettoyage final de ces plaques se fait simplement à l'eau froide.

Il faut bien les sécher, les envelopper et les mettre de côté, car leur usage doit être uniquement réservé aux pastilles.

Si, au lieu de suc de fruits, on veut faire des pastilles à la menthe, au café, etc., etc., on emploie de l'eau parfumée ou de l'infusion de café. Pour le citron, l'orange ou la mandarine, on prend des morceaux de sucre qu'on frotte sur le fruit même pour extraire du zeste, ou partie colorée, le parfum qu'il détiend. Puis on pile le sucre, on l'ajoute à une quantité de sucre en poudre qui parait le poids voulu, et l'on humecte avec le jus du fruit qui, employé seul, ne donnerait ni parfum ni ton suffisants.

Pieds de veau Vinaigrette.

Prendre une livre de jarret de veau et une livre de jarret de boeuf, deux pieds de veau, faire cuire pendant cinq heures avec des légumes. Quand tout est réduit et cuit, mettre sur la planche à hacher, couper la chair en dés, mélanger les diverses viandes avec une cuiller, mettre le tout dans des verres à boire ou des pots à confiture, arrondis et pas trop larges. Laisser refroidir et prendre en gelée, jusqu'au lendemain, démolir, couper en tranches comme du saucisson.

Servir avec des oeufs durs et une vinaigrette à la moutarde.

Brioche aux confitures.

Pour faire cet entremets, ou plutôt ce dessert, on se servira de brioche en couronne. Prenez-la fraîche si vous voulez, mais on pourra très bien employer une brioche rassie, que l'on aura à meilleur compte chez le pâtissier; comme on remet le tout au four, ce sera tout aussi bon.

Coupez donc des brioches en tranches d'égal épaisseur, à peu près comme une pièce de cinquante cents.

Ranguez-les sur un plat et étendez sur chaque morceau une couche de confiture; la confiture d'abricots réussit toujours bien et plaît généralement à tout le monde, de même que la gelée de groseilles; on pourrait aussi y mettre de la confiture de cerises, de fraises, de prunes ou d'oranges, à son goût.

Mettez le plat au four, mais ayez soin de faire chauffer doucement; si le feu était trop vif, la confiture grillerait, et la brioche ne serait pas chaude et tendre à l'intérieur.

D'autre part, on prépare une sauce au rhum, de la façon suivante:

Dans une petite casserole en cuivre ou une casserole émaillée, on fait chauffer, sans laisser bouillir, une cuillerée de rhum et deux morceaux de sucre par deux tranches de brioche.

On verse la sauce sur les brioches; mais il ne faut opérer le mélange qu'au moment de servir.

IL LE TROUVERA

Celui qui veut guérir vite et bien son rhume ou sa bronchite trouvera un remède efficace et sûr dans le BAUME RHUMAL. Toutes les pharmacies en sont pourvues. Prix, 25 cts la bouteille.

CLARK'S CORNED BEEF.

(Boeuf Salé de Clark)

Beau boeuf, bien préparé et vendu en canistres à l'épreuve de l'air et de toute impureté. Ouvrez le canistre et vous avez prêt à servir un repas délicieux et nourrissant, — très économique. Les os et le gras superflu en sont enlevés, de sorte que tout se mange. Achetez-en dès maintenant.

WM. CLARK, Mir., Montréal

Lits Jumeaux

Cuivre et Fer

valant \$30, pour \$18



Nous les vendons à très bas prix parce que nous avons acheté à grande réduction tout ce que le fabricant en possédait.

Nous sommes les seuls à Montréal qui tenons ces lits.

Les ornements et les montants sont en beau cuivre brillant ne se ternissant jamais, le reste est émaillé en blanc.

Hauteur du chevet, 5 pieds 7 pcs.; Pied, 4 pieds. Vendus à la paire et manufacturés en une seule dimension, 3 pieds par 6½.

Lits commodes, peuvent être employés comme lits simples ou comme lits doubles.

Toujours vendus \$30.00, mais en mentionnant ce journal on pourra les obtenir pour \$18.00.

RENAUD, KING & PATERSON

Coin des rues Guy et Ste-Catherine

INSTRUMENTS DE MUSIQUE



ET MUSIQUE EN FEUILLE

Assortiment le plus complet et à meilleur marché au Canada.

RÉPARATIONS DE TOUTES SORTES FAITES SUR LES LIEUX

Agent pour Besson & Cie, Londres, Ang.; Pelissier Guinot & Cie, de Lyon, France; York & Sons, de Grand Rapids, Michigan.

Chas. Lavallée
35 COTE ST-LAMBERT
Tél. Bell Main 554 Maisons Fondées en 1862

Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue

Enlevés Instantanément

sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.
\$50.00 DE RÉCOMPENSE À QUICONQUE NE RÉUSSIT PAS. et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de Poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la Razorine du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez: Cooper & Co., Dep. 12, 425 St-Paul, Montréal, agents exclusifs pour le Canada.

Votre buste développé de 2 pcs dans un mois avec le BUSTINOL du Dr Simon, de Paris, France.

\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix, \$1.00 le flacon, qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré, enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol expédié gratis sur réception de 10c pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adressez: Cte Med. Dr Simon, Dep. 12, Boite Postale 713, Montréal.

LE FAVORI DES GARDE-MALADES

WILSON'S INVALIDS' PORT

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le WILSON'S INVALIDS' PORT.

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le WILSON'S INVALIDS' PORT, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extraits d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Milton L. Hersey

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1.00. Six, bouteilles, \$5.00.

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour \$1.00

H. ARDEL	Le Rêve de Suzy	1 vol
J. THIERY	Châteaux de Cartes	1
J. de GASTYNE	Mère Crucifiée	1
E. CAPENDU	Le Capitaine Lachapelle	1
P. SALES	L'honneur du Mari	1
E. de MONTEPIN	La Femme Detective	1
C. GUEROUIT	La Bourgeoise d'Anvers	1
E. de MONTEPIN	Le Crime de la Policière	1
H. CONSCIENCE	Guerre des Paysans	1
P. FEVAL	Chouans et Bleus	1
E. GABORIAU	L'Affaire de la Rue de Provence	1
E. BERTHET	Le Pacte de Famille	1
A. MATTHEY	Vengeance Secrète	1
	Etc., Etc., Etc.	

LIBRAIRIE DEOM FRERE
1877 rue Ste-Catherine, MONTREAL

Les propos du docteur

LA ROUGEOLE

Symptômes. — La rougeole est une affection fébrile, contagieuse, dont le caractère extérieur est une éruption spéciale et dont les phénomènes intérieurs siègent principalement sur l'appareil respiratoire.

Cette affection est produite par un virus dont le principe contagieux est renfermé dans la salive, les larmes, les excréments nasaux. La maladie est transmise de l'homme malade à l'homme sain. La transmission des germes se fait surtout par l'air, mais ceux-ci peuvent être transportés par des vêtements, du linge, ayant séjourné dans un foyer d'épidémie.

On peut affirmer que la rougeole est la plus répandue de toutes les maladies.

Le poison rubéolique est un de ceux qui se développe avec le plus de rapidité, et son importation dans une localité depuis longtemps indemne peut y faire naître en peu de temps une épidémie.

La marche débute par de petits frissons, rarement de grands. Ces frissons peuvent se répéter pendant plusieurs jours de suite, généralement aux mêmes heures. Avec eux la fièvre s'allume. Les malades se mettent à éternuer, à tousser; l'oeil est brillant, les larmes coulent assez abondamment. La toux est rauque, sèche, un peu aboyante, comme dans le faux-croup. Quelquefois, si la fièvre est intense, les petits malades ont des convulsions, qu'il faut redouter, si elles se répètent trop souvent. Cet état dure de trois à six jours, jusqu'à l'apparition de l'éruption.

L'éruption. — Sur le menton, la face, les avant-bras, il y a quelques petits points rouges disséminés, très espacés, sur le menton principalement. Chacun d'eux va devenir le siège d'une tache plus grande; mais, en même temps que ce pointillé, apparaissent d'autres taches rosées qui s'élargissent et prennent la dimension d'une lentille. L'éruption, qui a commencé par le menton, se continue au cou, au tronc, aux membres supérieurs, aux membres inférieurs. C'est là sa marche habituelle. Elle se montre dans sa totalité en quarante-huit heures.

La fièvre continue tant que dure l'éruption, mais dans les cas simples, elle tombe en même temps que celle-ci finit.

Les taches restent dans leur plein pendant quatre à six jours, puis elles disparaissent; les lamelles épidermiques qui formaient leur surface tombent sous l'aspect de petites pellicules de son; cette desquamation est parfois tellement fine qu'elle est à peine visible.

Le nez, qui avait coulé jusqu'ici, se dessèche; il se forme quelques petites croûtes à l'intérieur; les larmes cessent d'humecter les yeux en aussi grande abondance; la bronchite mûrit et les malades crachent les mucosités qui gênaient leur respiration.

Traitement. — Si la maladie est régulière, elle sera abandonnée à elle-même. Aucun médicament ne peut l'enrayer, et là comme ailleurs les remèdes inutiles deviennent rapidement des remèdes nuisibles. On se bornera à observer les règles de l'hygiène et la diète. Le malade sera soigné dans une pièce vaste et bien aérée, où la température, toujours égale, ne dépassera pas 18 degrés centigrades. On évitera de surchauffer l'air de l'appartement; c'est une pratique détestable. On évitera aussi d'étouffer le malade sous le poids des couvertures et des édredons, comme on a trop souvent l'habitude de le faire. Il suffit de le tenir chaudement.

On soutiendra les forces du patient avec du bouillon et du lait; on lui fera prendre des boissons acidulées, pas trop fortes. Les soins de propreté ne seront pas négligés et on pourra rapidement, une fois par jour, laver le malade à l'eau tiède. Enfin, on combattra la toux par les moyens ordinaires.

Il est bien entendu que l'on devra pratiquer l'isolement absolu du malade.

L'art de respirer.

On sait que beaucoup d'enfants qui restent chétifs et n'acquiescent point le développement qui correspond à leur âge — et qui souvent sont retardés intellectuellement aussi bien que physiquement — doivent leur insuffisance de développement à des végétations de la gorge ou des fosses nasales, qui s'opposent au libre fonctionnement de la respiration nasale. Ces enfants ont les voies respiratoires obstruées: ils sont reconnaissables à leur habitude de respirer par la bouche et de tenir la bouche entrouverte — ce qui ne contribue pas à intellectualiser leur expression — aux bruits peu agréables que fait leur nez quand ils respirent par cet organe et souvent à un épaississement marqué des lèvres. Pour les guérir, pour leur permettre de prendre leur développement, on a coutume de les opérer: on fait l'ablation des amygdales ou bien des végétations qui font obstruction dans les fosses nasales. Il arrive souvent, toutefois, que l'opération ne

donne pas les résultats qu'on en attendait. L'enfant ne reprend pas son essor physique; il reste ce qu'il était, et l'intervention du chirurgien semble avoir été parfaitement inutile. C'est qu'il ne suffit pas toujours de supprimer l'obstacle; il faut quelque chose de plus; il faut que l'enfant revienne à la respiration normale et, s'il n'y revient pas de lui-même, ce qui arrive assez souvent, il faut la lui apprendre par la gymnastique respiratoire. A ceux qui l'ignorent — ou qui l'ont oublié — il faut enseigner l'art de respirer. Les sujets à qui cet enseignement est nécessaire sont nombreux.

Il y a ceux dont nous venons de parler; il y a ceux qui sont atteints de pseudo-hypertrophie du coeur, de croissance; il y a un bon nombre d'anémiques; il y a des convalescents aussi, relevant d'une longue maladie; il y a tous les tuberculeux, tous les malingres, tous les bronchitiques, et, enfin, beaucoup de personnes que des affections de l'abdomen empêchent de respirer convenablement. Mais en quoi consiste la gymnastique respiratoire? Voici la méthode, d'après une intéressante étude de M. Georges Rosenthal.

La première étape comprend les respirations physiologiques dans différentes attitudes. Le sujet se couche sur le dos et respire un certain nombre de fois, en présence du médecin, qui bat la mesure et donne le rythme. Puis le même exercice est répété, le sujet étant couché sur un côté, puis sur l'autre, assis, debout, et debout avec bras étendus en avant ou sur le côté. Une seconde série d'exercices consiste en respirations accompagnées de mouvements positifs des bras ou de l'ensemble du corps: mouvements lents, graduels, n'ayant rien de violent ou de brusque, mouvements passifs, où l'effort est fait par le médecin, qui guide et soulève les membres. A un degré plus avancé, les exercices respiratoires sont accompagnés de mouvements positifs où le médecin n'intervient que pour guider, le sujet seul donnant l'effort. On le voit, pour apprendre à respirer, il faut se procurer un guide compétent et se mettre entre les mains d'un médecin ayant les connaissances spéciales requises. Et l'art de respirer est indispensable à qui veut bien se porter; il est, en particulier, essentiel de l'enseigner aux enfants opérés de végétations du nez et aux sujets que semble menacer la tuberculose.

Un vieux remède.

Voilà un bien vieux remède, un vrai remède de bonne femme, en usage depuis fort longtemps dans certaines contrées, et qui, depuis quelques années, a fait son entrée officielle dans la science courante: nous voulons parler de la levure de bière.

Employée d'abord exclusivement contre les clous, elle est aujourd'hui recommandée dans une foule de maladies; mais parlons d'abord de son mode d'administration.

La levure de bière doit être employée fraîche, et ne se conserve guère plus de quarante-huit heures; elle se présente sous l'aspect d'une pâte molle, semi-liquide, de coloration brune, d'une odeur spéciale très accentuée. La dose moyenne en est de deux à trois cuillerées à café par jour, qu'on absorbe après l'avoir fait dissoudre dans un peu d'eau, ou mieux encore dans un peu de bière.

La levure de bière ainsi prise à l'intérieur est un remède souverain contre les clous et les anthrax; on l'a encore préconisée contre la variole, certaines inflammations de l'intestin ou de l'estomac, mais, jusqu'à plus ample informé, il sera bon de réserver son usage aux seuls cas de clous.

Père Guéri de l'Ivrognerie

SAUVE SON PÈRE DE LA FIN DES IVROGNES. ÉCHANTILLON GRATUIT DE PRESCRIPTION SANS GOUT "SAMARIA" ARRÊTE SA PASSION DE BOIRE ET COMMENCE UNE GUÉRISON COMPLÈTE.



"Tout espoir d'empêcher mon père de boire semblait perdu, et nous en ressentions tous le déshonneur. Alors que tout allait de pis en pis, une amie m'a recommandé le 'Samaria'. J'ai appris que vous offriez un échantillon gratuit, et que le remède était sans goût pouvait être administré secrètement. Je me suis décidé à l'essayer et j'en suis bien aise depuis. Le traitement complet que je lui ai donné l'a complètement guéri et je suis heureuse de dire qu'il ne boit plus de whisky. Quelle bonne idée j'ai eu de vous écrire! A présent nous sommes tous heureux. Mon père dit que, de bonne volonté, il n'aurait jamais pu cesser de boire."

Paquet gratis, et brochure contenant renseignements et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adresses: THE SAMARIA REMEDY CO., 65 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

L'ÉPOUSE IDÉALE

Fait la destinée des hommes. L'influence d'une femme en santé est incalculable.

Les sept-huitièmes des hommes, en ce monde, épousent une femme parce qu'ils la trouvent belle — parce qu'elle a des qualités qui inspirent l'admiration, le respect et l'amour.

Il y a dans la santé une beauté qui est plus attrayante pour l'homme que la régularité des traits. Jamais l'homme ne pourra apprécier l'influence des femmes, sur le monde et la civilisation, par leur beauté et leurs santé parfaites. Par elles, des hommes ont satisfait leurs plus hautes ambitions par elles, même des trônes ont été établis et renversés.

Quelle tristesse de voir une belle jeune épouse laissant disparaître sa beauté avant qu'une année se soit écoulée. Une femme malade à moitié morte, spécialement lorsqu'elle est mère de famille, détruit toute joie au foyer et est une charge pour le mari.

Ce que coûte la maladie continue d'une femme affecte sérieusement les fonds du ménage, et trop souvent les soins du médecin ne font aucun bien.

Si une femme constate que son énergie diminue et que tout la fatigue, que ses yeux se ferment, que son sommeil est accompagné de cauchemars, si elle a des maux de reins, maux de tête, pesanteur, nervosité, fluxions blanches, irrégularité ou décoloration, elle devrait prendre les moyens de reconstruire son système immédiatement par un tonique puissant tel que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Ce grand remède pour les femmes a fait plus pour reconstruire la santé des femmes d'Amérique, que tous les autres remèdes ensemble. Il est la sauvegarde de la santé de la femme.

Nous publions ci-dessous sur demande, une lettre d'une jeune femme.

Mde Bessie Ainsley, 611, 10ème rue Sud, Tacoma, Wash., écrit:

Chère Madame Pinkham: —

"Depuis que mon enfant est né j'ai souffert comme je ne voudrais qu'aucune femme souffre, d'inflammation, faiblesse féminine, pesanteur, maux de reins et terribles migraines. Mon estomac fut tellement affecté que je ne pouvais jouir de mes repas et j'étais presque toujours alitée."

"Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham m'a redonné la santé et j'en suis si reconnaissante."



Mrs. Bessie Ainsley

te que je suis heureuse de vous écrire pour vous dire ma merveilleuse guérison. Il m'a donné santé, joie et vitalité."

Ce qu'a fait le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, pour Mde Ainsley il le fera pour toute autre femme malade.

En le prenant on en bénéficie. Il donne de la vigueur dès le début et rend sûrement robustes les femmes malades.

Rappelez-vous que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a opéré le plus grand nombre de guérisons dans les maladies des femmes. Ce fait est attesté par les milliers de lettres de femmes reconnaissantes, qui sont conservées au laboratoire Pinkham. Seul le mérite peut obtenir de tels résultats.

Les femmes devraient se rappeler qu'il existe un remède contre toutes les maladies des femmes et que ce remède est le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. N'acceptez pas de substitutions.

Si vous avez des symptômes que vous ne comprenez pas, écrivez à Mde Pinkham, Lynn, Mass., pour avis spécial — gratuit et toujours utile.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, réussit où d'autres échouent.

Le secret de l'énergie.



Vente en Gros: E.-D. MARCEAU, 281 - 285, rue St-Paul MONTREAL

Le café est un aliment d'épargne, le bon café noir, fort, à l'arôme délicat et pénétrant — le "CAFÉ DE MADAME HUOT" — qui n'a pas de rival, pas plus sous le rapport de la qualité que sous celui du prix. Lorsque vous avez un travail dur ou difficile à faire, qui exige un effort spécial de l'esprit ou du corps, avec une bonne tasse bien chaude de ce délicieux café, vous vous mettez à l'œuvre d'accomplir votre tâche sans fatigue. Essayez-le. Demandez-le à votre fournisseur: s'il ne l'a pas, je vous en enverrai une boîte de 2 livres, sur réception de 75 cents, si vous habitez la ville; dans les provinces de Québec et d'Ontario, je livre par quantités de 3 boîtes de 2 livres sur réception de \$2.25, et je paie le fret. Buvez donc

LE

Café de Madame Huot

Nouvelle Lumière PEERLESS

La seule lumière brillante et économique du siècle, simple, sûre et artistique.

Prix réduits 35, 50, 75c et \$100 Location \$1.25 par année. Gazeliers et Electroliers à prix réduits. Installation de fils électriques.

THE PEERLESS GAS LIGHT CO., Ltd., 401, Bell Est 3705 — 225, rue Saint-Laurent, MONTREAL

La CODILINE

Du Dentiste Jos. Versailles Contre LA NEURALGIE ET LE MAL DE DENTS

A vendre dans toutes les pharmacies, à 25c Agence pour le Canada, 395 RUE RACHEL (coin St-Denis) Téléphone EST 848

Les dangers de l'Ice - Boating

(UN SPORT VRAIMENT CANADIEN)



Sous l'action d'un changement de vent, la croûte de glace s'était entr'ouverte

Il y a à peine quelques jours, étant donné la douceur de l'hiver que nous traversons, il s'est produit un accident sur le lac Saint-Louis, dans une course de "ice boats". Le sport du "ice boating" est, par excellence, un sport canadien, non exempt de dangers. Voici, à cet effet, ce qu'en dit notre confrère parisien Talloires, toujours très bien informé sur les faits et gestes des populations de ce continent.

On ne peut pas se faire une idée, en Europe, des plaisirs et des émotions de l'"ice-boating", pour cette bonne raison que nos hivers sont bien moins rigoureux que ceux du Canada. A la vérité, le froid est terrible en Norvège, en Suède, dans le nord de la Russie; mais ces trois pays ne possèdent pas les larges fleuves canadiens et les lacs du Nord-Amérique, où la surface glacée s'étend à perte de vue.

Parmi nos lecteurs, j'en sais qui se montreront sceptiques en lisant que ces traîneaux à voiles donnent une vitesse bien supérieure à celle d'un train-express ou d'un rapide. Il n'y a pas là d'exagération. On a pu constater souvent ce fait, car le Trans-Continental Canadien, le Grand-Tronc, côtoie pendant plusieurs dizaines de milles des lacs et des rivières, rendez-vous favori des amateurs d'"ice-boating".

Un bon traîneau à voiles, poussé par un vent favorable, marche aisément à raison de 100 milles à l'heure. Et l'on a vu à Poughkeepsie (Etat de New-York) un sportman, soucieux de dire un mot à son frère parti en chemin de fer, sauter dans son "ice-boat" et rattraper le train, le dépasser, et venir l'attendre à la petite gare de Newburg: pendant une partie de ce trajet, il avait marché à raison de près de 150 milles à l'heure!

La sensation que procure une pareille vitesse, dans l'air pur et limpide, et surtout lorsque la surface glacée est lisse, est évidemment exquise. Mais il y a l'envers de la médaille.

Lorsque la violence du vent s'accroît, il devient difficile de diriger la marche de l'"ice-boat". Même mené par un pilote expérimenté, le traîneau court le risque de venir se briser contre une rive. Il arrive aussi que la pression de la glace forme au beau milieu d'un lac une série de talus que le pilote ne distingue que trop tard. Le traîneau bondit sur ces lames solides, et la secousse qui se produit peut lancer l'équipage à plusieurs pieds en l'air et couper le mât au ras des solives.

Autre aventure à laquelle s'exposent les amateurs de ce sport arctique. Lorsque le soleil a brillé pendant quelques heures, la glace se contracte, et une crevasse, plus ou moins large, se forme au milieu du fleuve ou du lac.

Les hardis Canadiens s'amuse à franchir à toute vitesse ces "cracks", lorsqu'ils sont franchissables..., et ce n'est pas tou-

jours le cas. Pendant un de mes séjours au Canada, je fus témoin, un certain jour de janvier, d'un épisode dramatique.

C'était sur le Saint-Laurent. Une trentaine d'"ice-boats" participaient à une régate qui avait attiré sur les rives de nombreux spectateurs. Des patineurs avaient exploré le fleuve en amont et en aval: la

glace, partout, se comportait bien. Le signal fut donné.

Un vent assez violent soufflait. Dès que les voiles eurent été hissées, les bateaux à glace s'élançèrent avec la rapidité d'une flèche, presque sans transition. En un clin d'oeil, ils étaient déjà à perte de vue. On ne pouvait plus suivre leurs évolutions qu'à l'aide d'une forte jumelle.

Soudain se produisit une de ces dangereuses sautes de vent, si fréquentes dans le Nord-Amérique. Rapidement, les blanches voilures réapparurent à l'horizon. Mais un cri de terreur s'élevait de milliers de poitrines: sous l'action de ce changement de vent, la croûte de glace venait de s'entr'ouvrir, à quelques centaines de verges de l'endroit où les spectateurs se tenaient.

Des patineurs s'élançèrent en agitant leurs drapeaux rouges, et le signal fut compris: au risque de se briser bras et jambes et de réduire en pièces leurs bateaux, les pilotes donnèrent un brusque coup de barre, tandis que leurs hommes ramenaient toute la toile, ce qui eut pour résultat de coucher sur le flanc les esquifs. Mais les deux premiers en tête avaient trop d'élan. Nous les vîmes bondir dans le gouffre, et, malgré la rapidité des secours, trois hommes, sur six qu'ils étaient, ne furent retrouvés qu'à la débâcle — trois mois plus tard...

LA LEÇON DU VALET

Le célèbre écrivain anglais, Swift, passait pour être extrêmement avare et mesquin, et on raconte de lui l'anecdote suivante:

Un jeune domestique lui apportait fréquemment, de la part d'un de ses amis, des paniers de fruits et des bourriches de gibier, sans que Swift lui eût jamais donné un rouge liard de gratification. Un jour, le valet, porteur, comme d'habitude, d'un panier bien garni de victuailles, frappa à la porte du docteur, qui, en personne, répondit d'entrer.

—Voici, dit le messager, d'un ton maussade, un tas de choses que mon maître vous envoie.

Swift, choqué par son impertinence, lui dit:

—Entrez ici, mon garçon. Il me semble que vous avez été bien mal élevé; je vais vous apprendre comment il faut vous acquitter de vos commissions avec politesse et civilité. Supposez un instant que vous sovez le Dr Swift, et moi son domestique.

Puis retirant son chapeau et faisant une belle révérence au valet, l'auteur des "Voyages de Gulliver" lui parla en ces termes: "Docteur, mon maître vous envoie ce petit cadeau qu'il vous prie de lui faire l'honneur d'accepter."

—Avec plaisir, mon ami, répartit le spirituel larchin, et dites à votre maître que je lui en suis très obligé, et volez un peu pour votre peine.

Comment on guérit le Rhumatisme

J'ai cherché par tout le monde un spécifique pour le rhumatisme quelque remède que moi ou quelqu'autre médecin que ce fut puissions prescrire avec assurance, quelque remède dans lequel nous aurions une confiance non pas changeante mais presque certaine, car les ravages du Rhumatisme se montrent partout, et un véritable soulagement est rare.

Après vingt années de recherches et d'expérimentation, j'ai découvert un produit chimique Allemand dont je fais maintenant usage. Alors je vis que mes recherches et mon travail n'étaient pas en vain. Ce produit, en effet, à l'aide de certains autres, a servi de fondement à un remède presque certain contre le Rhumatisme. En de très nombreux essais et cas graves, cette prescription a justifié pleinement la confiance que j'y mettais.

Les cas bénins sont guéris avec une ou deux doses seulement. En vente chez 40,000 pharmaciens.

Tablettes du Dr. Shoop, contre le Rhumatisme

La fournaise à eau chaude

"Nouvelle Star"



possède de grands avantages sur toutes autres fournaies. Ses sections ont un tiers de surface chauffante de plus qu'aucune autre.

L'eau y étant divisée en plusieurs parties se réchauffant beaucoup plus vite et avec économie. Elle est pourvue d'une grille pour sasser les cendres, et d'un syphon pour chauffer à son niveau.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

The Star Iron Co'y.,
Limited
593, rue Craig, Montréal



Mères, ne laissez pas tousser vos enfants

Donnez-leur le

Sirop Kinot

Composé d'huile de Foie de Morue et des meilleurs expectorants connus.

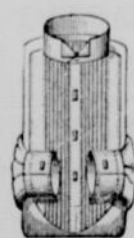
Et ils guériront certainement. Soyez sans crainte, car le Sirop Kinot ne contient aucun narcotique; pas d'Opium, de Chloroforme, de Chloral. Il est doux à prendre et guérit promptement.

En vente partout 35 cts le flacon

Echantillons gratuits sur demande.

THE
Kinot Chemical Co.,
MONTREAL

Avant d'acheter



vos articles de mercerie, nous vous conseillons de venir examiner notre assortiment complet et varié de

Chemises, Gants, Mouchoirs, Cravates, Parapluies, etc., etc.

Dernières nouveautés. Prix modiques.

Bastien & Brunelle, 1341 rue St-Catherine

Pour les Fêtes Fabriquez vos liqueurs, Chartreuse, Benedictine, Anisette, etc., pour la moitié du prix régulier. — Vous trouverez les directions nécessaires dans mon livre intitulé

LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS

Gratuit que je vous enverrai GRATUITEMENT sur demande

Arthur A. BEAUPRE, 1372 St-Catherine, Montréal



CADIEUX & BRIARD
Maîtres - Plombiers

Posseurs d'Appareils de Chauffage à Vapeur, à Eau Chaude et à Gaz, Système de Ventilation, Lumière et clochettes électriques, Toitures métalliques et en ardoises, Corniches en cuivre "copper" et en tôle galvanisée, Couvertures en gravois (garanties pour 10 ans)

807, rue St-Dominique

TEL. EST 3944 RÉSIDENCE TEL. EST 1236
T. Lessard
Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude
191 RUE CRAIG EST MONTREAL

Jos. R. Mainville, L.L.B.
BUREAU: NOTAIRE LE SOIR:
Edifice "La Presse" Côté Rachel et Av.
Rue Saint-Jacques de l'Hôtel de Ville
TEL. MAIN 977 TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCHÉ 297
L. R. Montbriant
ARCHITECTE, A.A.P.Q.
No 230 rue St-André
Mesureur et Évaluateur 9 Montréal

TEL. EST 4036
A. Carrière
PEINTRE de
Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapisserie
851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODORE LESSARD
Labelle & Lessard
ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
Bureaux: 71a St-Jacques
TEL. BELL MAIN 2996

Latreille & Frère
CONTRACTEURS EN PIERRE
129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 48
Lacasse Rousseau
INGÉNIEUR ÉLECTRICIEN
Gérant 65 rue St-François Xavier
The Canada Electric Co. MONTREAL

TEL. BELL EST 1420
Brouillet & Lessard
CONTRACTEURS EN BOIS
79 1/2 rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel
CONTRACTEUR DE BRIQUES
140 rue Sherbrooke Montréal

PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT
Avez-vous une idée? — Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par Marion & Marion, Ingénieurs-Conseils par Edifice New York Life, Montréal, Bureaux: Washington, D.C.

Concours de l'Album Universel

Voici la solution des Concours 37ème et 39ème :

Solution du 37ème Concours :

LA POLITESSE EST LE SIGNE ASSURÉ D'UNE BONNE EDUCATION

Liste des gagnants :

Mlle Hilda Trépanier, 534 rue St André, Montréal; Mlle Lucie Lalonde, Ste Scholastique; Alexandre Dion, Beauport; Robert Demers, Lauzon; Mlle Germaine Boivin, Danville; Mlle Estelle Topping, 539 Silver St., Manchester; Mlle G. Bénéau, 19 rue Julie, Québec; Mlle Marie-Josépine Francoeur, boîte 44, Sorel; Mlle Andra Genest, St Henri, Co. Lévis; C. Savariat, 55 Front, Montréal; Lucien Surprenant, Aston Vale; Mlle Renée Bernard, St Césaire, Rouville; M. Dorion, Sorel, Boîte 214; Mlle Olivia Bolduc, 243 Centre Ave., Chicago; Mme Demers, 215 Berri, Montréal; Mlle Athala Coutu, St Gabriel de Brandon; Mlle Marie-Anne Gilbert, Inst., St Césaire, Rouville; Mlle Bernadette Gaudier, Ste Martine; A. P. LeTendre, Boîte 42, Rimouski; Paul Thibodeau, 438 rue Mont-Royal, Montréal.

Noms des autres concurrents qui ont envoyé la bonne solution :

Bertha Provost, Mme Dr Houde, Mme T. Demers, J. Emile Martineau, J. A. Deschênes, P. Emile Leduc, Lucie-Anne Pelierin, Eva Garant, Mme Alph. Biouin, Mme L. Aubert, Rose-Anne Henri, Henri Bernier, William Lemire, Azéline Laporte, Alice Girard, Mme Moïse-Léon Rousseau, B. Tremblay, Irma Simard, Mme L. J. Morin, Mme Ad. G. Finck, Adèle Lempereur, M. A. D., Bernadette Marin, Bertha Allard, J. B. Leclaire, Ida Charbonneau, Mlle B. G., Antoine Boileau, Yvonne Levasseur, Ludvina Parent, Alice Robert, Irma de Charny, Léonie Morisset, Côme Darveau, Antonina Leduc, Clémentine Coucke, Mlle Alphonsine Bertrand, Bertha Douville, Gabrielle Langlois, H. Doray, Arthur Manioux, Anne Mercille, Edgar Morin, Mme Adélaïde Goudreau, Anita Roussin, F. A. Austin, Albertine Desaulniers, Edmond Bourassa, H. O. Borduas, Geneviève Bélanger, Albertine Pelletier, Joseph Mathieu, Jeanne Rousseau, Mme J. Dauphinais, Angéline Vaillancourt, Eva Bouchard, Léopold Desrochers, Mathilde Théard, Arthur Bouchard, Adéline Boudreau, Mme P. Bouchard, V. C. Chamberland, Mme W. Desjardins, Alice Beaudoin, Roméo Delcourt, C. Gravel, A. Mailoux, L. Lecompte, Valmore Deschamps, Denis St Cyr, Anna Marchessault, C. P. Lessard, Albertine Guillemette, Virginie Mignault, Roméo Carrier, Mme J. H. Boyer, Joséphine Morrier, Eugénie Banville, Jos. Légaré, Raoul Philibert, Eugénie d'Anjou, Juliette Demers, E. Guilmet.

Solution du 39ème Concours :

ENTREE : 2 ou 4.

Liste des Lauréats :

Mlle Z. Beaudoin, rue St André, Montréal; Johnny Bédard, Buckingham; Mlle Gabrielle Langelier, 14 de Salaberry, Québec; Mlle Valérie Fournier, Inst., Louiseville, Maskinongé; Mlle Alexandrina Charpentier, 832 Demontigny, Montréal; Mlle Maria Dufresne, Ste Rosalie, Bagot; Mlle J. Ferland, Thatford Mines; Mlle Berthe Bélanger, 198 Mont-Royal, Montréal; Mlle Amanda Boilard, 80 Marguerite, Québec; Jos. Tétreau, 5 Williams St., Biddeford, Me.; Adélaïde Monat, 38 High St., Williamstont; Amédée Thibodeau, Leominster, Mass., 104 Edgling St.; Mlle Joséphine Provost, Napierville; Mlle Anne-Marie Guay, Malbaie; Mlle Emma Lamarche, Valcourt, Shefford; Adélaïde Soucy, Price, Rimouski; René Duguay, LaBaie, Qué.; Orilla Goyette, Richelieu Village, Rouville; Mme Moïse-Léon Rousseau, Cookshire; Mme Louisa Proulx, Hintonburg, Ottawa, 61 1/2 Center St.

Noms des concurrents nombreux qui ont répondu avec exactitude :

Wilfrid Langlois, Henri P. Parrot, Armand Poudrier, Fred. Vaillancourt, Joseph St Hilaire, Delor Duso, Alp. Vigneault, Donat Landry, Aurèle Allard, Albert Allard, Lucille Allard, Bertha Allard, Hélène Châteauneuf, Alonzo Viau, Philippe Forcier, H. Frappier, J. B. Larivière, Bernard Marin, J. C. Gagnon, Paul Larin, Jos. A. Deschênes, Marie-Eugénie R., Anisor, Juliette-Bernadette Leduc, Lumina Crépault, Alma Léonard, Emma Bernard, J. M. Bourbonnais, Eugénie d'Anjou, A. Leduc, Henri Doucet, Napoléon Parent, E. St Amour, O. Châteauneuf, Laurent Bertrand, M. Albertine Bédard, Joseph Morin, Annette Valiquette, F. X. Vaillancourt, C.

C. Hébert, Victoria Vallée, Mme Geo. St Pierre, Ch. Perras, Marguerite Marcotte, Honoré Delisle, Joseph Roy, M.-Anne Dostaler, John Schaffers, B. Tremblay, Homéline Préfontaine, Mme J. H. Bourbonnais, J. Charles Pelletier, Antonia Maynard, Jos. Mathieu, Imelda Doucet, J. H. Beaudoin, Jos. H. Tessier, Amédée Trudel, N. Marchand, Anselme Morin, Alma Bédard, Ad-jutor Lamontagne, Marie-Anne Lamontagne, Jos. A. Courteau, Ulric Voyer, Emélie Séguin, Léon Dompierre, Joseph Nadon, Arthur Pelletier, Mme Arthur Boucher, Blanche Dufresne, Maria Taquin, Eva Filiion, Fernande Fortin, Jos. Malouin, Stéphanie Laferrière, F. X. Prévoist, Lucien Henri-pain, Hermine Landry, Maurice Portugais, Gisèle Fleury, Yvette Godin, Bernadette L'Ecuyer, Renée O'Leary, Louis Gauvreau, J. Desjardins, Emile Samson, F. Gourdeau, Eph. Brisebois, A. Boyer, A. R. Blanchard, Gabrielle Châteauneuf, Sèvre Florand, F. Blais, Alice Langevin, F. Paquette, Eglantine Séguin, C. P. Lessard, Marianne Lessard, Marie-Anne Demers, Evéline Cartier, Fabiola Leclair, H. O. Borduas, Hubert LaRose, M. Alice Leclerc, V. C. Chamberland, Maria Morin, Orilla Sinotte, Mme Th. Laporte, Louis Desjardins, Aline Laroche, Aline Robert, Wilf. Paquin, Alvina Boudreau, A. M. Monet, Alma Forcier, Rose Lavallée, Gustave Dupuy, J. A. Carrière, Aurore Leclair, H. G. Bossé, François Gratton, Agnès Boivin, W. Dombowski, J. Tremblay, B. Gingras, Héloïse Armand, Louis George, M. Louise Gonthier, Stanislas Boucher, Louis Briquemont, B. Chenette, Eglantine Blanchard, J. A. Bélanger, William Marchand, W. A. Choquette, Pierre Dubé, Emerie Tousignant, Alph. Beauchemin, Alice Houde, J. C. A. Destroismais, Cécile Gingras, G. LaBrie, Léonide Reid, Blanche Robert, M. A. St Pierre, Ma-

se; Mlle Berthe Hénault, 69a Dubord, Montréal; Mlle Léa Gervais, 69a Dubord, Montréal, bébés seulement; Mlle Ida Cunningham, 57 Papineau, Montréal, correspondance anglaise; Mlle Angéline Lemay, 96 St Georges, Montréal, timbre côté vue; Mlle Laetitia Poitras, 63 St Christophe, Montréal; Mlle Alphéda Poitras, 63 St Christophe, Montréal; Mlle Blanche Lambert, St Basile le Grand; Mlle Adrienne Perreault, 144 St Christophe, Montréal; Mlle Yvonne Bernier, 1312 St Hubert, Montréal; Henri Lebrun, B. P. 32, Chicoutimi, fantaisies et séries; Albini Lachapelle, B. 264, Joliette, fantaisies; Lucien Dostaler, B. 354, Joliette, fantaisies; Mlle Bernadette Pelland, 356 Ave Mont-Royal, Montréal; Mlle Valentine Tremblay, 247 Moreau, Montréal; Mlle Fortunée Gelineau, St Jean; Mlle Marie-Anne Saucier, St Raymond, Portneuf, timbre et signature côté vue; Mlle Hectorine Pariseault, 551 rue St Jean, Québec; Mlle Bertha Beaulne, 27 4e Ave, Viauville; Mlle Aug. Chalifoux, 20 rue York, Ottawa, fantaisies préférées; Mlle Loretta Lépine, 805 St Valier, Québec; Joseph A. Angelo, 159 Sudham St., Lowell, Mass., vues de villes, excepté Montréal, Québec, Lévis, fantaisies; Adhémar Chouinard, Central Falls, R. L., 8 Hokley St., vues; G. H. Lépérance, 95 Salem St., Worcester, Mass.; Mlle Amarilla Talbot, 15 Bacon, Biddeford, Me.; Mlle Grazielle Trudeau, 57 Butterfield St., Lowell, Mass., timbre au verso; Mlle Eva P. Côté, 79 rue Maple, Lewiston, Maine; Mlle Jeannette B. Guy, 53 Maple, Lewiston, Maine; N. Alyca B. LaBadie, Rouse's Point, N. Y., vues seulement; Mlle Albertine Fortier, 77 rue Latourrelle, Québec, fantaisies; Mlle M. A. Messier, 51 Fales, Central Falls, timbre côté vue; Mlle C. Papillon, 62 St Jacques, Montréal; Mlle N. Leduc, 589 Lagauchetière, Montréal; Mlle E. Bouchard, St Valentin de Stottsville, Qué.; Mlle Dulcine Ouellette, Bienville, Lévis; Mlle Thérèse et Cécile Grandmaison, St Lin des Laurentides; O. Morency, 227 St Paul, Québec; Mlle Graziella Laperrière, Pierreville, fantaisies; M. Maurice Laperrière, Pierreville, fantaisies; Cécile Kouleau, Victoriaville, B. P. 25; Jean-Baptiste Buist, St Tite, Champlain, fantaisies, séries; Blanche Darveau, 195 Ste Marguerite, Québec; Mlle Antoinette Goyette, St Jean, P. Q.; Mlle Cécile Bédard, 730 St Hubert, Montréal; Jacques Morency, 104 Victoria, Québec; Mlle Antonia de St Just., 99 Clarence St., Ottawa, cartes en cuir seulement contre genre désiré; J. B. Gascon, 721 Sanguinet.

JAPONNAISERIES

En l'année 190 avant Jésus-Christ, l'empereur du Japon prenait le frais dans son jardin, tandis que sa femme jouait de la biva. Soudain la musique s'arrêta, une vision traversait le cerveau de l'impératrice: "Bien loin à l'ouest, je trouve un pays riche et puissant, c'est là que le Soumira doit porter la guerre. Il en fera la conquête, protégé par les génies du ciel, et alors les rebelles seront réduits à l'obéissance à jamais." Ce pays, c'était la Corée, mais les longues-vues n'étaient pas employées au Japon, et l'empereur, qui cherchait les rivages en question, ne vit rien que la mer. Il prit son épouse pour une folle et ne fit pas d'expédition. L'histoire nous dit qu'il en mourut.

Sa veuve était femme d'action; malgré un état de plus en plus intéressant, elle partit en guerre. Serrée dans sa ceinture, une pierre sur les reins pour retarder la grossesse, elle dirigea si bien son armée que la Corée fut conquise. Elle donna à son peuple un pays nouveau et un habitant en plus.

C'est même de cette époque que datent les relations diplomatiques de la Chine et du Japon. Les Céléstes s'étaient inquiétés de voisins si remuants et leur avait dépêché un ambassadeur.

* * *

Les armes blanches étaient soumises alors à un protocole très rigoureux. C'était une injure grave que de frapper son fourreau contre celui du voisin. Je me souviens d'un officier du palais qui s'ouvrit le ventre à la suite d'une pareille offense: l'insulte involontaire se crut forcé de l'imiter.

Il était également provocant de poser l'arme à terre, garde tournée vers l'interlocuteur. Enfin, des étuis devaient recouvrir les armes de toute espèce. Sir Rutherford Alcock, ministre anglais à Yeddo, fut invité à masquer l'acier des lances que portaient ses gardes pour éviter un mouvement populaire. Quand des amateurs voulaient admirer le grain d'une lame, son propriétaire demandait l'agrément de tous les assistants, et l'arme ne sortait de son galuchet que petit à petit, serrée dans un mouchoir de soie.

Echange de Cartes Postales



Dans un but de documentation, l'Album Universel échangerait cartes postales de Montréal et du Canada, contre cartes postale vues de Belgique et de Bruxelles principalement.

ria Taquin, Marthe Jardon, Denise Peltier, Aldonilda Guay, Rebecca Proulx, Mme Adélaïde Fortin, Bernadette Marcotte, Regina Montambault, Annette Lemire, Mlle A. Dussault, Damase Menard, Yvonne Piché, Clorinde Marchildon, Pierre Dutille, Rose Meunier, Berthe Allard, Alice Raymond, Virginie LaBonne, Elisa Thibault, Valérie Landry, Mme John Lambert, Sylvio Guay, Eveline Dion, Alphonsine Ross; Mme Geo. Henneuse, Louise Marion, Joséphine Bisson, Mme Osias Goulet, Délia Dubé.

Echange de cartes postales

L'avis concernant cette rubrique, dont, dans un de nos derniers numéros, nous laissions entendre la publication, est celui-ci :

Nous prions nos aimables correspondants désireux de bénéficier de notre bon vouloir, à cet égard, de vouloir bien ne pas nous envoyer de demandes contenant plus de vingt mots. L'encombrement de matières que nous vaut la faveur dont jouit cette rubrique auprès de nos lecteurs, et notre désir de donner satisfaction à tout le monde, nous obligent à en agir ainsi. Les amis de l'Album Universel voudront bien nous pardonner cette petite restriction.



Les personnes dont les noms suivent échangent avec plaisir des cartes postales illustrées, avec monde entier :

Mlle Joséphine Macdonald, au Manoir Rigaud; Mlle H. Pariseault, 551 St Jean, Québec; Mlle Graziella Turcotte, 73 rue Grant, St Roch, Québec; Mme J. O. Renaud, Saint-François de Sales, Comté Laval; Mlle M. M. Eniry, 218 St Urbain, Montréal, correspondance anglai-

Si vous souffrez d'Ulcères

Varices

Eczema

"Jambe de Lait"

ou de toute autre maladie de la peau

ÉCRIVEZ-NOUS.

Nous ne vous en coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 304 rue St-Jacques

VALENTINS COMIQUES

avec vos amis en français ou anglais



5c la doz., 50c la grosse

CARTES POSTALES

250 vues différentes du Canada les plus artistiques sur le marché

10c la doz., 75c le cent

Grand assortiment de fantaisies, les sujets les plus nouveaux aux plus bas prix.

DEMANDEZ CATALOGUES MENSUELS

ROMEO ROUSSIL, Éditeur d'Art

218, Rue St-Laurent, (Monument National)

Guérison garantie

Constipation, Dyspepsie, Congestion du Foie, Maladies de la Peau, etc.

HERBAROOT

Un remède composé d'herbes, racines, gommages, etc. Chaque boîte contient une garantie positive que si vous ne guérissez pas, votre argent vous sera remis. Prix: \$1 la boîte.

Echantillon Gratuit

HERBAROOT MEDICAL CO., 204, St-Jacques, Montréal

Nos agents se font des salaires de \$12 à \$50 par semaine. Si vous désirez travailler pour nous, écrivez pour échantillons et conditions.

LE MUSÉE Cartes Postales Illustrées GROS ET DETAIL

Pour les MARCHANDS et les COLLECTIONNEURS nous envoyons des échantillons au prix du gros, sur réception de Mandat ou l'imbres.

Un ALBUM donné GRATIS pour tout achat de \$1.00.

ALBUMS... de 25 cts à \$5.00

Ordres par la maille exécutés promptement.

C. VEZINA, Jr.,

PROPRIÉTAIRE

1836 1/2, rue Ste-Catherine

Tél. Est 637

Mentionnez l'Album Universel.



SIROP MATHIEU
DE GOUDRON ET
D'HUILE DE
FOIE DE MORUE

GUÉRIT TOUTE TOUX

L. CHAPUT, FILS & CIE,

Dépositaires en gros, MONTREAL

Cie J. L. MATHIEU, Propriétaires

SHERBROOKE, P. Q.

Choses Pratiques

Deux lettres de femmes



D'une vieille gouvernante
à son élève :

"Vous avez eu raison, Mademoiselle, d'adresser des observations à votre cuisinière. La propreté est une des qualités essentielles d'une bonne domestique. Elle marche de pair avec la probité. Tout gagne entre les mains d'une personne qui connaît le prix de la propreté. Les mets qu'elle prépare semblent meilleurs; on les mange toujours avec confiance.

L'ordre fait, lui-même, partie de la propreté. "Il ne suffit pas de nettoyer, disait votre chère bonne maman, il faut surtout éviter de salir."

"Je crois vous l'avoir déjà plusieurs fois répété, à la fin de chaque repas il faut s'empressez de desservir, d'enlever le couvert, d'aérer la salle à manger; de lui donner un coup de balai, d'essuyer à nouveau les meubles pour tout remettre en place. La vaisselle doit être lavée promptement, l'argenterie la première. Pour l'entretenir brillante, il est bon de la laver dans de l'eau de savon bien chaude, de l'essuyer sans la laisser sécher avec un torchon très propre puis de la frotter en dernier lieu avec la peau. Avant de la serrer, chaque pièce doit être comptée.

"Quant à la vaisselle, il faut aussi la laver dans de l'eau très chaude, mais la rincer à l'eau froide bien claire. On la laisse égoutter un moment, et on l'essuie encore humide. Si on la laissait trop sécher, elle se couvrirait de marbrures qui lui donneraient un aspect peu propre. Les couteaux se lavent avec la lavette, sans les laisser tremper dans l'eau. On les essuie de suite.

"Les verres, les verres à liqueurs, les tasses à café, se lavent séparément et à l'eau froide.

"La serviette qui essuie les tasses ne doit pas être la même que celle qui essuie les verres.

"Ce sont là des conseils généraux que vous connaissez déjà certainement, mais qu'il est toujours bon de renouveler. Quant à la manière de reconnaître la fraîcheur du poisson et celle du lard, rien n'est plus simple. Le premier, quand il est frais, est ferme, il a les ouïes rouges, la chair blanche. Quand le lard est d'une teinte rouge plomb, il est vieux salé; si le gras en est jaune, il est rance et ne vaut rien. Mais je n'oublie pas la recette que vous m'avez demandée pour accommoder le lapin de garenne. La voici: elle est exquise. Bien entendu, il faut commencer par dépouiller la bête et la dépecer; puis on met tous les morceaux dans un plat creux, avec un petit bouquet garni, de thym, de laurier, et de persil blanchi; on ajoute un petit oignon piqué de trois clous de girofle, une gousse d'ail grosse comme une petite aveline, une carotte coupée en tranches, du sel, du poivre, une petite pincée de noix muscade, un demi-litre de vin blanc, et on laisse mariner ainsi un jour ou deux. On fait cuire à petit feu, pendant deux heures au moins, dans la marinade, en ajoutant un petit pied de veau. Et, au moment de servir, on fait brûler la valeur d'un petit verre de cognac qu'on jette ensuite dans la casserole; cela relève agréablement le goût de la sauce, qui forme gelée, et que l'on fera bien de passer au tamis en la versant sur le plat bien dressé. Préparé ainsi, le lapin de garenne lui-même prend un goût excellent. Dans ce cas, on augmente un peu la quantité de thym et de laurier du bouquet."

MARINETTE.

D'une jeune femme
à son amie :

"Ma chère Germaine,

Tu me demandes ce que je pense de l'assurance sur la vie et si, à ta place, je laisserais mon mari s'assurer. Je veux bien te donner mon avis à ce sujet, mais je t'avertis à l'avance que je ne m'y connais pas beaucoup et que c'est bien plus à mon cœur qu'à ma science de l'économie que j'emprunterai les raisons que je vais t'exposer.

"L'assurance sur la vie, à coup sûr, me paraît chose recommandable. Qui peut, en effet, se flatter d'avoir devant lui une longue existence? N'avons-nous pas tous les jours, au contraire, des exemples d'hommes jeunes et présentant les plus belles apparences de la santé, et enlevés subitement, les uns par une maladie foudroyante, les autres par un accident? Que deviennent, en pareil cas, la femme et les enfants, s'ils n'avaient à compter pour vivre que sur les appointements de celui que la mort vient brusquement de leur ravir? Combien, en tout cas, se trouvent restreintes leurs ressources! Et que de fois ces morts soudaines n'ont-elles pas pour effet d'interrompre les études des garçons, de rendre plus difficile, parfois même impossible, l'établissement des jeunes filles.

"En faisant disparaître, ou au moins en réduisant à l'inévitable, ce danger, l'assurance sur la vie rend donc un réel service.

"Elle me paraît d'ailleurs utile à un autre point de vue. Faire des économies est chose dont on parle volontiers, mais qu'on pratique moins aisément. Une fête, un voyage agréable, un objet qui nous tente, nous font le plus souvent ajourner toute épargne. Et les années passent sans que la dot des enfants soit amassée, sans que des ressources suffisantes aient été recueillies pour la vieillesse. Qu'il y ait, au contraire, obligation, ne fût-elle que morale, de verser chaque trimestre, chaque semestre, ou même chaque année, une somme en rapport avec nos moyens, et voilà l'économie assurée, la dot des enfants à peu près certaine, et notre vieillesse à l'abri de la misère. Or, l'assurance sur la vie ne donne pas seulement cette certitude, mais elle y ajoute en même temps la garantie que le résultat sera atteint, même en cas de mort prématurée du chef de famille. Je ne saurais donc trop te la conseiller, ma chère Germaine.

"Dois-tu maintenant laisser ton mari la souscrire sur ta tête, parce que ce serait spéculer sur sa mort et qu'il te répugnerait de recevoir un capital que tu ne devrais qu'à son décès? Mais n'en sera-t-il pas de même de tout ce que laissera après lui ton mari? Et si, d'ailleurs, tu ne veux pas, par délicatesse, compter pour toi-même sur ce supplément de ressource, as-tu bien le droit d'en faire fi pour tes enfants? Qui te dit, au surplus, que ton mari n'aura pas la chance de vivre et de toucher lui-même, à l'expiration de son contrat, le montant de la somme assurée? Et à quel supplice, dans le cas contraire, ne l'aurais-tu pas condamné s'il se sentait mourir sans avoir assuré ton sort et celui de tes enfants. Qui sait même si cette souffrance morale ne serait pas pour lui un obstacle à son rétablissement?

"Je conclus donc en te disant que le peu que je connais de l'assurance sur la vie me la fait aimer. Et je t'engage, non seulement à laisser ton mari s'assurer à ton profit et au profit de tes enfants, si son bon cœur l'y pousse, mais même à l'y convier s'il n'y songe pas.

"Voilà, ma chère Germaine, en toute franchise, mon opinion. Je te la donne pour ce qu'elle vaut, te laissant libre de l'apprécier comme il te conviendra.

"Ton amie dévouée, "SUZANNE."

NOTES ET IMPRESSIONS

C'est le propre des vrais écrivains d'analyser leurs états d'âme jusqu'à l'acuité, jusqu'à la souffrance. — Maurice Boukay.

Qu'il s'agisse des morts ou des vivants, l'impartialité n'est que de l'indifférence. — Jules Simon.

Chez les nations en décadence, les hommes d'intelligence ne manquent pas; ce

sont les hommes de caractère qui disparaissent. — Paul Doumer.

Il n'est pas une race, pas une nation, qui n'admette une civilisation supérieure: la sienne, et ne rêve de l'imposer aux autres.

L'homme a toujours besoin de ses semblables, ne fût-ce que pour les manger. — G. M. Valtour.

Colonial House

MONTREAL

NOUVELLES
marchandises du
printemps arrivant
quotidiennement.

Tous les plus nouveaux
tissus et dessins en fait
d'étoffes à robe, soies, foulards, flanelles, etc.

Des échantillons sont
envoyés GRATIS par la
poste, lorsque possible; et,
une attention spéciale est
DONNÉE aux commandes
envoyées par la poste.

Aux clients qui achètent
par la poste seulement.

PRIME

Un an d'abonnement à
l'Album Universel sera
donné gratuitement à qui-
conque achètera pour la
valeur de \$5.00 de mar-
chandises.

Henry Morgan & Co.,
Phillips Square, MONTREAL

Couvents de beauté



ter belle, soit facile, et que cette occupation soit exempte de peine, de réflexions et d'effort.

Les Américains, qui nous précèdent généralement pour les idées hardies, ont imaginé de perfectionner, à l'aide d'une méthode rationnelle, certains traits du visage et d'en corriger les défauts d'harmonie. Ils ont inventé une sorte de "gymnastique gracieuse" qui a déjà donné des résultats très appréciables, surtout quand le traitement est imposé de bonne heure et suivi avec assez de persévérance pour être devenue une habitude machinale.

Les exercices commencent d'abord par les yeux, dont on cherche à accentuer l'expression. On apprend à les mouvoir à droite, à gauche, en haut, en bas, sans efforts apparents, avec grâce, avec éloquence, à approprier le regard aux paroles, à les montrer timides, rêveurs, mélancoliques ou rieurs avec à-propos.

Le nez, dont la mobilité a une grande importance, est soumis à un régime spécial. Les femmes expertes savent lui imprimer un mouvement de vibration des plus séduisants, en se surveillant beaucoup, afin de ne pas imiter les lapins, et dilater ou contracter les narines lorsqu'il le faut.

Pour les lèvres, il faut un travail assidu, et bien peu, paraît-il, en possèdent le maniement parfait. On ne l'obtient qu'à la condition de s'astreindre à répéter pendant des heures certaines phrases composées avec art, savamment modulées et dont l'articulation constante modifie la commissure défectueuse, contractant les lèvres saillantes, épanouissant les lèvres pincées.

Une autre série de leçons, non moins importante, est consacrée à apprendre à marcher, à s'asseoir, à saluer avec grâce, à monter ou descendre de voiture, à se tenir à table ou dans une loge de théâtre.

Mais l'imagination des coquettes ne s'en est pas tenue là. Puisque les traits du visage sont le reflet de l'être intellectuel et moral, il faut, en même temps qu'on assouplit les muscles de la face, compléter ces exercices physiques par un traitement moral, et c'est en Angleterre, cette fois, qu'est née l'idée originale et ingénieuse des "maisons de retraites intellectuelles". Quelques grandes dames de la haute société anglaise, les "professional beauties" en tête, ont créé des sortes de couvents mondains, où les femmes du monde vont tous les ans, pendant quelques semaines, s'isoler et retremper leur personnalité. Elles arrivent là, fatiguées par le bruit des fêtes, tourmentées par leurs ambitions et leurs soucis de jolies femmes, le cerveau vide d'idées, et encombré d'impressions superficielles et trop diverses, éternelles et anéanties. Dans ces institutions, très bien organisées, on commence par les maintenir dans un courant d'occupations terre à terre et calantes puis successivement plus relevées afin de dégager les nerfs, d'apaiser les esprits, d'éveiller ensuite les aspirations plus hautes et de rétablir, avec le temps, l'harmonie des traits, la sourire naturelle, et franc qui effacent les rides prématurées et rendent l'équilibre à l'organisme détraqué. Des lectures appropriées, des séances de musique bien choisies, des promenades dans une galerie d'œuvres artistiques appartenant à la maison, de longues rêveries dans un parc d'allure romantique, tout cela fait oublier les rides recluses la banalité de l'esprit mondain; elles y retrouvent leur originalité et sortent de là rayonnantes et métamorphosées.

Chose assez curieuse, les "académies de beauté" des Américaines et les "retraites intellectuelles" des Anglaises ne sont fréquentées que par des jeunes filles et des femmes encore jeunes. Les Anglo-Saxonnes, qui luttent avec apreté et obstination contre les défectuosités natives de leur corps, acceptent avec une facilité surprenante les flétrissures de l'âge.

Elles consentent à vieillir, tandis que les Françaises considèrent l'âge comme un ennemi qu'il faut combattre et qu'on fait reculer, quand on sait s'y prendre.

Mais, en les admirant, on ne pense jamais au prix de quel esclavage elles obtiennent ce résultat.

Après sa tasse de chocolat qu'elle prend le matin dans son lit, la jolie Parisienne reçoit la visite de sa masseuse, qui s'applique à faire disparaître, par le massage de la figure, les petites rides, les pattes d'oie, et toutes les traces de lassitude. Cela dure une demi-heure. Puis vient le bain parfumé, qui doit être assez long et minutieux, après quoi l'arrangement des cheveux et la coiffure savante occupent la femme de chambre pendant une autre demi-heure. Ensuite, il faut mettre son corset, ce qui n'est pas une petite affaire, car la pose du corset moderne, qui allonge la taille devant, et l'élargit un peu pour diminuer les hanches, exige un soin particulier.

Quand le corset a été mal placé ou mal lacé, rien ne va plus; le corsage fait des plis, la jupe tombe sans grâce, et il faut recommencer la toilette jusqu'à ce que le corset soit situé comme il doit l'être.

De onze heures à midi, promenade hygiénique au bois, en marchant vite sans s'essouffier. Après le déjeuner, elle s'occupe des essayages chez le grand couturier, la lingère, la modiste célèbre, le teneur anglais ou russe, le cordonnier suédois ou anglais, ou d'aciers chez le parfumeur, le bijoutier, le fleuriste. Partout il y a de longues et savantes discussions. A partir de cinq heures, elle fait quelques visites, et rentre pour faire sa toilette du soir. La masseuse revient et prépare, cette fois, les bras, les épaules et le "décolleté" de Madame. Ajoutez à cela le manucure, le coiffeur, qui, une ou deux fois par semaine, vient donner aux cheveux la nuance à la mode, les rendez-vous fréquents chez le dentiste et chez le médecin, la constante préoccupation d'être jolie ou plutôt de ne pas l'être assez, — et je crois que voilà un gentil petit martyre. Ce n'est pas tout.

Pour paraître jeune, il faut posséder deux qualités essentielles: être mince et avoir le teint frais. Elles s'obtiennent à l'aide d'un régime sévère et pénible. Les femmes élégantes se pèsent très souvent et, aussitôt qu'elles croient avoir légèrement engraisé, elles mangent sans boire et suppriment complètement le pain, les farines et les sucreries de leurs repas. Pour le teint, elles se privent de tous les mets épicés, des plats glacés, de thé, de café, d'une foule de petits caprices de gourmandise.

Les femmes consacrent leur temps, leurs efforts, leur imagination à plaire aux hommes, et ils n'ont qu'à admirer et à réjouir leurs yeux. Si, au moins, ils en étaient reconnaissants, ce serait une compensation. Mais rappelez-vous la phrase cruelle de Maupassant: "J'aime mieux une truie saumonée qu'une jolie femme".

Mais rien ne désarme une femme qui se sait capable de plaire; et c'est la force des "académies de beauté" qui fonctionnent déjà en France, en attendant qu'on y ouvre, comme en Angleterre, des "couvents de beauté".

MARGUERITE LIEVRE.

UNE INNOVATION SUR LE GRAND-TRONC

En vue de faciliter la prompt livraison des bagages à Toronto, Montréal et Hamilton, et d'éviter les retards et les ennuis causés à ce sujet, le Département général des Bagages du Grand-Tronc vient de prendre arrangement pour que, de toutes les gares du Canada, les bagages des voyageurs de l'une de ces trois villes puissent être consignés directement à leur résidence, hôtel ou quai de bateaux à vapeur.

Par suite de ces arrangements, un voyageur partant de n'importe quelle gare du Grand-Tronc pourra, sur paiement de 25 cents pour chaque colis, faire consigner ses bagages directement à sa résidence, son hôtel, etc.; ceci lui évitant la nécessité de s'inquiéter de la livraison de ses bagages à son arrivée, et lui en assurant le prompt transport à destination.

D'après ce système, les bagages, à leur arrivée à la gare, seront immédiatement remis à la compagnie de Transfert pour PROMPTE LIVRAISON, ce qui évitera les retards antérieurement occasionnés par le passage à la chambre aux bagages, l'enregistrement, les recherches, etc., et épargnant du temps et d'inutiles manèges.

La date à laquelle ce service prendra effet sera annoncée ultérieurement.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

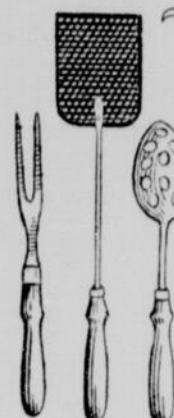
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traités à nos clients américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 6c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.



Pour la Ménagère

Trois ustensiles de cuisine indispensables à la ménagère. Métal blanc, étamé, manches en bois dur. Expédiés franc de port à n'importe quelle adresse, sur réception de . . . 50c

Wilson, Rousseau & Cie

187, Rue St-Laurent

Coin Rue Dorchester

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8 20 A.M. tous les jours (excepté le dimanche). Pour tous les points des Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.

8 20 A.M. excepté le dimanche. 12 20 A.M. excepté le sam. et dim. 1 35 P.M. le samedi seulement. 5 10 P.M. excepté le dimanche. 7 00 P.M. tous les jours. 9 45 A.M. Dim. seulement.

Train local pour Chateauguay, Beauharnois et Valleyfield.

Pour billets, horaires, accommodation de char Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HERBERT, Agent local pour la vente des billets

F. E. BARBOUR, Agent général



PERLES

Colliers de perles fines—de diamants—rubis—ou toutes autres pierres précieuses—Bagues de luxe—Venez nous consulter.

NARCISSE BEAUDRY & FILS

BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS

212, rue St-Laurent MONTREAL

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les Trains partent de Montréal.

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, *7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, 10.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, *8.45 a.m., *9.40 a.m., *10.00 a.m., *1.00 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, 10.30 a.m., 4.30 p.m., 17.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., *17.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, *8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, 10.45 a.m., 10.50 a.m., *2.00 p.m., *5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, *8.20 a.m., *5.30 p.m.
JOLIE, *8.00 a.m., 8.45 a.m., *5.15 p.m.
ST-GABRIEL, 10.45 a.m., *5.15 p.m.
ST-AGATHE, 10.00 a.m., *5.00 p.m.
LABELLE, 10.00 a.m., *5.00 p.m.

*Quotidien + quotidiens, excepté les dimanches M. J. et M. J. et jeudi seulement. † Dimanche seulement. ‡ Quotidiens excepté le samedi. § Samedi seulement.

A. L. ANDERSON, agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 122 rue St-Jacques, vis-à-vis du Bureau de Poste, Montréal.
Billet de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE

"International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE

TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a.m., Arr. Toronto à 4 30 p.m., Hamilton 5 30 p.m., Niagara Falls, Ont., à 10 15 p.m., Buffalo, 11 15 p.m., London, 7 43 p.m., Detroit, 9 45 p.m., Chicago, 7 42 a.m.

CAPIT ELEGANT SUR CE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE,

SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté, aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal *8.45 a.m., *11.10 a.m., *7.40 p.m.

Arrive à New-York *8.00 p.m., *10 p.m., *7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m. les jours de semaine, 4.10 p.m., tous les jours.

ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m. les jours de semaine et 7.10 p.m. tous les jours.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE 137, rue St-Jacques, Tel. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues.

Seul Agent

LUDGER GRAVEL,

22 à 28 Place Jacques-Cartier,

MONTREAL

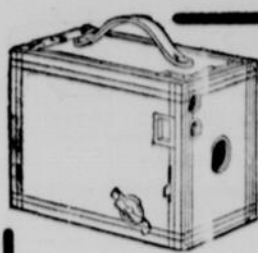
Téléphones Bell,

Magnés, - Main 641

Bureaux, - Main 512

Après 6 p.m. En 2314

Té. Merchand, 964



Pour les
JEUNES
comme
pour les
VIEUX

Un appareil photographique

'BROWNIE'

est une source d'agrément et de plaisir

Le "Brownie" est un appareil photographique élégant, simple et pratique. Nous vous expédierons notre No 1, par express, sur réception de \$1.10, ou notre No. 2, pour \$2.18.

Pamphlets descriptifs gratuits sur demande.
THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL



La responsabilité et la sécurité. — Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le Prêt Foncier, Lté, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de \$600,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Épargne de la Cité n'a que \$600,000 de versées sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du Prêt Foncier, Lté.

Les opérations sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans contredit le placement le plus sûr, et dans le cas du Prêt Foncier, on peut ajouter le plus profitable. Done, sécurité absolue.

Nous prêtons à moins de 3 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Écrivez pour connaître notre système.

PRET FONCIER, Lté

107, St Jacques, (Suite 10.) Montréal
P. BILAUDEAU, Gérant

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français

DINER ET SOUPER 35c

ESCARGOTS 40c LA DOUZAINES. PATISSERIES FRANÇAISES

1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

Personnel

L'Album Universel est heureux de saluer le retour au pays de Monsieur le major E. P. de Bois, du "8ème Régiment", Québec; de Son Honneur le juge Prud'homme et de Madame Prud'homme; ainsi que de Messieurs les abbés Guindame et Lombard.

Ces distingués touristes, tous amis de notre revue, viennent de passer plusieurs mois en Europe, ayant fait à Paris un long séjour. Nous offrirons prochainement à nos lecteurs la substance de quelques interviews fort intéressantes, que les sympathiques voyageurs ont bien voulu nous donner sur les choses d'Europe et surtout de France, où la question religieuse est actuellement à l'ordre du jour.

Une transformation merveilleuse

(suite)

Si la vie paisible des champs a pu et peut encore être chèrement payée, c'est bien ici, chez le peuple canadien, qu'un Français a appelé un peuple de rois. Puisqu'on a appelé les rois guerriers, pourquoi ne chanterait-on pas les rois agriculteurs? Un poète trouverait, ce me semble, des accents plus tendres et plus touchants pour dire les travaux et les joies du paysan que pour peindre les farouches voluptés du terrible homme de guerre.

Où, agriculteurs, de quoi vous plaindriez-vous? Vous êtes riches, tous riches, vous êtes libres, de la seule vraie liberté, la liberté chrétienne; enfin, vous avez tout ce qu'il faut pour vivre vraiment heureux, ou mieux avec autant de bonheur qu'on en peut attendre sur cette terre. Promettez-nous donc en vous persuadant profondément et vivez tranquilles sur vos terres sans désirer une plus haute position.

D. POTVIN.

Un peu d'hygiène

Nos oreillers.

Quand on est à la campagne et que l'on tue chez soi la volaille, une économie bien entendue veut que l'on conserve les plumes. On sait que la meilleure plume est le duvet de canard ou d'oie, que l'on doit mettre de suite à part, car c'est avec ce fin duvet que l'on remplit les édredons ou que l'on fait de jolis couvre-pieds piqués, appelés édredons américains.

Bonne également est la petite plume qui n'a pas de tuyaux; on en remplit les oreillers, les traversins et aussi les coussins. Seule la grosse plume n'est pas bonne à garder; on peut seulement en faire de petits balais, qui servent à la cuisine pour balayer le fourneau ou pour nettoyer dans les coins.

Disons en passant qu'il ne faut jamais conserver de plumes ou autres débris d'animaux sans les avoir passées au four pour les assainir. Les plumes, mises dans un sac fermé et confiées au boulanger, qui les passera au four peu chaud, se conserveront fort bien.

Après avoir passé au four, les plumes peuvent être employées pour remplir les oreillers ou les traversins; mais auparavant, il faut faire subir au couil qui doit contenir les plumes la préparation suivante:

On repasse une petite partie du couil avec un fer très chaud, et l'on prend aussitôt un petit morceau de cire jaune, — celle que l'on emploie pour cirer les parquets, — avec lequel on frotte vivement la partie chauffée par le fer, jusqu'à ce que cette partie soit refroidie. On procède ainsi pour toute la surface du couil, en opérant par petites parties, pour que la cire puisse mieux fondre et adhérer au couil, dont tout l'intérieur doit être ciré.

Cette opération a pour but de retenir à l'intérieur les plumes, qui, sans cette précaution, traverseraient un couil même épais et de bonne qualité.

L'ammoniaque.

Vous connaissez toutes l'alcali volatil, qui est une solution dans l'eau d'un gaz qui s'appelle l'ammoniaque. Tout le monde sait, pour l'avoir éprouvé, combien piquante pour les yeux et le nez sont les vapeurs qui se dégagent d'un flacon contenant de l'alcali.

Ces propriétés irritantes sont même utilisées par le public dans le cas d'évanouissement, dans le rhume de cerveau, sans compter les nombreux usages domestiques et industriels auxquels sert journellement l'ammoniaque.

Eh bien! il faudra à l'avenir vous méfier de l'ammoniaque. Quand un individu respire un flacon d'alcali, il est saisi d'une violente irritation du nez et des yeux; il éternue à plusieurs reprises et ressent une sensation de brûlure dans le nez en même temps que ses yeux s'injectent et pleurent, puis tous ces phénomènes disparaissent en général. Mais si le contact des vapeurs avec les yeux a été plus violent ou plus prolongé, il se produit une véritable brûlure à l'oeil; les yeux restent rouges plusieurs jours.

Les mouvements des branches des arbres

On a constaté, par des observations très précises, que les branches des arbres changent de position suivant l'époque de l'année, et que par conséquent elles se livrent régulièrement à un mouvement pour passer d'une position à l'autre. Avant qu'une seule feuille se montre, et vers le milieu de l'hiver, les branches commencent de s'écarter du tronc, en s'étendant le plus possible vers l'extérieur: on peut dire que l'arbre étend les bras au fur et à mesure que vient la chaleur. Puis, quand les feuilles commencent de tomber, il se produit un refroidissement de la température, il ramène ses bras à lui, les branches se relevant et se rapprochant du tronc en prenant une position plus verticale.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal du 21 janvier au 4 février 1906.

Thibault, Dame Joseph, née Leblanc, 64 ans.

Curran, Dme Frs., née McMahon, 30 ans.

Lynett, Dme James, née Shenelan, 60 ans.

Larocque, Dme Armand, née Lavalée, 21 ans.

Demers, Dme Frs., née Sauvé, 64 ans.

Rusait, Vve Dominique, née Hamali, 45 ans.

Gravel, Vve Antoine, née Lapointe, 70 ans.

Savariat, Alphonse, 55 ans.

Coallier, Alphonse, 17 ans.

Gilbert, William, 43 ans.

Santoire, Vve Maise, née Carrière, 56 ans.

Dubé, Léonide, Valéda, 16 ans.

Beaudry, Joseph-Éloi, 53 ans.

Maguire, Catherine, 53 ans.

Nault, Dme Louis, née Dépatie, 73 ans.

Lapointe, Hermidas, 62 ans.

Légare, Dme J.-B., née Pelletier, 69 ans.

Demuy, Léon, 64 ans.

Lemieux, Dme Horm., née Milette, 24 ans.

Préfontaine, Raymond-Fournier, 55 ans.

Shaw, Frank, 45 ans.

Daignault, Vve H., née Narbonne, 74 ans.

Forget, Vve Lucien, née Papineau, 53 ans.

Berger, Charles-Jacques, 82 ans.

Lenoir, Charlotte, 16 ans.

Sage, Dme John, née Walsh, 69 ans.

Calancette, Alexandre, 36 ans.

Côté, Yvonne, 20 ans.

Picard, Honoré, 71 ans.

Villemaire, Dme Louis, née Monette, 48 ans.

Rousseau, Julien, 79 ans.

Berthelet, Vve Jos., née Henderson, 70 ans.

Nault, Vve Elisee, née Motard, 50 ans.

Hébert, Damase, 49 ans.

Brunet, Dme Daniel, née Beaudoin, 33 ans.

Vaillancourt, Dme Nap., née Lajoie, 55 ans.

Boulais, Dme Edouard, née Laforme, 70 ans.

Parent, Octave, 42 ans.

Tremblay, Dme Alfred, née Gagné, 46 ans.

Naud, Vve J.-B., née Cochu, 71 ans.

Moquin, Emilien, 43 ans.

Laflamme, Vve J.-B., née Tremblay, 76 ans.

Diguéro, Jean-Pierre, 25 ans.

Paré, Parmenia, 17 ans.

Coderre, Dme Damase, née Marsolais, 57 ans.

Mailleux, Vve Fred., née Chassé, 73 ans.

Chartier, Joseph, 46 ans.

Lamond, Dme Arthur, née Gaudreau, 23 ans.

Geoffrion, Pierre, 16 ans.

Garrity, Agnès, 25 ans.

Killfeather, John, 47 ans.

Tremblay, Dme J.-B., née Palin, 75 ans.

Roch, Louis, 64 ans.

Boucher, Romuald, 26 ans.

McKinnon, Dme Frank, née Robillard, 35 ans.

Daignault, Dme J.-B., née Gendron, 67 ans.

Quilliam, Joseph, 45 ans.

Meakins, Dme Shadrack, née Holland, 75 ans.

Larivière, Léona, 37 ans.

Girard, Dme Jos., née Derome, 68 ans.

Armstrong, Henri-Albert, 20 ans.

Dezois, Eugène, 26 ans.

Perrault, Frs.-Xav., 52 ans.

Blondin, Félix, 79 ans.

Spellessy, Bridget, 60 ans.

Geehan, Catherine, 65 ans.

Labelle, Rosalinda, 20 ans.

McCormack, Dme James, née Ellis, 41 ans.

Marcotte, Dme Liboire, née Clément, 56 ans.

Rondeau, Léontine, 40 ans.

Contant, Antoine, 53 ans.

Imbleau, Pierre, 79 ans.

Peliquin, Joseph, 79 ans.

Leblanc, Dme Léon, née St Maurice, 61 ans.

Pigeon, Dme Jos., née Aubin, 49 ans.

Desnoyers, André, 45 ans.

Vézina, Jean, 79 ans.

Terrelli, Giuseppe, 25 ans.

Mailleux, Aldéric, 24 ans.

Cluney, John, 78 ans.

Pepin, Delphis, 32 ans.

Mignault, Dme Wm., née Hymault, 41 ans.

Demontigny, Victoria, 16 ans.

Montblanc, Henri-Joseph, 20 ans.

Larivière, Edouard, 32 ans.

Wilson, Pamela, 18 ans.

Gagnon, Dme Jos., née Leblanc, 52 ans.

Roy, Anna, 40 ans.

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des établis, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD

Ci-devant de Lessard & Harris

SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage

191 rue Craig Est, Montréal

En face du Champ-de-Mars

Refaites votre Santé

AVEC LES



Personne n'ignore ces faits minimes que la nature fait naître pour montrer que quel que chose va mal—Maux de tête, douleurs aiguës, Manque d'appétit, "sensation de fatigue," etc.

Soignez constamment votre santé, lors même que vous vous sentez bien, et comme régulateur doux et efficace, les "RIVAL HERB TABLETS" valent mieux que les remèdes reconstituants ordinaires. Elles sont purement végétales—et contiennent ni ingrédients minéraux, ni alcool pour nuire au système.

Les "RIVAL HERB TABLETS" sont mises en BOITES DE METAL ROUGE; traitement de 300 jours dans chaque boîte. Prix \$1.00 la boîte—4c. la dose. Nous garantissons qu'elles vous guériront des maladies suivantes, si non, nous vous rembourseront par l'entremise de l'agent qui vous les aura vendues.

TOUTES MALADIES DU SANG, de l'ESTOMAC, du FOIE et des ROGNONS. Les que Indigestion, Perte d'Appétit, Constipation, Mal de Reins, Ma de Tête, Rhumatisme, Affections du Cœur, Faiblesse, Femine, Catarrhe, Troubles Nerveux et toutes maladies de la peau.

Ce remède n'est pas à vendre dans les pharmacies, si nous n'avons pas d'agent chez vous, écrivez-nous pour le remède. Nous vous rembourserons votre argent selon notre garantie, si le traitement ne vous donne pas satisfaction.

Si vous êtes las d'essayer des remèdes, prenez les "RIVAL HERB TABLETS" une fois seulement. Elles assurent la guérison—parlez-en aux voisins.

THE RIVAL HERB CO.,

Souls Propriétaires

P. O. Dépt. 952, MONTREAL

Gervais, Dme Chéri, née Favreau, 58 ans.
Henry, Michael, 50 ans.
Brady, Robert, 75 ans.
Murphy, Martin, 32 ans.
Beauregard, Hermidas, 49 ans.
Bellemare, Raphaël, 85 ans.
Vallières, Michel, 62 ans.
Lapointe, Vve Louis, née Dugas, 77 ans.
Hénault, Albert, 33 ans.
Brouillette, Marie, 59 ans.
Gauthier, Dme Maurice, née Lafranchise, 87 ans.
Lebeau, Rosa, 18 ans.
Lavigne, Georges, 46 ans.